

Le Samedi

VOL. X. No 34
MONTREAL, 21 JANVIER 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

PARISIENNE



L'HEURE DU THÉ.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

FOURIER, BESSETTE & C^{ie}, Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 21 JANVIER 1899

BOUQUET DE PENSÉES

Il n'existe qu'une seule place où vous soyez sûr de retrouver un petit gamin cinq minutes après l'y avoir placé: c'est dans l'armoire aux confitures.

x

Bien étrange la conquête de Cuba! Les Espagnols veulent rester jusqu'à ce qu'ils aient touché leur soldo et les Américains s'en aller pour rentrer chez eux.

x

Par ce temps de service obligatoire où tous sont soldats, une très mauvaise farce de chambre à faire à un candidat ministre qui ne l'a jamais été: Son lit en portefeuille.

x

Tout homme est surpris de voir une femme qu'il a rencontrée une fois, tomber amoureuse de lui. Une femme est toujours fort surprise si un homme qu'elle a rencontré une fois ne l'aime pas immédiatement.

x

Faire le bien n'est pas toujours aussi facile qu'on le dit parfois. La vertu coûte, à l'origine, parce qu'elle nous demande le sacrifice de passions qui nous sont chères. La vérité c'est que, dans le bien, ce sont surtout les premiers pas qui coûtent. Il nous devient facile en proportion de nos efforts, au fur et à mesure que nous le pratiquons. L'idéal est qu'il nous devienne entièrement naturel, et c'est ce qui arrive à la fin, par le simple fait de l'habitude.

UN GLANEUR.

PAS LE MOINDRE BIEN



Mme Jackson (indignée).—Comment, Aaron, tu dis que tu n'as rien pu avoir de reconnaissance à li bon Dieu! Penses à ce pauvre massa Johnson. Li vient de péde la femme à li de la consommation et les quatre enfants de li de la diphtérie!

Mr Johnson (mélancoliquement).—Mais tout ça me fait aucun bien, madame Jackson. Massa Johnson n'est pas moi.

SA RECOMMANDATION

Mme Engrand.—Je désirerais que vous ciriez mon parquet pour mon prochain bal. Etes-vous habile dans l'art de cirer?

Le cirer.—Si madame veut se donner la peine de s'informer, elle apprendra qu'au dernier bal du major Y., six personnes se sont cassées les jambes avant minuit, et qu'un vieux monsieur s'est cassé le cou dans l'escalier. (Avec orgueil.) C'est moi, madame, qui avait ciré le parquet et l'escalier.

CE QU'ELLE SAVAIT

Maman.—Comment se fait-il, Annette, que toi et ton petit frère Henri ne puissiez jouer ensemble sans vous quereller?

Annette (6 ans).—J'sais pas, maman. A moins que ce ne soit parce que je tiens de toi et Henri de papa.

VICTIME DES CIRCONSTANCES

Albert.—Quoi! Tu as déjà abandonné la position que je t'avais procurée comme collecteur chez Lacoupe?

Eugène.—J'y ai été forcé par les circonstances, mon cher. Je dois de l'argent à la plupart de ceux chez qui il m'envoyait collecter.

PEINES PERDUES

Elle.—Pourquoi paraissez-vous si triste?

Lui.—J'avais espéré pouvoir faire passer mon nom à la postérité.

Elle.—Oui!

Lui.—Et tous mes efforts n'ont abouti qu'à le faire imprimer dans les journaux... et ils l'ont mal épilé!

UN AIDE EFFICACE

Mlle Blanche (à la cuisinière).—Brigitte, je vais vous aider aujourd'hui.

Brigitte.—Non, pas aujourd'hui, mamselle, j'ai trop d'ouvrage.

L'UTILITÉ DES LANGUES MORTES

Jeune médecin.—Je crains d'avoir perdu l'un de mes clients.

Vieux médecin.—Vous n'avez pas su quel remède prescrire?

Jeune médecin.—Oh! ce n'est pas cela: mais je n'ai pu me rappeler l'expression latine pour exprimer "mouche de moutarde".

IL COMPRENAIT ENFIN!

L'ex-prima dona.—Je ne doute pas du succès de ma fille, puisqu'elle a hérité de ma voix.

M. Taupin.—C'est donc ça! Je me suis souvent demandé ce que vous en aviez fait.

LE NOMBRE TREIZE

Charlie.—Oui, mon cher, je crois en la fatalité du nombre treize.

Harry.—Et qu'elles sont tes raisons?

Charlie.—La semaine dernière, j'ai assisté à un dîner où nous nous trouvions treize convives. Le lendemain, mon père m'a trouvé une place dans son bureau.

PRÉCOCE

Le client.—Garçon!

Le garçon.—Monsieur!

Le client.—Garçon, osez-vous appeler cela du beurre frais?

Le garçon (avec laplomb de sa profession).—Mais certainement, monsieur, il est de ce matin même.

Le client.—En ce cas, il est bien fort pour son âge.

AMÉNITÉ

Elle.—L'homme que j'épouserai devra être un héros!

Lui.—C'en sera un, sûrement.

NOS CHÉRIS

Maman.—Juliette, tu n'as jamais vu mes mains aussi sales que les tiennes.

Juliette (six ans).—Non, mais grand-mère les a vuës.

COMPÉTITION RUINEUSE



Isaac (qui lit le Journal du Commerce).—Ah ! mon baufre Apraham. Guadro fngt-zept vaillites la zemaine ternière à New-York !
Abraham (trés-ému).—Mon baufre Isaac, une delle gombédidion fa zerdainement gasser les avaires gombledement.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDXX

LE CHEVRIER

O berger, ne suis pas dans cet âpre ravin
Les bonds capricieux de ce bouc indocile ;
Aux pentes du Ménale, où l'été nous exile,
La nuit monte trop vite et ton espoir est vain.

Restons ici, veux-tu ? J'ai des figues, du vin.
Nous attendrons le jour en ce sauvage asile.
Mais parle bas. Les Dieux sont partout, ô Mnasye !
Hécate nous regarde avec son œil divin.

Ce trou d'ombre là-bas est l'autre où se retire
Le démon familier des hauts lieux, le Satyre ;
Peut-être il sortira, si nous ne l'effrayons.

Entends-tu le pipeau qui chante sur ses lèvres ?
C'est lui ! Sa double corne accroche les rayons,
Et, vois, au clair de lune il fait danser mes chèvres !

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA.

QUAIS DE BRUGES

Ah ! ces quais de Bruges, calmes comme les avenues d'un cimetière !
Et, tout au long, les canaux d'eau morte qui sont eux-mêmes des chemins
de silence ! Sur cette eau inanimée, des balcons en surplomb, des rampes
de bois, des grilles de jardins inutiles, des portes mystérieuses, toute une
enfilade de constructions confuses et déjetées qui sont accroupies, au bord,
avec des airs de mendier sous les haillons de feuillage. Des façades
étranges qui n'ont pas de portes et dont les fenêtres semblent des yeux
d'aveugles. Rien ne transparait, au dehors, de la vie du dedans. Logis
clos. On dirait que dans chaque maison il y a un mort. Et cela fait
qu'on parle bas, qu'on ose parler à peine le long de ces quais mortuaires.
Mais on a cependant la sensation d'une mort douce. Une mort sans
souffrance et inévitable, une mort calme après une vie glorieuse, le glisse-
ment de la vieillesse à la mort, sans secousses — comme on s'endort. O
douce mort de la ville ! C'est Bruges qui est morte. C'est pour elle que
toutes les cloches, là-bas tintent ! Sonneries, pieuses plutôt qu'affligeantes.
C'est moins des glas qu'un effeuillement de sons, une pluie de fleurs —
des fleurs de fer — répandues sur un cercueil !

Et voici venir, au long des quais, comme des ploureuses, comme les
servantes de la Mort, des femmes du peuple, dans leurs mantes noires,
ces manteaux à plis raides, avec un capuchon qui s'évase en forme de
bénitier. Elles y marchent ensevelies. Silhouettes à peine humaines !
Ce sont des cloches plutôt, des cloches de drap — noires aussi — et on
voit, au lointain, agoniser leur marche comme un glas. (G. RODENBACH.

On fait toujours volontiers ce qu'on aime ; si vous aimez le bien, vous
le feriez. — VINET.

NOS MORTICOLES

—Et vous, docteur ?
—Oh ! moi, je ne soigne les malades que quand ils sont déjà
à toute extrémité...
—Pas possible !
—Si. Quand ils guérissent, j'ai beau-coup plus de gloire...
S'ils succombent, j'ai beaucoup moins de remords.

BIEN VRAI

Le magistrat.—Savez-vous que l'abus de la boisson conduit
sûrement un homme à fréquenter de la mauvaise compagnie ?
Le prisonnier (tristement).—Hélas ! Votre Honneur, c'est
bien elle qui m'a amené devant vous !

SIGNE CERTAIN

Madame.—Georges est-il revenu de l'école ?
Marianne.—Oui, madame.
Madame.—Où est-il ?
Marianne.—Sais pas. Jo ne l'ai pas vu.
Madame.—Comment savez-vous qu'il est arrivé ?
Marianne.—Parce que le chat est caché sous le buffet.

ILS ONT FAIT LEUR POSSIBLE

Le coroner (à l'un des témoins dans une enquête tenue sur
le corps d'un noyé).—N'avez-vous rien fait pour rappeler le
défunt à la vie ?
Le témoin.—Si ; nous avons visité ses poches.

IL DOIT ÊTRE SOULAGÉ

M. Critique.—Où avez-vous pris l'idée de cette peinture ?
L'artiste.—Dans ma tête.
M. Critique.—Vous devez être content qu'elle en soit sortie.

ELLES ONT CHANGÉ D'IDÉE

Mme Mincecol.—Les jeunes Flambant sont fort contrariées
du second mariage de leur père, n'est ce pas ?
Mme Hautcol.—Elles l'ont été jusqu'à ce qu'elles aient
constaté que leur belle-mère a justement la même toilette qu'elles. Main-
tenant elles portent ses toilettes.

UNE JUSTE REQUÊTE



Le tramp Ladréine (qui sonne la cloche d'un fermier à une heure du matin).
—Excusez-moi, monsieur, si je vous dérange, mais mes deux amis, l'allegmo,
Stafoulpas et moi, nous avons vainement essayé, depuis trois heures au moins,
de dormir dans votre grange. Si vous êtes assez bon pour faire prendre à votre
petit une once de chloroforme ou le mettre sous une cuvette, enfin quelque
chose pour le faire taire, nous vous en serions bien reconnaissants. N'y a plus
moyen d'y tenir, je vous l'assure.

TRIO DE SONNETS

I
BIEN QU'EN RÊVE

Pour ma dame à moi.

Oh le rêve idéal, d'être toujours à toi,
D'être éternel esclave et sujet très fidèle ;
De vivre dans l'espoir d'entendre de ta voix
Le murmure enchanteur, la parole si belle,

Et de sentir un jour lacés autour de moi
Du collier de tes bras la douceur éternelle ;
Et puis peut-être aussi, (quel extatique émoi),
De ta lèvres divine un baiser que j'appelle.

C'est stupide et c'est beau, ce rêve que je fais,
Et c'est aussi peut-être ainsi que tous les rêves,
Le fol éclair d'espoir de minutes trop brèves.

Et je le fais quand même et toujours le refais.
Mais si je sais hélas ce que serait ta lèvres
C'est dans le songe vain de quelque heure de fièvre.

Lac Temiscamingue, P. Q., Déc. 98.

II
CE N'EST PAS CELA

Pour Mademoiselle...

Que me fait la beauté, que me fait la splendeur
Et ce vain appareil qui ne vient pas de l'âme ;
Et les rêves si faux qui donnent la rancœur,
Quand une roche dort dans le sein d'une femme !

Que me font les grands yeux quand ils restent sans flamme
Et tous les grands discours, les phrases sans saveur,
Et la coquetterie et cette vague trame,
Quand on a de l'esprit et qu'on manque de cœur ?

Je reste alors debout, je détourne la tête,
Sans crainte du péril, néant de la tempête,
Et mon cœur vainement demande des combats.

Je suis l'aigle vainqueur allant vers la lumière,
Je suis l'ancien Antée qui retouche la terre,
Et je suis le passant qui ne regarde pas.

III
LE SOMMEIL

A mon ami Aimé Boucher.

Oh l'étrange besoin qui nous tient enchaînés,
L'esclavage sans fin qui dompte la nature,
Comme un trop lourd carcan, qui du jour où l'on naît
Jusqu'à la mort toujours, autour de nous s'emmure.

C'est l'étau triomphant et c'est le mal inné,
C'est de notre faiblesse une large mesure,
C'est l'incessant rappel que Dieu vient nous donner
Du sommeil éternel des jours de sépulture.

Et c'est l'homme écrasé sans vie et sans splendeur,
Oublieux de sa force, oublieux de son cœur,
Et quittant le combat pour ne vivre qu'en rêve.

Je le hais, le sommeil, il brise notre effort.
Il jette dans la vie une teinte de mort.
Et la vie est si courte en ses heures trop brèves !

B. DE FLANDRE.

COMMENT M. DUDE A ROMPU LA GLACE



I

Mr Dude. — Sapristi ! La jolie fille ! Je voudrais bien faire sa connaissance, mais comment me faire présenter ?...



II

... Une idée ! Peut-être canaille, mais excessivement roublarde. Je vais donner 25 cts à un gamin pour qu'il la fasse tomber ; je viendrai la relever et alors !... la glace sera rompue...

APPRENTI BICYCLISTE

Encore une étoile qui s'affale au firmament des sports !

Cette image, plutôt prétentieuse, vient de m'être suggérée par la lettre enthousiaste (heu !) que mon ami Léon Lebègue, — un lapin s'il en fut — vient de me faire parvenir.

Comme elle a toute la saveur que sait imprimer un néophyte à tout ce qu'il touche, je m'en vais vous la faire goûter :

“ Mon cher Willy,

Il y a deux semaines, j'ai acheté une bicyclette de 150 piastres, payable en dix huit mois.

J'avais eu soin, auparavant, d'apprendre à monter sur la machine d'un bon camarade ; risquer d'abîmer la mienne, jamais de la vie ! A quoi servirait l'amitié ?

En possession d'une *** — pas de réclame non payée ! — je prends la route, car j'aime le paysage ; je n'aime même que ça au monde ! tous mes goûts sont dans la nature.

Les premiers jours sont consacrés à quelques exercices de *steeple-chase* ; j'écrase un chien, je renverse une vieille paysanne et sa brouette, je passe sur le corps de quelques volailles méprisables — des oies ! — Comme vous le voyez, il y a tout juste de quoi faire sourire de pitié un simple membre du T. C. F.

Le quinzième jour, averses torrentielles, dérapages fréquents et crevaillon. Avec la philosophie propre au cycliste, je répare méthodiquement et, imperturbable, je reprends la route.

Je faisais du 40 à l'heure, tête baissée, quand soudain une vache sort d'un pré sans prévenir et, en fait de corne d'appel, me laisse butter contre les siennes...

À-dessus, exercices de voltige, saut périlleux, bras démis, jambe fracturée, lésions internes et une petite pleurésie qui ne me retiendra guère qu'un mois ou deux au lit.

Résultat de cette *corrida* : j'ai perdu mon entraînement, ma bicyclette et la santé, mais j'ai une compensation : il ne me reste plus que dix-sept mensualités à payer.

Alors, seulement, j'ai compris que si on appelait cela *vente à tempérament*, c'est parce qu'il fallait en avoir un fameux pour arriver au bout de ses dix-huit échéances mensuelles avec une machine intacte et des membres au complet !

Bien à vous."

Alas, alas, pour Lebègue !

WILLY.



III

... Tout ce que tu as à faire, mon garçon, c'est de la faire tomber quand elle repassera par ici ; puis tu te sauveras... Tiens, voici les 25 cents...



IV

(Elle passe...) ... Moi, je fais semblant de regarder de l'autre côté, sans affectation, jusqu'à ce qu'elle tombe. Voyons si ce garçon connaît son affaire.

PLUS MÉDECIN QUE PHILOSOPHIE

Monsieur. — Eh bien, qu'est ce qu'il t'a dit, le médecin ?

Madame. — Il a regardé ma langue et il m'a ordonné de prendre une purge !

Monsieur. — Eh bien, il connaît mieux ta langue que la sienne.

AYEZ DONC DES AMIS

Deux de nos docteurs montréalais se rencontrent après s'être perdus de vue depuis l'internat.

Premier docteur. — Tiens, cet excellent Gâtechair, comment vas-tu ? Qu'étais-tu donc devenu !

Second docteur. — J'étais depuis cinq ans aux États-Unis.

Premier docteur. — Ah, bas !

Second docteur. — Et notre ami Prosper, qu'est-il devenu ?

Premier docteur. — Prosper ! Oh ! Il y a longtemps que je l'ai disséqué.

IL N'AUROIT PAS TROUVÉ CELLE-LÀ

Madame (avec orgueil). — Je viens de t'épargner mille piastres aujourd'hui, mon ami.

Monsieur. — Épargné \$1000 ! Comment cela ? Nous ne possédons pas même \$100 bien à nous. Que dis-je \$100, mais \$10 même.

Madame (peinée). — N'as-tu pas dis mainte et mainte fois, que si tu avais assez d'argent un jour, tu bâtirais une maison ?

Monsieur. — Oui, mais...

Madame (victorieusement). — Eh bien, pour \$5 seulement, j'ai acheté aujourd'hui un livre qui nous enseignera la manière de bâtir une maison de \$10,000 pour \$9,000 seulement.

À L'ÉCOLE

— Voyons, Lili, dit la maîtresse, quels sont les noms des quatre saisons ? Lili ne répond rien.

— Comment, vous ne vous en rappelez déjà plus ? Je vais vous aider un peu : Le printemps...

— Ah oui ! je me souviens maintenant : le Printemps, le Louvre, le Bon Marché et le Petit Saint-Thomas.

SON EXPÉRIENCE

Freddie (4 ans, qui vient d'examiner sa grande sœur peler des pommes de terre et les plonger dans l'eau). — Dis, n'aman, je viens de voir Louise qui déshabillait les pommes de terre et qui leur faisait prendre un bain.

COMMENT M. DUDE A ROMPU LA GLACE — (Suite)

COMMENT M. DUDE A ROMPU LA GLACE — (Suite)



V
Le jeune vaurien. — Ah... Aie... Excusez-moi, madame; j'ai manqué tomber (il s'éloigne à toute vitesse).



VI
La jolie fille (qui, par un prodige de gymnastique, a réussi à reprendre son équilibre). — Bonté divine! J'ai bien failli tomber comme cet imbécile qui s'amuse à casser la glace. Heureusement que j'ai appris à patiner...

CAUSERIE PARISIENNE

— Voilà les bêtises qui recommencent... La voyante a à peine cessé de faire parler d'elle, qu'on annonce la présence à Paris d'un monsieur d'origine américaine, qui prétend être une incarnation nouvelle de saint Paul...

Il en profite pour faire quelques menus miracles, tel que rendre la vue aux paralytiques, faire parler les aveugles et marcher les sourds. Indépendamment de cela, il fait... cracher tous le monde au bassin, car chose étrange, les gens les plus plongés dans l'au delà, sont très attachés aux biens de ce monde...

Pas de fête occultiste où on ne fasse passer le plateau pour que les assistants y déposent leurs offrandes...

Votre serviteur s'est fait honnir dans une réunion de spirites, pour avoir dit, au moment de l'inévitable appel au porte-monnaie :

— Voici l'Allan Kardec de Rabelais !...

Dans les milieux psychiques on s'occupe aussi beaucoup d'une dame, — encore américaine, — qui est un médium des plus surprenants...

Je me garderai bien de vous donner mon humble avis à son sujet, car j'estime que ce serait là du temps perdu... pour moi qui écris et pour vous qui me lisez !...

La Gazette des Tribunaux nous montre à quoi aboutissent, pour la plupart, les professionnels de l'occultisme.

Mais il y a une remarque qu'on ne peut s'empêcher de faire...

Les Etats-Unis, le pays où l'on excelle à bluffer, c'est-à-dire, — pardonnez-moi l'expression... à monter le coup... L'Amérique du Nord, dis-je, semble avoir la spécialité de ce mysticisme dans lequel on aurait bien tort de voir autre chose que de copieuses mystifications...

Ce sont là des... fumisteries sans esprit, — ou sans esprits... au pluriel, — car l'un et l'autre se dit... ou se disent en parlant de ces spirites quêteurs. Beware of pickpockets !...

x

Les poètes ayant élu un prince, il semblait tout indiqué que les prosateurs fissent de même... En effet, cette déplorable lacune dans notre littérature va être bientôt... Oh ! que comblée... On élira un prince pour chaque partie... un prince du roman, un prince de la chronique, un prince du fait-divers, un prince du bulletin financier... car lorsqu'il s'agit de principifier, tous les genres sont bons, même le genre ennuyeux...

Il paraît, en ce qui concerne les poètes — genus irritabile — que tout le monde n'est pas content du résultat de l'élection... notamment certains joueurs de lyre qui s'attendaient à être faits princes.

Voilà donc un tas de prétendants en perspective, ce qui promet au prince de la rime une paix boiteuse et mal assise, et un règne bien troublé...

Des dissensions intestines, non moins aiguës, ne peuvent manquer de surgir chez les prosateurs, dont l'empire, déjà fort morcelé, devra être découpé en tranches plus menues encore...

Tout le roman, par exemple, ne peut pas être sous le même sceptre...

Roman-feuilleton, roman de cape et d'épée, roman de mœurs, roman sentimental, roman psychologique, etc... sont autant de siefs indépendants les uns des autres, et qu'on ne saurait équitablement réunir sous la même couronne.

Ajoutons que le sympathique M. Jourdain, qui fait de la prose sans le savoir, mérite tout autant d'être prince que M. X... qui en fait... le sachant, hélas !...

L'ensemble de tous ces princes constituera ce qu'on appelle la " République des lettres ".

x

L'Académie française, comme tous les ans à pareille époque, décerne cérémonieusement les prix de vertu

fondés par M. de Montyon, lequel, s'il faut en croire certaines indiscretions de source académique, fut loin d'être un homme vertueux.

Moi qui le suis, j'ai essayé vainement de me faire couronner par l'Académie...

J'avais fait valoir les actions vertueuses que je commettais hebdomadairement dans les colonnes du SAMEDI...

La morale la plus austère, la bienveillance la plus enragée, l'équité la plus immuable régnaient dans mes chroniques avec un tas d'autres vertus, sur lesquelles ma modestie bien connue m'empêche de m'appesantir, pour l'instant.

Et puis, en comparaison des vertueux que l'Académie estampille, moi, je joue la difficulté...

Ils sont vertueux en prenant leurs temps, à leur heure, quand ça leur plaît et de la façon qui leur convient...

Votre malheureux serviteur est obligé d'envoyer à l'imprimerie un nombre déterminé de lignes comportant une dose de vertu suivant l'ordonnance, et cela à heure et jour fixes.

De plus mes vertus doivent paître dans un enclos déterminé... il y a des choses qu'il leur est défendu de brouter.

Parlerai-je des inventions géniales, des découvertes sublunaires que je perpète journellement ici, pour le plus grand bien de l'humanité... des abus que je redresse... des réformes que je signale... des vices que je stigmatise ?...

Non !... Je n'en parlerai pas !...

Ah ! parfois, le sentier de la vertu est une coupe bien amère...

Arrêtons-nous sur cette image !...

JULIEN MAURIAC.

SA DÉFINITION

Le petit Albert. — Papa, je vois sur ce livre là : la femme du jour. Qu'est-ce que c'est donc que la femme du jour ?

Le père. — C'est celle qui dit qu'elle sera prête dans une seconde, mon garçon.

A L'HOTEL

Une vieille dame est assise à côté d'un énorme monsieur qui se sert trop copieusement du homard.

La vieille dame (d'un air pincé). — Après vous le homard, s'il en reste, monsieur.

Le gros monsieur (continuant à remplir son assiette). — Très volontiers, madame ; mais je crois bien qu'il n'en restera pas.

MIEUX INFORMÉ

Le père. — Jules, je n'ai su qu'aujourd'hui que tu avais été battu à l'école, la semaine passée.

Jules. — Tu ne le savais peut-être pas, toi, mais moi je le savais.

MADRIGAL A UNE VIOLONISTE

Eilo apparaît : la salle est éblouie !

Le régal est digne des dieux ;

Peut-on, d'un coup, mieux subjuguier les yeux,

Et mieux ensorceler l'ouïe ?

IL S'EN CONSOLERAIT

Le vieux Miléus. — Mon cher monsieur, il faut en prendre votre parti, mais je ne vous veux pas du tout pour mon gendre. Consoloz vous en !

Le prétendant. — Je m'en consolerais volontiers, si vous aviez une autre bonne position à donner à un jeune homme tel que moi.

COMMENT M. DUDE A ROMPU LA GLACE — (Suite et fin)



VII
...Quant à toi, petit vaurien, tu en as sûrement fait exprès. Allons, dis-le franchement ou je t'arrache l'oreille !
Le jeune vaurien. — Hi... aie... aie... Laissez-moi, mam'zelle ; c'est l'homme qui est là qui m'a donné 25 cents pour le faire.



VIII
La jolie fille (comme elle passait à côté de M. Dude que l'on glisse avait sauté par le fond de son pantalon). — Si vous vous dépêchez, chez monsieur, vous pourrez peut-être rattraper vos 25 cents ; mais il n'est que temps, car le petit polisson court vite. (Et elle-même disparaît rapidement.)

Si vous laissez crever le...

BAUME RHUMAL

TERRIBLE



La dame charitable (qui vient de rejeter une mauvaise pièce à l'aveugle du coin).—Mon pauvre homme, vous devez ressentir quelque fois terriblement votre affliction ?

L'aveugle.—Oh ! oui, madame. Surtout quand je reçois, de quelque mauvaise drogue, une pièce percée et que je ne peux rien dire.

LA QUINZAINE SCIENTIFIQUE

Etes vous pêcheur ! Prenez l'arquebuse nautique !—Goujons récalcitrants et ailettes cascadeuses. — En route pour la friture. — Le revolver philanthropique et le Chemin de Damas des truands. — Pampas Montréalaise. — Quel drôle de pistolet ! — Une maison de 17 étages en aluminium et... en Amérique. — Casseroles et ballon dirigeable. — De Paris à la Baltique. — Les ballons "Volga", "Ville d'Orléans" et "Ville d'Angers". — 53 lieues à l'heure ! — Les Mollusques apprivoisés du Professeur Boutan. — 20,000 lieues sous les mers et l'Académie des sciences. — Un collier de perles fines pour chaque balle.

Etes-vous pêcheur à la ligao ? Cela peut arriver à tout le monde et il n'y a pas de honte à l'avouer. Mais si, malgré les charmes incontestables de ce sport vertueux, vous trouvez, avec beaucoup d'autres, qu'il nous faut attendre bien longtemps le plaisir exquis de "ferrer", après l'avoir suffisamment "taquiné" le poisson frétilant, n'hésitez pas, achetez une "arquebuse nautique". (?)

C'est un pêcheur français, M. Donnet, qui vient d'imaginer ce nouvel engin, avec lequel, à 25 pieds de distance, il est facile, alors même qu'il serait assez profondément enfoncé dans l'eau, de harponner l'ennemi.

Harponner, en effet, car le projectile lancé par "l'arquebuse nautique", sous la détente d'un puissant ressort, n'est autre qu'une flèche métallique à trois pointes recourbées en hameçons laquelle, pénétrant assez profondément dans le corps de la victime, la retient d'une façon solide.

À la flèche est fixée une mince mais résistante cordelette, avec laquelle le poisson, une fois transpercé, est attiré hors de l'eau et mis au sac, première étape de l'infortuné vers l'inéluctable friture.

C'est égal, voilà qui va troubler profondément les habitudes du vieux pêcheur d'antan, celui qui, philosophiquement assis dans l'herbe, sous la pluie, sous le vent, avec une patience si angélique, tendait des pièges d'Apache au récalcitrant goujon ou à l'ailette cascadeuse !

En même temps que le pêcheur français imaginait son arquebuse à harpon, un armurier de Birmingham inventait, lui, le "revolver humanitaire" destiné, non à tuer le malfaiteur qui, à minuit, vous demande élégamment la bourse ou la vie, mais simplement à le mettre, momentanément, en état de nuire à son prochain.

M. Garrett, c'est le nom du philanthrope anglais, guidé par ce principe, absolument juste, que le but de celui portant, pour sa sûreté, un revolver en poche, est bien plutôt d'intimider le bandit qui l'attaque que de le tuer, a tiré de son cerveau et tout armé, tel Minerve sortant de celui de Jupiter, l'arme anodine dont nous allons vous donner la description.

Au lieu de balles qui tuent, le "revolver humanitaire" crache au nez du truand un liquide qui, l'atteignant aux yeux, l'aveugle momentanément, —trois ou quatre heures paraît-il, —mais ne comporte aucune suite fâcheuse pour le très intéressant bandit.

Vous avez, donc tout le temps, le tour joué, de vous mettre en sûreté, à la faveur de la stupéfaction bien naturelle du voleur, et le but visé par l'inventeur est absolument atteint.

L'arme pèse dix onces seulement et porte, dans la crosse, une cavité contenant le fluide avec lequel vous pouvez "faire feu", si je puis m'exprimer ainsi, cinq ou six fois de suite.

Espérons que ce très utile petit meuble va faire, avant qu'il soit longtemps, son apparition à Montréal, pour la plus grande sécurité des hon-

nêtes gens et la confusion des "Moliciens du pavé" qui semblent, depuis quelques mois, en prendre vraiment trop à leur aise à l'égard des paisibles bourgeois attardés, pour leur malheur, dans la pampas qu'est devenue la métropole commerciale du Canada.

La première maison qui ait été bâtie en aluminium, vous entendez bien, en aluminium ! fait, en ce moment, l'orgueil de Chicago. C'est à l'encoignure des rues State et Madison, que cette idée, au moins originale, vient d'être mise à exécution par un architecte ami du nouveau.

Cette façon de substituer, à la brique ou à la pierre jusqu'ici généralement employées, des plaques d'aluminium fondu, d'environ un quart de pouce, a eu paraît-il, un légitime succès dans le monde du bâtiment chicagoyen.

Ces plaques, de 32 pouces sur 20, sont soutenues par une charpente très robuste constituée par des

colonnes, et des croisillons, également en aluminium, les maintiennent en place et les encadrent.

La composition du métal employé est de 90 parties d'aluminium et de 10 parties de cuivre avec un coefficient de dilatation excessivement faible, paraît-il.

Le curieux immeuble ainsi construit se distingue par les dimensions, inusitées jusqu'ici, de ses fenêtres : — 20 pieds de longueur, — compte dix-sept étages et atteindra deux cents onze pieds de hauteur.

Allons, après les batteries de cuisine en aluminium, voici la construction dito, avec le projet d'un ballon dirigeable, également de même métal.

DÉFENDANT SA POSITION

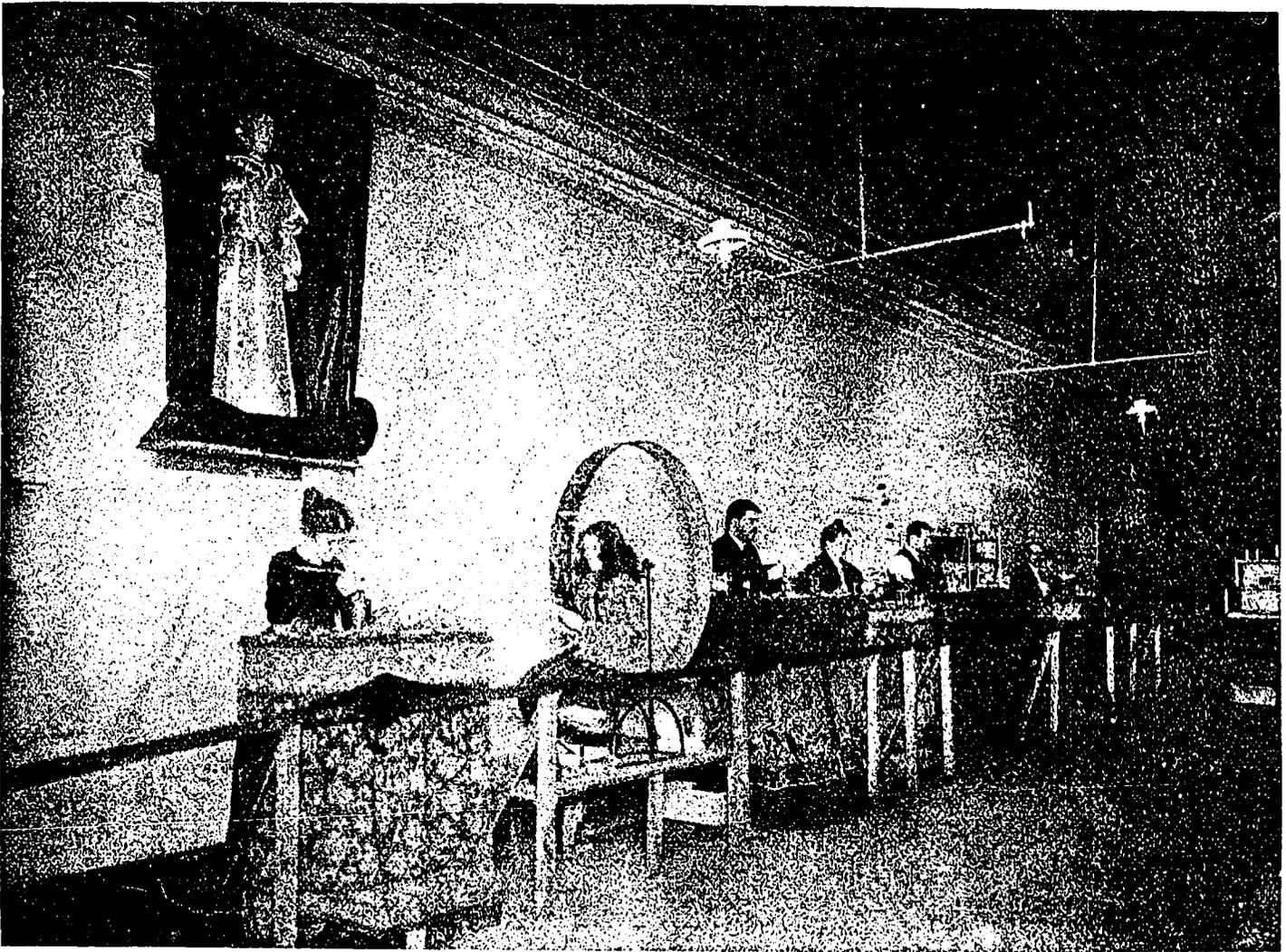


Lui.—Voyons, sois raisonnable, Lilli ; si je te donne du sucre d'orge, tu auras mal aux dents, comme la semaine dernière.

Elle.—Eh bien ! n'attrappe-tu pas mal aux dents, aussi toi, quand tu en mange ?

Lui.—Oui ; mais maman ne voudrait pas que nous soyons deux à la fois à y avoir mal.

LE PALAIS DES SOUFFLEURS DE VERRE



VUE INTÉRIEURE DE LA SALLE OU OPÈRENT LES SOUFFLEURS DE VERRE LUBBY.

Il y a, sur la planche, de beaux jours pour l'aluminium Protée.

* * *

Le ballon "Volga", monté par deux français ; l'aéronaute Mallet et le comte Henri de la Vaulx, vient d'effectuer, en 19 heures, la traversée de l'Europe centrale.

Monsieur Mallet est le recordman de l'ascension de 36 heures, récemment faite et vient, par cette mémorable traversée, d'accomplir un tour de force difficilement imitable.

Parti de Paris et poussé par un fort vent sud-ouest, le "Volga" franchissait la frontière belge après trois heures de marche.

Portés sur la Hollande à une altitude variant de 16 à 1800 pieds, les voyageurs, menacés d'être précipités à la mer, allaient se mettre en descente quand un changement de direction du vent orienta leur vol sur le Hanovre.

Après un bond de 7200 pieds, le "Volga" atterrissait sur la frontière de Poméranie, dans le petit village de Retzwo, grand duché de Mecklembourg-Scheverin.

Après le fameux voyage du ballon "la Ville d'Orléans" monté par Rollier et Béziers, voyage accompli pendant le siège de Paris et où les aéronautes descendirent, après vingt quatre heures, au nord de Christiania, c'est le plus long voyage aérien accompli dans le moindre temps.

En effet, en moins de 19 heures, le "Volga" a traversé l'Europe centrale de Paris à la mer Baltique. Parmi les ascensions les plus rapides accomplies jusqu'à ce jour, et toujours par des aéronautes français, le record appartenait à la "Ville d'Angers", ballon de 1200 mètres cubes, monté par votre serviteur accompagné du capt. Gauthier, de MM. Poumail et de Gasté. Parti d'Angers le 10 août 1880, à 5 heures, par un vent terrible, la "Ville d'Angers" atterrissait à 6 heures 10 dans la forêt de Noirmoutiers, ayant accompli, en 40 minutes, un trajet de 140 kilomètres, soit une vitesse de 53 lieues à l'heure !

* * *

Vous savez sans doute, ami lecteur, que ce n'est pas dans l'huître perlière seule que se trouvent les perles fines employées dans les parures des dames et que d'autres membres de l'intéressante famille des acéphales peuvent en produire ?

Que, comme le capitaine Némó, de Vingt mille lieues sous les mers, des chercheurs ont fait de multiples expériences sur l'art d'en faire produire, artificiellement, par des mollusques de mer ou même d'eau douce. La perle n'est, en effet, que le produit de la sécrétion d'une lésion occasionnée par un corps étranger, fortuitement introduit entre la coquille et la chair délicate de l'animal.

Oui, mesdames, les magnifiques perles à l'orient si pur, qui, serties en colliers, sont un des plus admirables bijoux propres à faire ressortir votre

beauté, ne sont, hélas, que le composé d'un écoulement produit par une plaie !

A l'Académie des Sciences de Paris, une communication de M. Boutan, maître de conférence à la Sorbonne, nous apprend qu'il est arrivé, après de longues expériences, à des résultats absolument surprenants.

M. Boutan a présenté à la docte assemblée une série de magnifiques perles, d'une grosseur énorme, d'un orient superbe, produites par la sécrétion artificiellement provoquée chez des huîtres, mollusques des côtes normandes désignés sous le nom local d'*ormeaux*.

Le secret ! Il est d'une simplicité extrême et facile à suivre, sinon en voyage, au moins au bord de la mer.

Trépanez la coquille du mollusque et introduisez par cette ouverture une petite perle de nacre que vous appuierez sur l'épiderme de l'animal.

Sous l'influence de la gêne que lui cause l'intrusion dans son home de ce parasite, l'huître va sécréter la précieuse substance qu'il tire de son être et, petit à petit, la sphère minuscule va se recouvrir de couches de plus en plus épaisses de nacre et former une perle de plus en plus grosse, irréprochable produit de l'art, très moderne, de se faire des rentes, non en élevant des lapins mais en tracassant les coquillages. Où le génie de l'homme s'arrêtera-t-il ?

LOUIS PERRON.

LES SOUFFLEURS DE VERRE LUBBY

Nombre de nos lecteurs ont visité le Palais des Souffleurs de Verre de la rue St Laurent. M. Lubby vient d'adjoindre à son personnel un véritable artiste dont l'habileté vraiment merveilleuse fait l'admiration de tous ceux qui l'approchent. Sous ses doigts agiles, le tube de verre, méthodiquement chauffé, se transforme en de merveilleux objets, aux formes délicates et savantes, aux tons irisés. Il faut voir les souffleurs exécuter leurs curieuses pièces, toutes des pièces de musée, dont un exemplaire est offert à chaque visiteur.

A remarquer, également, la robe tissée en verre dont est revêtu la statue qu'on aperçoit à gauche de notre gravure.

Les personnages qu'on voit assis le long du mur, sont les souffleurs et souffleuses travaillant devant leur lampe, et la roue qu'on aperçoit est celle qui sert à confectionner, devant le public, les fils de verre, soyeux comme des cheveux de femme, avec lesquels se confectionnent les étoffes.

Le Palais des Lubby est une des curiosités montréalaises.

HÉLAS !

Madame.—Charles, tu me fais de bien petites intentions, maintenant que nous sommes mariés !

Monsieur.—Voyons, ma chère, as-tu jamais vu un homme courir après un tramway quand il y est installé ?

IL N'A PAS VOULU SE RISQUER



Le photographe. — Mon cher monsieur, ne pourriez-vous essayer de vous faire une figure un peu plus joyeuse ?

Le client. — Jamais de la vie ! Cette photographie-là, c'est pour envoyer à ma femme qui est à New-York. Elle reviendrait dès demain si j'avais une figure joyeuse.

DES ANCETRES S. V. P.

En ce moment où un farceur vient de soulever l'ice de la noblesse française — la vraie et la truquée — en attaquant les parchemins qu'il déclare apogryphes pour la plupart, il nous semble que la boutade de Henriot : "Pour la noblesse" mérite d'être mise au jour.

La scène se passe dans le cabinet d'un riche industriel, M. Duran, auquel un quidam vient de faire passer sa carte ainsi libellée :

CHEVALIER GAËTAN DE SAINTE RADEGONDE
Directeur du journal "Le Blason"

Au lever du rideau, M. Duran, qui vient de déjeuner, lit son journal. Il est enfoncé dans son fauteuil.

M. le chevalier Gaëtan de Sainte-Radegonde est un personnage long et bête, tout de noir habillé comme le page de défunt Marlborough. Il porte sous le bras gauche un vaste portefeuille de cuir.

Le chevalier. — C'est bien à M. Duran que j'ai l'honneur de parler ?

— Parfaitement, monsieur. A qui ais-je le plaisir ?

— Je suis le chevalier Gaëtan de Sainte-Radegonde et je viens vous interviewer sur la noblesse.

— Puh !... Je ne suis pas de ces bourgeois vaniteux et grotesques qui, dès qu'ils ont gagné une petite fortune veulent acquérir, coûte que coûte, ce que nos bons aïeux appelaient une savonnette à vilains. Non, monsieur, je ne donne pas dans ce travers là. Je m'appelle Duran tout court, je suis fils de paysan et de mes œuvres... J'ai gagné honorablement ma fortune dans les huiles de foie de morue et je me contente de ça. Tout le reste m'importe peu... Un homme ne vaut que parce qu'il a su faire... Les titres ne sont rien...

— Pourtant, M. Duran, moi qui m'occupe, depuis de longues années, de recherches historiques, il m'est arrivé, dans le Pay de Dôme, qui est, je le crois, votre département d'origine, de rencontrer beaucoup de Duran.

— Il y en a beaucoup, en effet, et...

— Il y a quinze jours, je fusais, à Clermont même, des fouilles archéologiques et, dans quelques chartres particulières, il m'est arrivé de constater que ces Duran avaient laissé de nombreux souvenirs dans le pays. Ainsi les Castel-Duran, les Du Ran, avec particule, n'y sont pas rares et j'avais cru...

— Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir, M. le chevalier.

— Oui, j'ai découvert notamment un comte du Ran qui assistait à la lère croisade, qui entra à Jérusalem à la suite de Godefroy de Bouillon.

— Ah ! vraiment...

— J'ai également eu entre les mains un vieux contrat en bas duquel avait signé un duc de Duran. C'est ce Duran historique auquel, le soir de Pavie, François Ier disait : "Mon pauvre vieux, tout est perdu, fort l'honneur."

— Ceci est en effet fort intéressant.

— Une demoiselle du Ran, fille du marquis du Pan qui fut gouverneur de Péronne sous Louis XIV, épousa un duc de Rohan.

— Il me semble me souvenir...

— Enfin, un vicomte du Ran a, dans la nuit du 6 août, renoncé à la particule et depuis ne voulut que s'appeler Duran tout court.

— Mon grand-père, en effet.

— J'ai repris votre filiation... je la tiens entièrement ainsi que toutes les alliances des du Ran d'Auvergne, qui portaient d'or au lézard de sinople, langué et onglé de sable, avec la couronne ducale.

Il s'agit d'une démarche à la chancellerie pour faire reconnaître votre origine. C'est un travail minutieux et long, mais dont je me chargerai volontiers dans votre intérêt et celui de nos nobles familles financières.

— Certes... ne fut-ce qu'au point de vue de ma famille et de mes enfants je... Combien ça me coûterait-il ?

— Dix mille francs !

— Dix mille francs !... Je n'aurais jamais cru que cela fut si cher pour recouvrer le nom et le rang qui vous appartiennent légitimement... Encore si cela ne coûtait que 5 à 600 francs, je ne dis pas...

—... Six cents francs ! C'est mince. Pour ce prix là je ne puis guère vous retrouver qu'une noblesse militaire, Premier empire...

— Seulement !

— Dame, tout ce qui remonte aux croisades est hors de prix. Mais il y avait sous Napoléon Ier un glorieux soldat qui fut tué à Eylau, le général Du Ran-Tanplan...

PARISIEN.

SUPERSTITION SÉRIEUSE

Madame Voistout. — Pour l'amour du ciel, monsieur, vous n'allez pas, je pense bien, acheter cette maison-là ? C'est qu'il y a comme une malédiction qui plane dessus et tous ceux qui y habitent meurent au bout de quelque temps.

L'étranger. — Je vais arranger cela, et vivement, moi.

Mme Voistout. — Comment, juste ciel ?

L'étranger. — Je suis plombier.

FAUSSE ALARME

Lui (des larmes dans la voix). — Ai-je fait quelque chose pour vous offenser ? Ce matin vous êtes passée près de moi sans me saluer. Et maintenant, vous affectez vis-à-vis de moi un air de hauteur auquel vous ne m'avez pas habitué. Est-ce...

Elle (l'interrompant, sans tourner la tête, mais d'une voix plus douce que le zéphir d'un matin de printemps). — Georges, j'ai le torticolis.

JOLIE ÉCONOMIE



Aaron. — Bonjour, Sambo. As-tu acheté la bicyclette de 25 dollars dont tu m'avais parlé ?

Sambo. — Non ! J'ai décidé de placer l'argent de moi sur ce joli poulain.

Aaron. — Je vois ça ! Et tu as épargné 20 piastres !

FEUILLETON DU "SAMEDI", 21 JANVIER 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIERE PARTIE

Les Deux Sœurs

XIII — LES DEUX DEVOIRS

(Suite)



.... Elle nous embrassa follement.

— C'est le fils d'Yvonne... de cette jeune femme si belle et si terriblement frappée, et à laquelle, je crois, vous vous intéressez également. . . .

— Oui ! oui ! fit vivement et sourdement le comte.

— Or, comme le petit Maurice avait fait, paraît-il, un mauvais rêve... un rêve qui l'avait plongé dans une inquiétude mortelle, dès la première heure ce matin je l'ai vu arriver chez moi tout pâle d'émotion et d'anxiété.

— Et, coïncidence étrange, coïncidence qui n'aurait pas manqué de frapper des gens plus superstitieux que moi, le hasard voulait que, précisément, son mauvais rêve se fût réalisé. . . .

— Comment cela ? s'écria vivement le comte en relevant brusquement la tête.

— Sa mère qu'il brûlait de revoir et pour laquelle il avait dû, sans doute, trembler toute la nuit, sa mère n'était plus chez moi. . . .

— Plus chez vous ! s'écria, tout saisi, M. de Belleruche.

— Non, plus chez moi depuis hier soir, car j'avais dû la rendre à son père dont je puis bien dire le nom aujourd'hui... au baron de Chancel, qui était venu me la reprendre. . . .

— Hier soir !

— Oui, monsieur le comte. Mais qu'avez-vous donc ? s'écria le directeur de la maison de santé en s'apercevant que M. de Belleruche était devenu plus livide qu'un mort.

— Moi ?... Rien ! répondit vivement celui-ci.

Mais une sueur froide perlait à son front, ses tempes battaient

avec violence, et, pendant quelques secondes, il ne vit plus qu'un brouillard autour de lui.

— Et alors ? reprit-il.

— Et alors, à peine lui avais-je appris cette nouvelle... à peine lui avais-je dit que sa mère était maintenant chez le baron de Chancel, que je le vis tomber raide à mes pieds. . . .

— Pauvre enfant !... pauvre martyr aussi ! murmura le comte qui jeta un long regard sur le fils d'Yvonne.

— Oh ! je ne vous cache pas que je le croyais mort, car jamais je n'avais encore vu une syncope aussi longue et d'un caractère aussi alarmant. . . .

— Pauvre enfant !... pauvre enfant ! répéta le comte dont les yeux s'étaient emplis de larmes.

— Aussi, quand je le vis rouvrir les yeux, fût-ce pour moi un immense soulagement. Mais, malheureusement, il me fut impossible de lui faire comprendre qu'il était encore trop faible pour s'en aller, impossible de le retenir une minute de plus.

— Oui, c'était sa mère qu'il voulait revoir... retrouver à tout prix !

— Oui, sa mère !... Oui, c'était le seul mot qu'il savait dire. . . . Oui c'était vers elle, qu'au risque même de sa vie, il voulait courir !

De plus en plus ému, de plus en plus attendri, M. de Belleruche venait de jeter encore un coup d'œil sur Maurice.

— Aussi, brusquement, s'échappa-t-il, éperdu, la tête encore toute pleine de vertige. Je le vis traverser le parc avec la rapidité de l'éclair, puis disparaître enfin du côté de Paris.

— Et le résultat que je prévoyais, le voilà !... Et voilà la rechute plus grave, la rechute peut être mortelle que je redoutais !

Et d'un geste ému, le docteur Laval montrait Maurice qui, sous la blancheur des draps qui le recouvraient, semblait avoir déjà la rigidité d'un mort.

Puis, s'étant rapproché du lit, il resta longtemps penché sur le petit malade, ou plutôt sur le petit agonisant.

Entre les dents serrées, il ne passait plus qu'un souffle haletant, qu'un souffle très rauque qui déchirait la poitrine ; les mains brulaient ; le front était inondé de sueur froide qui coulait le long des joues ; et les yeux mi-clos, mais qui ne voyaient plus, laissaient, chose tragique, échapper encore des larmes !

Et de plus en plus, le visage du docteur s'assombrissait ; et de plus en plus, son regard prenait une expression d'immense inquiétude.

Enfin, brusquement, il sonna.

Un domestique accourut.

Le docteur lui donna rapidement quelques ordres à voix basse ; le domestique fit signe qu'il avait compris, puis reparut bientôt après, apportant ce qui lui avait été demandé.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Le docteur s'empressait auprès de Maurice, et, assis à l'écart, dans une attitude pleine d'accablement, le comte de Belleruche restait les bras croisés, les lèvres tremblantes, la face d'une blancheur de cire.

Ah ! comme tout à coup il retombait de haut !... comme soudain tous les beaux rêves qu'il venait de faire, tous les riants espoirs dont il venait de se bercer, en songeant à Maurice et à Yvonne s'évanouirent !

Cet enfant qu'il avait le si ardent désir de retrouver et d'aimer... cet enfant qu'il adorait déjà sans le connaître puisqu'il savait qu'il était celui d'Yvonne... c'est-à-dire aussi le sien... il l'avait bien miraculeusement retrouvé, mais ce n'était que pour le voir mourir !

Il était là, râlant... là, condamné... et peut-être que, dans quelques jours, alors qu'il avait rêvé d'en faire un homme comme lui, un homme robuste, courageux et fort, n'aurait-il plus qu'à suivre son cercueil, la gorge étouffée de sanglots !

Et s'il avait eu aussi la joie inespérée, la joie immense de retrouver Yvonne dont il s'était cru à tout jamais séparé... si, quelques heures auparavant, il se sentait encore défaillir de bonheur à la pensée que, désormais, elle allait être toute à lui et qu'il pourrait enfin l'appeler sa fille, ce n'était que pour connaître un désespoir plus profond et plus terrible encore !

Son Yvonne !... Sa fille !... Elle était retombée entre les mains du baron de Chancel ! On la lui avait volée !... .

— Et jamais, non, jamais, depuis la mort de Marguerite... depuis le jour fatal où il avait perdu celle qui avait été son unique amour, il n'avait autant souffert !... .

— Ai-je bien entendu ce que l'on vient de me dire ? murmurait-il en passant fiévreusement la main sur son front. Est-ce bien vrai qu'Yvonne n'est plus près de moi et que je ne la reverrai plus !... .

Et cet homme d'une trempe si énergique était près de pleurer comme une femme, quand, tout à coup, il tressaillit.

C'était le docteur Laval qui, en se rapprochant de lui, venait de l'arracher à ses pensées.

— Pas un mot, pas une plainte ne lui échappe, dit-il en lui montrant encore Maurice. Oh ! il est bien bas !... J'aimerais mieux du délire que cet anéantissement qui est de très mauvais augure... . Je reviendrai ce soir, mais, s'il survonait quelque chose, faites-moi

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

prévenir immédiatement, je ne bougerai pas de chez moi aujourd'hui.

—Merci, docteur !

Ils se serrèrent longuement la main ; puis resté seul, soudain le comte se redressa.

Sa taille semblait grandie, ses yeux lançaient des éclairs, et ses lèvres laissèrent encore une fois échapper le nom du baron de Chancel.

En une seconde, il venait de rajeunir de vingt ans, et ce n'était plus l'homme si doux, l'homme si mélancolique et si profondément triste que le comte de Guérande avait pu entrevoir chez son ami Fernand de Prades.

L'autre... l'homme redoutable, dont Fernand avait parlé à l'ex-fiancé d'Adrienne et qui sommeillait toujours en lui venait, une fois de plus, de se réveiller soudainement.

Le docteur lui même, qui ne l'avait quitté que depuis quelques minutes, ne l'aurait plus reconnu.

La tête haute, l'attitude pleine de fermeté, l'air plein de défi, l'œil étincelant d'une indomptable volonté, il n'était plus en ce moment ce philanthrope, cet ami des pauvres dont avait souri ironiquement le comte de Guérande.

Mais il était redevenu le comte de Belleruche, devant qui tout avait plié : le comte de Belleruche qui ne s'était jamais arrêté devant aucun obstacle ; le comte de Belleruche dont l'audace, capable de tout entreprendre, avait jadis étonné Paris.

Aussi, s'il venait encore de penser au baron de Chancel, qui lui avait ravi Yvonne, n'était-ce plus pour souffrir et se plaindre.

C'était pour aller se dresser en face de lui !

C'était pour aller lui arracher celle qu'il venait de lui voler !

Ah ! cet homme, — cet homme qu'il exérait ! — après avoir été sans pitié pour Yvonne et l'avoir condamnée pendant des années à une vie de misère et de larmes, jugeait bon aujourd'hui de se souvenir d'elle !

Ah ! après s'être lâchement vengé sur cette pauvre enfant, il jugeait bon de la faire servir encore à sa rancune et à sa colère !

Eh bien ! c'est ce qu'on allait voir ! car le comte n'avait plus, maintenant qu'il était mieux instruit, les mêmes raisons pour se taire, pour s'effacer.

Le baron de Chancel savait tout !

Ce qui le prouvait, c'était sa conduite envers Yvonne, c'était aussi sa conduite envers la morte dont il laissait la sépulture, là-bas, sans nom ; là-bas, reniée !

Comment avait-il pu apprendre ce terrible secret que Marguerite avait dû emporter dans sa tombe ? c'était ce que le comte de Belleruche avait plusieurs fois cherché à deviner sans pouvoir se répondre.

En effet, n'ignorait-il pas la scène tragique qui avait eu lieu entre le baron et sa femme au moment même de l'agonie de celle-ci... la scène odieuse et sacrilège pendant laquelle la dernière lettre que la mourante lui avait écrite était tombée entre les mains du baron ?

N'ignorait-il pas ce dernier adieu si déchirant, ce dernier cri d'amour que Marguerite avait eu encore la force de jeter vers lui ?

Mais, sans vouloir chercher plus longtemps à percer ce mystère qu'il ne désespérait pas d'éclaircir plus tard, il suffisait pour le moment au comte de se dire qu'il pourrait désormais parler et agir sans porter atteinte à la mémoire de Marguerite.

Et il parlerait !... Et il défendrait Yvonne !... Et si la loi donnait des droits au baron, il se souviendrait, lui, de ceux que la nature lui avait donnés !

C'était fou, extravagant, d'une rare audace, mais le comte de Belleruche, encore une fois, était de ces hommes qui, pour aller à leur but, ne reculent devant rien, et, pour revoir sa fille, il était capable de tout.

—Ah ! c'est toi qui me cherches... c'est toi qui viens dans mon chemin ! s'écria-t-il. C'est bien !... tu me trouveras !...

Puis, comme il s'était remis à marcher à grands pas dans la chambre, s'arrêtant de temps à autre pour jeter sur Maurice, toujours immobile et pâle comme un mort, des regards pleins de tendresse et d'angoisse, tout à coup, il se redressa encore.

Car une autre pensée venait de lui venir... une pensée qui le fit longuement réfléchir.

Le baron de Chancel avait enlevé Yvonne de Fontenay-sous-Bois juste le jour où lui il l'avait retrouvée dans cette maison de santé ; juste le jour où, après avoir vu le marquis de Prades, il n'avait pu douter qu'elle était bien sa fille ; juste le jour, enfin, où il avait formé le projet de la retirer de chez le docteur Laval et de la recueillir chez lui.

Car, s'il l'eût fallu, il eût tout raconté au docteur, et certain que, loin de le blâmer, Marguerite, au contraire, l'eût béni de sauver leur enfant, il eût surtout tout raconté à Adrienne qu'il n'avait entrevue que toute petite fillette, qu'il ne connaissait pas, mais dont il savait toute l'importance affreuse pour sa petite sœur. — Et comment aurait-on pu lui refuser Yvonne abandonnée, Yvonne chassée, Yvonne sans foyer, quand on aurait su que, son vrai père, c'était lui !

Et c'était précisément à ce moment que le baron de Chancel,

après avoir pendant des années aussi complètement oublié Yvonne que si elle eût été morte, brusquement se rappelait d'elle !... brusquement surgissait !

Et c'était précisément à ce moment que, sans perdre une minute, il accourait à la maison de santé où il n'avait jamais mis les pieds, et qu'il se sauvait en entraînant Yvonne !

La haine, la vengeance de cet homme étaient flagrantes !

Mais comment avait-il donc pu savoir ce que personne ne savait, la rencontre du comte avec Yvonne, le projet qu'il avait formé, le rêve qu'il avait fait ?...

Où, comment avait-il pu savoir cela ?... savoir que, le lendemain, il serait peut-être trop tard ?...

Et M. de Belleruche venait de pâir, non de colère ni d'indignation cette fois, mais de surprise et de saisissement.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Quelle était donc cette trahison étrange et mystérieuse qui l'entourait ?

Qui donc avait pu lire dans sa pensée ?

Et le comte demeurait de plus en plus étonné, de plus en plus saisi. Il avait beau réfléchir, il avait beau chercher à comprendre comment et par qui le baron avait pu être prévenu, il ne comprenait pas.

Car comment aurait-il pu deviner que, pendant qu'il parlait de Maurice et d'Yvonne avec Fernand de Prades, quelqu'un l'épiait et le guettait ?

Comment aurait-il pu se douter qu'en constatant son immense émotion à mesure qu'il apprenait combien Yvonne avait été malheureuse, et le mouvement qu'il avait eu quand il avait su qu'elle était folle et qu'elle devait être dans une maison de santé, le comte de Guérande n'avait rien eu de plus pressé que de courir chez le baron de Chancel, que cela devait intéresser ; chez le baron de Chancel, à qui il tenait à rapporter ce qu'il venait de voir, dans l'arrière-pensée de se mettre plus avant dans ses bonnes grâces et de s'attirer davantage encore sa sympathie ?

Non, le comte ne pouvait soupçonner cet espionnage, cette trahison.

Aussi renonça-t-il bientôt à déchiffrer cette énigme ; puis reprenant son attitude pleine d'énergie et de défi :

—Oh ! nous verrons bien ! s'écria-t-il. Ce mystère aussi s'éclaircira !

Puis, se retournant longuement vers Maurice, qu'il contempla encore pendant quelques instants :

—Vis, enfant ! répéta-t-il d'un ton solennel et en étendant la main vers lui ; oui, donne-moi la joie que tu vives... la joie que je puisse bientôt te serrer sur mon cœur en t'appelant mon fils ;... Et, sur Dieu qui m'entend, je te jure que l'on te rendra ta mère !

Et, plus bas, ne parlant plus que pour lui seul :

—Oui, je le jure, ajouta-t-il avec un éclair dans le regard, on me rendra ma fille !

Et il était encore tout pâle, tout frémissant de ce solennel serment qu'il venait de faire, quand, s'étant machinalement rapproché de la fenêtre, dont il avait écarté l'un des rideaux, il aperçut le docteur Laval traverser rapidement le parc et se diriger du côté de la maison.

Mais le docteur n'était pas seul, une jeune fille l'accompagnait.

Cette jeune fille, le comte de Belleruche n'avait fait que l'entrevoir : elle était grande et blonde comme Yvonne, toute pâle et toute tremblante.

—Adrienne ! s'écria-t-il.

Il ne la connaissait pas, mais c'était elle, il l'aurait juré.

Mais pourquoi était-elle donc venue à Fontenay-sous-Bois aujourd'hui ?... Elle ne savait donc rien ?... Yvonne n'était donc pas chez le baron de Chancel ?... Et M. de Belleruche frémit.

On frappait.

—Entrez ! dit-il en courant lui-même ouvrir la porte.

Et le docteur Laval, faisant passer devant lui Adrienne, la présenta au comte.

—Monsieur le comte, dit-il, permettez-moi de vous présenter la sœur de cette malheureuse jeune femme à laquelle vous portiez un si vif intérêt... la sœur de la pauvre Yvonne... Mlle Adrienne de Chancel...

Le comte s'irradia profondément, tout saisi.

—M. le comte de Belleruche, ajouta le docteur en présentant à son tour le comte, un homme de grand cœur et dont le nom est béni par tous ceux qui souffrent...

—Docteur !... docteur ! fit vivement le comte.

—Et voici notre pauvre petit mourant ! dit le directeur de la maison de santé en baissant la voix et en désignant Maurice.

Dès que Adrienne s'était élancée vers l'enfant.

Dès qu'elle s'était penchée sur lui.

Et elle ne put retenir un cri de douleur, un cri de pitié.

—Oh ! mon Dieu !

Et, chose étrange, à ce cri, le petit Maurice rouvrit les yeux... sembla ressusciter.

— Maurice ! Maurice ! s'écria Adrienne, en lui prenant les mains, Maurice, ne reconnais-tu ?... C'est moi, Adrienne !... Parle-moi, mon petit Maurice !...

Et, dans sa voix qui tremblait, la jeune fille mettait une immense, une infinie douceur.

L'enfant la regardait, puis son visage livide s'éclaira d'un radieux sourire.

— Oh ! oui, je te reconnais ! murmura-t-il dans un souffle. Oui, c'est toi pour qui j'ai tant pleuré !

Et il portait à ses lèvres les deux mains d'Adrienne.

M de Belleruche et le docteur s'étaient doucement approchés, puis avaient échangé un rapide coup d'œil.

— Pauvre petit !... Il croit parler à sa mère ! dit tout bas le docteur.

— Oui, c'est à sa mère qu'il pense toujours ! répondit le comte avec une émotion profonde. Mais, ajouta-t-il de plus en plus anxieux, si elle n'est pas chez son père, comme je crois le comprendre, où donc est-elle ?

— On l'ignore ! répondit le médecin.

Mais, brusquement, ils se turent.

Car le regard de l'enfant venait de nouveau de se lever sur Adrienne, puis, la voix toujours très faible, très rauque :

— Oh ! va, reprit-il avec un léger frisson, j'ai bien souffert, quand j'ai vu ces deux hommes t'emmener... ces deux hommes te jeter dans cette voiture... .

Adrienne et le comte venaient de tressaillir.

Le docteur écoutait aussi très attentivement.

— Oh ! comme tu étais pâle !... et comme il avait l'air méchant ! continua l'enfant qui eut encore comme un frisson d'effroi.

— Qui donc ?

— Ton père.

— Et l'autre ?... demandez-lui qu'elle était l'autre ? dit vivement le comte.

— Et l'autre aussi t'a fait peur, n'est-ce pas, mon petit Maurice ? dit Adrienne.

— Oh ! oui !... Méchant aussi !... Il m'avait battu !...

— Ah ! fit sourdement M. de Belleruche.

— Qui donc était-ce ?

— Oh ! tu le sais bien... C'était lui !

— Lui ?

— Oui, lui !... oui, celui qui n'a pas voulu de nous... celui qui se mariait avec Adrienne... .

— Le comte de Guérande ?

— Oui, le comte de Guérande... mon père !... Oui, lui que je hais pour tout le mal qu'il t'a fait !

— Son père !... Ce lâche était son père !... J'avais bien deviné ! murmura le comte dont l'œil étincela d'indignation.

Mais comment cet homme se trouvait-il mêlé à l'enlèvement d'Yvonne ?

Était-ce pour son propre compte ? N'était-ce, au contraire, que par complaisance pour le baron ?

Et, dans le doute qui venait de le prendre, M. de Belleruche se sentait le cœur étroit d'une nouvelle et plus terrible angoisse.

Car, bien qu'il vécût maintenant solitaire, maintenant volontairement exilé du monde, il n'ignorait point cependant l'immense scandale dont le bruit persistait toujours dans la haute société parisienne.

Comme tout le monde, il avait appris le refus public d'Adrienne d'épouser le comte de Guérande, et à présent qu'il pouvait soupçonner la cause de ce refus, il se demandait si le comte, d'accord avec l'homme qui était bien digne d'être son beau-père, d'accord avec le baron de Chancel, n'avait pas eu la pensée de faire disparaître Yvonne.

La séquestrer, la tenir entre leurs mains, la faire mourir lentement et à petit feu, oui, voilà ce que ces deux misérables avaient pu compléter.

Elle avait été leur victime à tous les deux, et, de cette façon, ils pourraient vivre tranquilles sans que, jamais, sa voix s'élevât pour les accuser... sans que, jamais, elle se dressât en face d'eux pour les maudire.

Et puis qui savait ?... Le comte avait aussi le pressentiment que ces deux individus n'avaient pas renoncé à l'espoir de venir à bout de la résistance d'Adrienne, qu'ils étaient prêts à lui tendre tous les pièges pour la traîner à l'autel, et, dans ce cas, ne fallait-il pas faire disparaître Yvonne qui pouvait être un embarras et un obstacle ?

Toutes ces réflexions, M. de Belleruche venait de les faire en moins d'une seconde.

Car l'enfant, serrant toujours dans ses petites mains battantes les deux mains d'Adrienne, qu'il prenait toujours pour sa mère, continuait de lui parler de sa voix douce et plaintive.

— Oh ! j'ai eu bien peur... bien peur reprit-il, continuant, sans en avoir conscience, de raconter l'horrible rêve qu'il avait fait et qui l'avait tant frappé. La voiture partait au grand trot et je tremblais de te voir près de ces deux hommes qui, en te regardant, se chuchotaient et se parlaient tout bas... .

— Mais toi, bonne mère, ajouta-t-il, la voix plus douce et plus

caressante, tu n'avais pas peur... tu étais bien contente, au contraire, car tu croyais aller vers moi... Tu t'en souviens ?

— Oui ! oui ! balbutia la jeune fille qui avait peine à retenir ses larmes.

Mais M. de Belleruche venait de lui murmurer à l'oreille :

— Demandez-lui où vous emmenait cette voiture ?

— Calme-toi... rassure-toi, mon petit Maurice, dit vivement Adrienne en se penchant pour mettre un nouveau baiser au front de l'enfant. Tu vois bien que tu n'as rien à craindre puisque je suis là... .

— Oui ! oui, mère.

— Là, près de toi... .

— Oh ! ne me quitte plus !

— Non, mon enfant... Mais ne frissonne pas ainsi... Et, dis-moi, cette voiture qui t'emmenait si vite, de quel côté allait-elle ?

— Là-bas ! fit Maurice avec un geste vague.

— Là-bas ?

— Vers Paris.

Le comte de Belleruche et le docteur Laval s'étaient encore rapprochés.

— Vers Paris ? dit Adrienne.

— Oui, mère. Mais, tout à coup, tu ne voulais pas aller plus loin... tu t'en rappelles bien aussi ?... Tu avais reconnu grand-père... tu avais reconnu aussi... aussi l'autre... et tu avais jeté un grand cri, cette fois tu avais peur aussi... .

Le docteur venait de se pencher vivement vers le comte.

— Etrange rêve ! fit-il avec un accent pénétré.

— Qui sait ? répondit M. de Belleruche. Peut-être est-ce la vérité ?

— Pour ma part, je serais tenté de le croire... .

— Vous aussi, docteur ?

— Oui, je ne serais pas éloigné de penser que lorsqu'il faisait ce songe, dont nous savons déjà qu'une partie s'est réalisée, puisque sa mère m'a été enlevée... .

— C'est vrai !

— Cet enfant avait ce que nous autres médecins nous appelons la double vue... .

— Elle existe ?

— C'est certain !... Et, dans ce cas-là, ce qu'il faudrait retenir des dernières paroles du petit Maurice, c'est qu'Yvonne aurait eu un moment de lucidité ; c'est qu'Yvonne, qui ne reconnaissait plus personne, aurait reconnu le baron de Chancel et ce comte de Guérande qui l'accompagnait. Oh ! cela n'aurait sans doute duré qu'une seconde... cette lueur de raison se serait sans doute éteinte comme un éclair, mais qu'importe !... Si, comme j'en suis de plus en plus convaincu, cet enfant a vu et non rêvé, cela me donnerait un peu d'espoir, car cela me prouverait que la folie de la pauvre femme n'est peut-être pas incurable... .

— Que Dieu vous entende ! soupira le comte. Mais écoutez ! écoutez ! ajouta-t-il en montrant Maurice.

— Tu voulais te sauver... te jeter par la portière, tant tu étais effrayée, venait de reprendre celui-ci. Mais grand-père s'était élancé sur toi, et tu ne bougeais plus... Mais comme tu tremblais !... comme tu frissonnais !... Pauvre mère !

Et l'enfant couvrait encore de baisers les mains d'Adrienne.

— Paris !... Paris ! s'écria-t-il soudain la voix pleine de fièvre. Tu étais maintenant à Paris... La voiture courait à travers un faubourg... Et je te voyais... je te suivais toujours !... Puis, enfin, la voiture s'arrêtait et c'était une gare... .

Le comte venait de tressaillir, et le docteur, de plus en plus saisi par ce songe qui, pour lui, n'était plus un songe, épiant avidement le visage du petit Maurice, ne perdait pas un seul mot de ce qu'il disait.

Quant à Adrienne, plus blanche qu'une statue, c'était pleine de fièvre qu'elle guettait, elle aussi, chaque parole qui tombait des lèvres du petit moribond.

— Grand-père t'entraînait... et l'autre... lui... vous suivait, poursuivait Maurice. C'était plein de monde, plein de bruit... Et, tout à coup, un train partait... l'emportait... Oh ! dis, mère, où donc allais-tu ?... où donc ces hommes t'emmenaient-ils ?

— Pas bien loin, mon petit Maurice, puisque me voici, répondit doucement la jeune fille.

— Oh ! si, loin, loin, loin ! s'écria l'enfant, la voix plus rauque. Oh ! va, je le sais bien, puisque je te voyais toujours !... Et toute la nuit le train courait... courait... Et il eueut aussi toute la journée du lendemain... et presque toute une autre nuit encore... .

L'anxiété de M. de Belleruche, de plus en plus, redoublait.

— Et quand enfin il s'arrêta, on te jeta dans une autre voiture... Mais regarde-moi... Je ne te reconnais plus... .

— Maurice !

— Je veux dire que tu étais encore plus pâle qu'en ce moment... Pourquoi pleures-tu ?

— C'est de joie... c'est parce que je te retrouve, mon enfant !...

— Oh ! oui, bien plus pâle !... pâle comme un fantôme... pâle comme un spectre !... Et c'était à peine si tu avais la force de te

soutenir... Pauvre mère !... Pauvre mère, que tu as dû souffrir, et comme je t'aime !...

Adrienne venait d'avoir un sanglot.

—Du courage, mademoiselle ! dit vivement le comte. Laissez-le parler !

—Et quelle nuit noire !... Quelle nuit effrayante !... Le ciel n'avait pas une étoile... le vent hurlait... la solitude était pleine des cris lugubres des oiseaux de nuit...

—Yvonne !... Yvonne ! sanglota tout bas Adrienne.

—Mais cette voiture-là ne pouvait pas courir comme l'autre... A peine avançait-elle, tant les chemins qu'elle suivait et qui montaient... montaient toujours... étaient étroits et tortueux...

—Et la nuit devenait de plus en plus noire, de plus en plus effrayante, de plus en plus sinistre... Et le pays était effrayant et farouche aussi... Oh ! je le vois... je le vois encore !...

Et l'enfant ferma les yeux, pendant qu'un long frisson lui courait par tout le corps.

Il y eut une minute de profond et lugubre silence.

Les yeux d'Adrienne, ainsi que ceux de M. de Belleruche et du docteur Laval, restaient attachés sur Maurice.

Tous les trois, très vivement frappés par ce singulier rêve, étaient convaincus qu'en laissant parler l'enfant, ils retrouveraient les traces d'Yvonne.

Car, outre l'enlèvement de sa mère qui avait été annoncé ainsi au petit Maurice presque à l'heure même où il s'accomplissait, il y avait dans cet étrange récit de l'enfant des détails si nets, si précis et si saisissants, qu'il était impossible, même à des hommes d'esprit aussi libre et de raison aussi ferme que le comte et le docteur, de ne pas s'y arrêter.

Ce rêve, ou plutôt cette vision, c'était comme si, par quelque puissance inconnue et mystérieuse, la pauvre folle avait elle-même averti son fils du danger qu'elle courait.

—Misérables !... misérables ! murmurait, les dents serrées, les poings crispés, le comte de Belleruche en pensant au baron de Chancel et au comte de Guérande. Ah ! les deux misérables !... Oui, j'avais bien deviné !... Oui, ce qu'ils voulaient, c'était séquestrer Yvonne... la faire disparaître... la retrancher du monde !... Et moi !... Ils avaient donc compté sans moi !...

Et tandis que son front devenait d'une lividité effrayante, tandis qu'une colère si terrible s'emparait de lui que l'on voyait tout son corps trembler, Adrienne, la tête cachée dans ses mains, pleurait silencieusement.

Et songeant à toutes les tristesses et à toutes les angoisses qui l'avaient assaillie pendant la nuit qui venait de s'écouler ; songeant aussi à ce désir impérieux et irrésistible qu'elle avait eu de courir sur l'heure vers Yvonne pour l'embrasser encore et la presser encore dans ses bras, elle se disait, éperdue et folle de chagrin :

—Ce qui m'attendait, c'était donc cela !... Ces sombres pressentiments contre lesquels je ne pouvais me défendre... ces sombres pressentiments qui me faisaient tant souffrir... c'était donc un avertissement d'en haut !...

Et elle, toujours si forte, si énergique et si brave, elle ne s'était jamais sentie si faible et si désespérée.

—Yvonne !... Yvonne !... A travers ses larmes, ce n'était plus que ce nom-là qu'elle murmurait... Yvonne !

Mais, soudain, elle tressaillit.

Maurice s'était lentement soulevé ; puis, cherchant à lui reprendre la main, la regardait fixement de son regard plein de fièvre et de délire.

D'un reste rapide, elle s'essuya les yeux, puis lui sourit.

Mais il eut un cri d'inquiétude :

—Tu pleures encore !

—Non, non, mon enfant, répondit-elle doucement et en continuant de lui sourire. Mais, qu'as-tu donc ? ajouta-t-elle en sentant la main du petit Maurice trembler dans la sienne. Que cherches-tu donc ?

Mais, sans répondre, l'enfant promenait autour de lui un regard plein d'effroi, un regard plein d'épouvante.

Ce regard, d'ailleurs, ne se fixait sur rien, errait partout... Et de plus en plus pâle, de plus en plus frissonnant, il reculait...

Le comte de Belleruche et le docteur s'étaient effacés et détournaient la tête, pensant que c'était peut-être leur présence qui lui causait cette frayeur, mais il ne les voyait même pas...

Puis, tout à coup, se cramponnant éperdument à la jeune fille, aussi pâle et aussi tremblante que lui :

—Oh ! mère !... mère ! s'écria-t-il. Regarde !... regarde !...

—Maurice !

—Regarde !... Ils sont là !... Est-ce qu'ils vont encore te prendre !... Est-ce que tu ne les vois pas !... Je te dis qu'ils sont là !... Oh ! ces hommes !... ces hommes !... Oh ! leurs visages !... Des démons !... Oh ! va-t'en !... Sauve-toi !... Va-t'en !... va-t'en !...

Et de plus en plus il se serrait contre elle, l'étreignait de toutes ses forces entre ses bras.

—Des domestiques du baron, reprit-il dans un souffle, comme s'il

avait peur d'être entendu. Ils viennent avec des torches... Oh ! ces grandes flammes, comme c'est triste... comme c'est lugubre !... Écoute ! écoute !... Le baron leur parle... leur montre la voiture... Mais je ne sais pas ce qu'ils disent... je ne les comprends pas...

Il eut un nouveau frisson, puis avec une épouvante croissante :

—Ils parlaient de toi. Ils vont te chercher... Ils te font descendre... Écoute !... écoute encore !... Oh ! ce bruit, là-bas... dans l'ombre... dans la nuit !... Oh ! quel bruit sinistre !... C'est la mer... c'est la mer !... Et là-bas, ces rochers... cette masse sombre, c'est un château...

Adrienne avait tressailli.

Le comte et le docteur venaient encore d'échanger un coup d'œil.

—La mer ? un château ? murmura M. de Belleruche se répétant les dernières paroles de Maurice.

—Et un pays farouche ?

—La Bretagne, peut-être !

—Peut-être !

—Voilà les tours... Qu'elles sont hautes ! poursuivit le petit Maurice. Et cette longue galerie... ces étranges oiseaux qui viennent voler autour des flammes !... Et cette grande cour, toute noire... Une porte s'ouvre... C'est là !...

—C'est là ! fit vivement Adrienne.

—Oui, tu sais bien... Cette salle immense... cette haute cheminée... ce grand feu qui tremblait... C'est là où tu venais de t'asseoir épuisée, toute grelottante, morte de fatigue... Et cette femme au regard méchant... au visage hideux... cette femme qui surgissait tout à coup et qui t'entraînait... Oh ! comme tu devais avoir peur avec elle !... Et comme je la vois encore revenir toute seule !... Et comme je l'entends encore dire au baron :

—Elle dort !

Et le petit Maurice, attirant violemment Adrienne contre lui, l'embrassait, la regardait, puis, de plus en plus fiévreux, de plus en plus haletant :

—Est-ce toi ? Est-ce bien toi ? s'écria-t-il. Ils ne t'ont donc pas gardée ?... Où suis-je donc ici ?... Parle !... Parle-moi !... Oh ! ne me quitte plus !...

Mais il avait trop parlé. Une invincible fatigue le prenait. Peu à peu ses yeux de nouveau se fermèrent, sa tête retomba lourdement sur l'oreiller, et comme, sur un geste d'effroi d'Adrienne, le docteur venait de s'élançer vers lui :

—Il dort ! dit-il au bout d'un moment.

Puis il ajouta :

—La fièvre est moins forte... Les symptômes qui m'alarmaient tant disparaissent... Qui sait ?... Grâce à votre présence ici, mademoiselle, et grâce aussi à l'heureuse illusion qu'elle vient de lui donner, peut-être pouvons-nous espérer... peut-être le sauverons-nous !...

—Oh ! docteur ! s'écrièrent dans un même cri de joie la jeune fille et M. de Belleruche.

—J'ai dit : peut-être ! reprit vivement le médecin. N'exagérons rien... Ne nous réjouissons pas trop vite... Mais, à présent, moi qui l'avais condamné ce matin... moi qui, ce matin, vous disais : "Il est perdu !" je n'oserais plus le dire, et je me sens plein de confiance, plein d'espoir...

—Oh ! docteur ! docteur ! s'écria tout bas le comte en serrant dans une étreinte énergique les deux mains du directeur de la maison de santé, si je parlais à un autre... si je ne parlais pas à un ami, je vous répondrais : "Sauvez-le ! et la moitié de ma fortune est à vous !"

—Il me suffirait de votre reconnaissance, M. le comte ! répondit le docteur, très ému à son tour.

Et Adrienne, son triste visage devenu radieux, demeurait penchée sur Maurice endormi.

Était-ce, en effet, l'illusion que venait de lui donner la présence de la jeune fille à son chevet ? toujours est-il que l'enfant n'avait plus, depuis quelques minutes, le même visage de petit agonisant.

Ses mains étaient moins brûlantes, son pouls moins rapide, son souffle moins dur et plus régulier, et son front, que semblaient déjà couvrir tout à l'heure les premières ombres de la mort, son front s'éclaircissait...

Un peu de sang montait même à ses joues, et, tout à coup, Adrienne la vit sourire.

Puis, il murmura tout bas quelques mots qu'elle n'entendit pas. Mais alors ce fut sur son visage comme un rayonnement de joie profonde, d'immense bonheur.

—Il rêve ! se dit-elle. Oh ! que ce rêve-là du moins te console !... que ce rêve-là te donne l'oubli et te rende heureux au moins pour quelques instants !

Et le petit Maurice, en effet, rêvait.

Mais quel songe plein de douceur !... quel songe éblouissant !

Oh ! ce n'étaient plus les scènes si lugubres de l'enlèvement de sa mère qu'il voyait à présent se dérouler devant ses yeux... ce n'était plus la froide et menaçante figure du baron de Chancel, ni celle plus repoussante encore du comte de Guérande qui lui apparaissaient...

Et ce n'était plus non plus au milieu de cette nuit si noire et si sinistre, ni dans ce pays d'aspect si farouche, ni dans ce vieux château d'apparence si tragique et qui lui avait laissé une si grande épouvante qu'il revivait. . . .

Non, dans ce nouveau rêve qui le berçait, tout n'était que lumière, joie, enchantement !

Il avait auprès de lui, sa mère, mais ce n'était plus la pauvre et triste insensée de la maison de Fontenay-sous Bois.

Elle avait recouvré la raison, et ce n'était plus en vain qu'il l'appelait, ce n'était plus en vain qu'il lui tendait les bras.

Elle était encore sa mère, et il était encore son fils ! . . . Les jours où ils avaient tant souffert, les jours si sombres où il avait été un malheureux petit orphelin, étaient maintenant si loin d'eux qu'ils n'y pensaient déjà plus, qu'ils ne s'en souvenaient déjà plus !

Et, près de lui, près de sa mère, heureuse aussi avec eux, il voyait Suzanne ! . . . Mais qu'elle était grande à présent ! . . . qu'elle était belle ! . . . Ils ne se quittaient plus et ils s'aimaient de plus en plus. Ils allaient sous le ciel en fête et en se tenant par la main à travers des chemins pleins de fleurs.

Et de plus en plus le visage de l'enfant se colorait, de plus en plus son sourire devenait radieux.

—Mère ! . . . Suzanno ! . . .

Ces deux mots, qui avait été les derniers qu'il avait prononcés quand, quelques heures auparavant, il était tombé foudroyé sur la route, ils s'échappaient encore de ses lèvres, mais ce n'était plus dans un cri désespéré et dans un suprême appel. C'était avec un accent de tendresse, un accent d'amour si profond et si doux qu'Adrienne ne pouvait s'empêcher de trassaillir.

—Dors ! . . . dors bien ! . . . Oh ! je reviendrai ! . . . A bientôt ! murmura-t-elle en mettant lentement au front du petit Maurice un dernier baiser.

Et, doucement, elle revint dans la chambre au moment où le docteur Laval, après avoir échangé une dernière poignée de main avec M. de Belleruche, se préparait à se retirer.

Et Adrienne, après s'être inclinée devant le comte, se disposait à s'en aller aussi, quand d'un geste rapide et suppliant, celui-ci lui fit signe de rester.

—Oh ! je vous en prie, mademoiselle ! fit-il vivement. Je désirais vous parler . . . Accordez-moi quelques instants . . .

Et toute saisie, toute pâle, la jeune fille le regarda.

L'accident du petit Maurice et l'immense émotion que lui avait causée l'enlèvement d'Yvonne lui avaient fait oublier la scène qu'elle avait eue avec son père et la terrible révélation dont son cœur restait brisé. Mais, tout à coup, le souvenir lui en revenait, et c'était de plus en plus pâle, de plus en plus saisie, qu'elle regardait l'homme qui était devant elle.

Le comte de Belleruche ! . . . c'était le comte de Belleruche ! . . . C'était le père d'Yvonne !

Et elle restait tout interdite, ne sachant quel parti elle devait prendre et si elle ne ferait pas mieux de s'enfuir de cette maison, quand le comte, qui avait deviné ce qui se passait en elle, eut un nouveau geste plein de supplication.

—Je vous en prie, dit-il, ne me fuyez pas ! . . . Je vous en prie, ne partez pas d'ici sans m'avoir entendu ! . . . C'est au nom de votre mère que je vous parle ! . . .

—Au nom de ma mère !

—Oui, en son nom ! . . . Oui, pour elle, écoutez-moi . . . Entendez-moi !

Et la jeune fille s'étant laissée tomber sur la chaise qu'il venait de lui avancer, le comte s'assit à son tour, et durant un long moment, pendant lequel on n'entendait que le bruit de la respiration lente et courte du petit Maurice, ils demeurèrent silencieux en face l'un de l'autre.

XIV. — LE PÈRE D'YVONNE

Enfin, la voix un peu sourde :

—Oh ! je vois bien que vous savez tout, dit le comte, et que vous éprouvez non pas seulement de la gêne, mais comme de la honte de vous trouver en face de moi . . . Mais qui donc vous a parlé du passé ? . . . Qui donc vous a dévoilé ce secret que vous n'auriez jamais dû connaître ?

—Mon père !

—Votre père !

—Oui, mon père !

—Je m'en doutais, fit le comte, la voix plus sourde. Mais quand donc a-t-il osé vous causer ce chagrin-là, cette douleur-là ? . . . Est-ce quand il a chassé Yvonne et qu'il a voulu vous expliquer pourquoi il ne voulait plus la garder sous son toit ?

—Non, c'est hier seulement, répondit avec effort Adrienne ; c'est hier, quand, une fois de plus, il foulaît me forcer à épouser le comte de Guérande et que je lui répondais que je ne pouvais pas accepter pour mari l'homme que ma pauvre sœur avait aimé . . . le misérable qui l'avait si lâchement trompée . . .

—Oui, c'est alors que, pour faire taire ce qu'il appelait mes scrupules, il m'a révélé cette chose affreuse . . . cette chose à laquelle je ne puis croire encore . . . c'est alors qu'il m'a dit : "Yvonne n'est pas ma fille ! et si elle portait le nom qui doit être le sien, elle ne s'appellerait pas Yvonne de Chancel . . . elle s'appellerait Yvonne de Belleruche !"

—Et il me criait, me torturant, m'enfonçant chacune de ses paroles comme un poignard dans le cœur : "Oui, les preuves je les ai ! . . . les preuves sont là ! . . ."

Et, cachant sa tête dans ses mains, la jeune fille ne bougeait plus, toute pâle, toute frissonnante.

—Les preuves ? fit vivement le comte. Que voulait-il dire ?

—Je n'en sais rien . . . Je n'ai pas osé insister davantage, répondit Adrienne. Mais, quelques heures plus tard, j'ai cru comprendre à quelles preuves il voulait faire allusion . . .

—Comment cela ? s'écria M. de Belleruche en regardant curieusement la sœur d'Yvonne.

—Oui, c'était au milieu de la nuit, dit la jeune fille. Je ne dormais pas, car comment aurais-je pu dormir ? Et, pleine de fièvre, le cœur serré d'angoisse, je songeais, je réfléchissais . . . Ma pensée allait vers Yvonne que mon père m'avait défendu de revoir . . .

—Oh !

—Et vers ma mère aussi que, ce jour-là, j'étais allée voir au cimetière . . . vers ma mère pour qui mon père trouvait aussi que je priais trop longuement . . .

—Est-ce possible !

—Vers ma mère, enfin, dont il venait de m'ordonner de ne plus lui parler . . . de ne plus jamais prononcer le nom . . .

—Est-ce possible ? . . . Est-ce possible !

—Et comme j'évoquais aussi le souvenir de la scène atroce qui venait d'avoir lieu . . . de cette scène que je n'oublierai jamais . . . comme j'entendais encore mon père, livide et les yeux étincelants, me crier qu'il avait les preuves de la faute de ma mère, tout à coup, je tressaillis . . . tout à coup un souvenir lointain et qui ne m'était jamais revenu se réveilla dans ma mémoire . . .

—Et ce souvenir ?

—Il remonte au jour — inoubliable aussi — où j'ai perdu ma mère . . . Oh ! j'étais bien jeune alors, et pourtant je m'en rappelle . . . Ma mère, qui souffrait d'une maladie de langueur, de plus en plus s'affaiblissait . . . Chaque jour elle devenait plus pâle, plus chancelante, et, un matin, il lui fut impossible de quitter sa chambre . . . Mais elle ne voulait pas se séparer de nous, et nous passions toutes nos journées à jouer auprès d'elle.

—Un jour, elle nous apparut si étrange et les regards qu'elle attachait sur nous étaient si douloureux, que si nous n'avions pas été des enfants nous aurions dû comprendre que sa vie allait s'éteindre et que bientôt nous ne l'aurions plus . . .

—Oh ! je la vois encore . . . Oui, je la vois détournant la tête pour nous cacher qu'elle pleurait, et essuyant furtivement les larmes qui coulaient le long de ses joues.

—Tout à coup elle se jeta sur nous et nous embrassa follement, éperdument . . .

—Un frisson passa sur son visage, sa tête se renversa sur le dossier de son fauteuil, et elle devint si livide qu'Yvonne jeta un cri d'épouvante :

"Mère ! . . . Petite mère !"

—Nous nous étions tout de suite enfuies pour appeler du secours . . . Nos domestiques étaient accourus et l'avaient transportée sur son lit, et comme nous restions toutes tremblantes et toutes sanglotantes derrière la porte de sa chambre, brusquement, mon père surgit.

—Allez-vous-en ! . . . Allez-vous-en ! nous cria-t-il, en nous chassant si brutalement que nos sanglots redoublèrent.

—Quelques heures s'écoulèrent . . . Nos gens ne marchaient plus que sur la pointe des pieds, et nous les surprenions parfois qui se parlaient bas avec des gestes de pitié . . . Et c'était partout autour de nous ce profond, ce solennel silence qui précède les grandes catastrophes . . .

—Tout à coup, comme nous restions de plus en plus tristes, Yvonne et moi, un grand bruit nous fit pâlir.

—Ce bruit venait de la chambre de ma mère.

—Comme la nôtre, où l'on nous avait enfermées, touchait la sienne, nous pouvions tout entendre.

—La voix de mon père éclatait furieuse et terrible.

—Il criait :

"A qui écrivez-vous ? . . . Donnez-moi ce papier !"

—Et comme ma mère refusait, il s'était jeté sur elle, et, fou de colère, c'était toujours le même mot qu'il lui criait :

—Cette lettre ! . . . Cette lettre ! . . . Cette lettre ! . . .

“Ma mère se débattait avec désespoir, et nous l’entendions lui crier à son tour, le souffle très court, déjà agonisante :

—Lâche !... Misérable !... Misérable !...”

“Et cette lutte affreuse... cette lutte qui nous glaçait d’effroi durait depuis un long moment déjà quand, enfin, mon père jeta dans une sorte de ricinement, un cri de joie.

“Et plus rien... Le bruit cessa.

—Votre mère était morte ? fit le comte, le visage livide.

—Peut-être !

—Oui, morte !... Oui, il venait de la tuer ! dit tout bas M. de Belleruche, dont l’œil s’alluma d’un éclair. Oui, vous aviez raison ces preuves dont il vous parlait, c’était ce papier, cette lettre qu’il avait arraché aux mains de votre pauvre mère mourante...

Une immense douleur contractait tous ses traits ; il passa lentement et à plusieurs reprises la main sur son front, puis, très doucement, presque humblement :

—Et quand vous avez tout su... quand ce secret vous a été connu, vous avez dû me maudire, n’est-ce pas ?... vous avez dû maudire aussi votre mère ?

—Oh ! ma mère jamais ! s’écria Adrienne, non jamais !... jamais !...

—Oh ! merci !... merci pour ce mot-là ! s’écria M. de Belleruche, le regard rayonnant de joie. Oui, que toute votre colère, retombe sur moi... Mais, elle, épargnez-la, au nom du ciel !

“Oui, je suis le père d’Yvonne, reprit-il après un court silence, et voilà pourquoi tout à l’heure vous m’avez vu si troublé... et voilà pourquoi en ce moment encore je tremble autant que vous pour cet enfant, pour ce petit Maurice qui n’était pour moi qu’un petit passant inconnu quand on me l’a apporté, et que maintenant, j’adore !

“Mais, je vous en conjure, si coupable que je puisse être à vos yeux, ne me condamnez pas cependant sans m’entendre...”

—A quoi bon ? fit-elle tristement. Est-ce à moi de vous juger ?...

Et comme elle faisait un mouvement pour se lever.

—Je tiens à votre estime, dit-il vivement. Je tiens à ce que vous sachiez ce que votre père n’a pu vous apprendre... Et de même que c’était au nom de votre mère que tout à l’heure je vous suppliais de m’écouter, c’est maintenant au nom d’Yvonne que vous aimez toujours...

—Oui, c’est vrai... toujours !...

—C’est au nom d’Yvonne qui se joindrait à moi pour vous fléchir que je vous demande en grâce de rester quelques instants encore...

Mais, de plus en plus triste, elle hochait la tête.

—A quoi bon ?... A quoi bon, vous dis-je ! répondit-elle vivement à son tour. Et pourquoi me parler de ce passé que j’ignorais hier... de ce passé que je voudrais ignorer encore ?...

—Pourquoi ? s’écria le comte. Pour que vous pardonniez dans tout la sincérité, dans toute la pitié de votre cœur !...

“Oh ! ce n’est pas moi, c’est votre mère qui vous parle, et je ne fais que vous répéter les confidences que j’ai reçues d’elle cent fois, mille fois !

La vie de cette femme si jeune, si belle et si riche... de cette femme que toutes les autres femmes, même les plus heureuses, enviaient et jalouaient, n’était qu’une torture et un supplice de chaque jour, pour ne pas dire de chaque instant.

“Je n’insisterai pas davantage, car ce n’est pas à moi de m’ériger en juge de M. de Chancel. Mais plus tard peut-être apprendrez-vous par d’autres certains détails sur lesquels je ne veux pas insister, certains faits sur lesquels je dois garder le silence.

“Quelques années s’écoulèrent, si rapides que, lorsque j’y pense, je me demande si je ne rêve pas encore... Votre mère, dont la beauté restait toujours aussi éclatante, était cependant déjà atteinte de la maladie de langueur, du mal mystérieux qui devait l’emporter...”

—Puis un jour, je reçus une lettre d’elle. Mais cette lettre était écrite d’une main si défaillante que je ne pus m’empêcher de trembler... “Elle était un peu souffrante, me disait-elle, elle avait un peu de fièvre, mais cela ne serait rien.” Et, cela, c’était la mort qui, à grands pas, se rapprochait !... Et, cela, c’était l’heure de notre séparation qui allait bientôt sonner !

“J’étais comme un fou... Je passais des journées entières à errer dans le parc, la tête perdue, pleine de vertiges... Parfois aussi je courais sur la route comme si j’allais au-devant d’elle ; comme si, tout à coup, j’allais encore la voir surgir... Et rien !... toujours rien... La route restait vide... le désespoir m’emplissait l’âme... et quand je l’attendais, quand je l’espérais encore, déjà il était écrit que tout était fini et que je ne la reverrais plus !

Le comte croisa les bras, laissa tomber lourdement sa tête sur sa poitrine, puis, le regard fixe, il murmura encore quelques paroles qu’Adrienne ne put entendre. Enfin, d’une voix qui semblait à chaque mot près de s’éteindre :

—Combien de temps s’éconla-t-il encore, poursuivit-il c’est ce que je ne saurais dire, tant, dans l’affreuse inquiétude où j’étais, j’avais perdu notion de toute chose... Mais ce que je me rappelle bien et ce qu’il me serait impossible d’oublier, c’est qu’un matin, n’y tenant plus, je courus à Paris...

“Là-bas, peut-être, aurais-je des nouvelles ?... peut-être trouverais-je quelqu’un qui me parlerait d’elle ?... Et comme j’arrivais tout près de votre demeure... comme je n’étais plus qu’à quelques pas de votre hôtel, je ne pus retenir un cri terrible...”

“Car savez-vous ce que je venais de voir ?... Car savez-vous quel spectacle je venais d’avoir sous les yeux ?... Elle était morte !

—Morte !...

—Oui, morte !... morte !... Oui, toute la façade de l’hôtel était voilée de hautes draperies de deuil... de hautes draperies qui portaient son chiffre : M. C., Marguerite de Chancel !... Et déjà dans la rue, tout une foule immense attendait l’heure du convoi !...

“Mon cœur avait cessé de battre... la folie me gagnait... et, pendant quelques minutes, je pus croire que j’allais mourir aussi !

“Plus blanc qu’un spectre, et titubant comme un homme ivre, je fendis les groupes et je me rapprochai... Des mains se tendirent vers moi, des voix prononcèrent mon nom, mais je ne vis rien, je n’entendis rien.

“De plus en plus livide, de plus en plus frissonnant, je ne voyais que le catafalque dressé sous le porche de l’hôtel... Je ne voyais que son cercueil enfoui sous des monceaux de fleurs et que les cierges éclairaient de leur reflet funéraire.

“Et le vertige me gagnant de plus en plus, j’étais parfois tenté de l’appeler, tenté de lui crier mon nom, comme si, à ma voix, elle pouvait s’éveiller encore...”

“Puis, de loin, je suivis le funèbre cortège... A l’église je m’agenouillai dans le coin le plus sombre... Et tandis qu’aux chants lugubres des prêtres répondaient les chants désolés des orgues, un immense désir de mourir aussi, de quitter ce monde où je n’aurais plus qu’à souffrir, de plus en plus me prenait, m’envahissait...”

—Oh ! oui, mourir ! m’écriais-je avec une joie sombre, mourir pour aller vers elle !... mourir pour ne plus être séparé d’elle !...”

“Et comme je venais de me dire : “Ce soir, oui, ce soir, j’aurai vécu !” soudain je tressaillis.

“Mes yeux venaient de tomber sur Yvonne !...”

“Les mains croisées, le front baissé, toute blanche dans sa robe de deuil, elle priait de toute la force de son âme pour celle dont elle n’aurait plus les caresses, pour celle dont elle avait reçu les derniers baisers !...”

“Et alors mourir me parut une lâcheté, presque un crime !... Et alors il me sembla que je venais d’entendre la voix de la morte me crier : “Vis pour elle !... Vis ! car peut-être un jour aura-t-elle besoin de toi !... Vis ! car peut-être, plus tard, aura-t-elle besoin que tu l’aimes, que tu la protèges et que tu la défendes !”

“Était-ce le pressentiment de ce qui devait arriver quelques années plus tard... le pressentiment de ce qui arrive aujourd’hui ? mais cette voix qui me dictait mon devoir et qui donnait un but à ma vie, je l’entendis très distinctement, je vous le jure !...”

“Quelques heures après, je restai le dernier au cimetière, et, seul en face de cette tombe où, depuis, je suis si souvent venu m’agenouiller... Je demeurai longtemps en tête-à-tête avec elle, lui parlant, croyant encore l’entendre me parler... Quand enfin je me relevai, le vide s’était fait autour des morts et déjà le soir descendait... Mais je me sentais plus courageux et plus fort, et il me semblait aussi que j’étais moins seul dans la vie... Car ne me restait-il pas Yvonne !... Yvonne à qui peut-être un jour je pourrais tout dire et qui peut-être m’aimerait !... Yvonne, enfin, pour qui je venais encore de faire le serment de vivre, le serment de me dévouer !

“Mais, ce serment-là, ajouta plus vivement M. de Belleruche, peut-être aurai-je besoin de vous pour pouvoir le tenir...”

—Besoin de moi ! fit avec surprise Adrienne.

—Oui, besoin de vous !... Et voilà pourquoi j’ai voulu tout vous dire... Et voilà pourquoi j’ai voulu vous faire ma confession tout entière... Et voilà pourquoi je vous disais tout à l’heure que c’était aussi au nom de votre sœur que je vous parlais...

“Car, pour sauver Yvonne... car, pour l’arracher aux mains de votre père qui nous l’a volée... aux mains de ce bandit qui s’appelle le comte de Guérande... peut-être aurai-je besoin que vous m’accordiez un peu de votre confiance et que vous ne me traitiez pas en ennemi... Dites, le voulez-vous ?

Que pouvait répondre Adrienne ?

N’entendait-elle pas sa sœur lui criant : “Aide à me sauver !”

N’entendait-elle pas sa mère la supplier de lui pardonner !

Et alors, ne voulant plus voir dans M. de Belleruche que le père d’Yvonne, elle laissa tomber sa main dans la main qu’il lui tendait.

—Oh ! vous êtes une noble et généreuse enfant ! s’écria le comte, si profondément ému que des larmes brillèrent dans ses yeux. Oh ! oui, à nous deux nous retrouverons Yvonne !... Mais parlons bas !... parlons pas !... Ne réveillons pas Maurice !

Il venait de se lever ; puis, après avoir fait lentement quelques pas dans la chambre :

—Ainsi, reprit-il, quand vous veniez tout à l’heure chez le docteur Laval pour voir Yvonne, vous n’aviez aucune appréhension,

aucun mauvais pressentiment, et la nouvelle de son étrange disparition a été pour vous, comme pour moi, un coup de foudre ?

—Oui, M. le comte, un véritable coup de foudre, en effet.

—Par conséquent vous n'aviez pas le moindre soupçon sur les intentions de votre père à l'égard d'Yvonne ?

—Non, M. le comte, mais j'étais seulement bien triste parce qu'il m'avait défendu de la revoir. . . .

—Il n'a jamais fait entendre de menaces contre elle ?

—Jamais. D'ailleurs, il ne m'en parlait pas, et il affectait même de garder le silence quand je prononçais son nom. Mais c'est sans doute hier soir que, pour être plus certain que je lui obéirais et pour me placer dans l'alternative d'épouser M. de Guérande ou de renoncer à Yvonne, il a dû prendre brusquement la résolution de l'enlever. . . .

—Oh ! non, non, il ne s'agissait pas de vous ! s'écria M. de Belleruche, dont le regard s'alluma d'un éclair.

—Pourtant, c'est après avoir vu M. de Guérande que cette pensée-là lui est venue, j'en suis sûr.

—Comment cela ?

—Hier soir, M. de Guérande et mon père sont assez longuement restés refermés ensemble. Ce qu'il ont pu se dire, je l'ignore, mais quand le comte s'est retiré et que j'ai pu l'apercevoir traverser la cour de l'hôtel, il avait un air si étrange, un air si singulier, que je n'ai pu m'empêcher d'en être frappée. . . .

—Quel air avait-il donc ?

—Il était tout pensif, tout soucieux, et jamais je ne l'avais vu si pâle. Mais comment aurais-je pu supposer qu'il s'agissait d'Yvonne ?

—Et M. de Chancel ?

—J'ai pu l'entrevoir aussi et son visage m'a fait peur !

—Un visage menaçant ?

—Oh ! non, radieux, au contraire... mais radieux d'une joie sinistre... d'une joie qui mettait dans ses yeux une telle flamme de triomphe que j'en restais toute saisie, tout-glacée. . . .

—Oui, je comprends ! s'écria le comte. Il pensait à moi !... Il savourait déjà sa vengeance !... Il triomphait déjà à la pensée de faire disparaître Yvonne que j'avais retrouvée !... Mais alors ce serait donc ce comte de Guérande qui lui aurait parlé de moi ? . . .

—Si ce n'était lui, qui serait-ce ?

—En effet. Mais cependant quelle chose impossible... Comment cet homme que je ne connais pas aurait-il pu savoir mon secret... savoir qu'Yvonne était ma fille ?... Comment aurait-il pu lire dans ma pensée et deviner le rêve que j'avais fait de la reprendre auprès de moi et de ne plus vivre que pour elle ? . . .

Et passant fiévreusement la main sur son front :

—Décidément, je m'y perds ! murmura-t-il. Décidément, tout cela est de plus en plus ténébreux, de plus en plus mystérieux ! . . .

Puis, un geste de colère lui échappant :

—Eh bien ! soit, nous verrons ! s'écria-t-il. Oh ! je suis le comte de Belleruche, et les mystères ne m'effrayent pas !... L'inconnu ne m'épouvante pas !... Oui, oui ! quels que soient les obstacles qu'il faudra que je surmonte... quels que soient les obstacles qu'il faudra que je brise, nous verrons !

Et, radoucissant sa voix en se retournant vers Adrienne :

—Mais, continuez... continuez ! reprit-il vivement. Le visage de votre père exprimait une joie si sinistre qu'il vous effrayait, venez-vous de me dire... Et pas un mot, pas un cri, pas un geste ne lui a échappé qui pourrait être pour vous un indice... qui pourrait peut-être nous permettre de retrouver les traces d'Yvonne ?

—Non, monsieur le comte, pas un mot, répondit vivement à son tour la jeune fille. Du reste, comme je viens de vous le dire, je n'ai fait que l'entrevoir quelques secondes à peine. Et quelques heures après, ma surprise et mon saisissement redoublèrent en apprenant qu'il avait quitté mystérieusement l'hôtel. . . .

—Mystérieusement ?

—Oui, car je n'ai appris son départ que par un billet qu'il m'avait laissé.

—Et, dans ce billet, que vous disait-il ?

—Oh ! rien, quelques mots seulement : " Je m'absente pendant quelques jours : ne soyez pas inquiète. " Et c'était tout.

— " Pendant quelques jours ! " répéta lentement M. de Belleruche. Ce n'est donc pas à Paris qu'il a caché Yvonne, et le docteur Laval avait donc raison, le rêve de Maurice serait donc plus qu'un rêve ?... Étrange ! oui, c'est étrange !... Le pauvre enfant aurait donc eu vraiment la vision de la réalité, et sa mère, et ma pauvre Yvonne, serait donc la prisonnière du baron, la prisonnière de ce misérable de Guérande, dans ce pays farouche et dans ce sombre château dont il nous parlait tout à l'heure dans son délire ? . . .

—Oh ! que croire ! que penser !... Yvonne appelle à son secours, et ne pas savoir où courir vers elle !

Et, les poings crispés, il venait d'avoir un geste plein de rage et de désespoir, quand, soudain, un mot d'Adrienne le fit se redresser, tout pâle.

—Attendez !... attendez ! s'écria-t-elle. Moi, je le sais peut-être !

—Vous !... Oh ! parlez... parlez ! s'écria-t-il, éperdu.

—Oh ! ce n'est qu'une supposition que j'ai faite... qu'une idée qui m'est venue, et il pourrait se faire que je me trompe, répondit vivement la jeune fille. Mais cependant, tout à l'heure, en écoutant Maurice, j'ai pu m'empêcher de tressaillir. Car ce pays désert, ce pays si farouche et dont il ne parlait qu'avec tant d'effroi, il me semblait le reconnaître. . . .

—Et c'était ?... c'était ?

—C'était un des coins les plus désolés et les plus sinistres de la Bretagne. . . .

—De la Bretagne ! dit vivement le comte qui se rappelait qu'il avait eu aussi cette pensée-là. . . .

—Oui, là-bas, tout au bout du monde... là-bas, au fin fond de la terre... C'était dans ce pays perdu, dans ce pays abandonné et presque sauvage que pendant mon enfance mon père nous emmenait quelquefois, Yvonne et moi, passer quelques mois de l'été... Et ces chemins étroits et tortueux... ces chemins qui montaient... montaient toujours... oh ! je me les rappelle bien aussi !... Et je me rappelle bien aussi le bruit lugubre des vagues venant battre le pied des roches sur lesquelles se dressait le château. . . .

—Mais le nom de ce pays ?... Le nom de ce château ? dit vivement et anxieusement le comte.

—Je l'ai déjà cherché et je ne m'en souviens plus... J'étais si jeune et il y a si longtemps que je n'y suis plus retournée ! . . .

—Oh ! qu'importe !... Cherchez encore !... cherchez bien !... Songez qu'il s'agit du salut d'Yvonne ! . . .

Les mains sur ses yeux, la jeune fille faisait un immense effort de volonté pour se ressouvenir.

Haletant, le comte attendait.

Mais elle avait beau se mettre l'esprit à la torture, elle ne parvenait pas à faire jaillir de sa mémoire le nom qu'elle cherchait.

Elle se rappelait bien encore le pays, — ce coin de terre perdu au bord de la mer... ce désert si triste que c'était à peine si l'on y rencontrait de loin en loin quelques misérables cabanes de paysans.

Elle revoyait bien aussi le château tel que le petit Maurice venait de le décrire dans son délire... le sombre château avec ses murailles énormes et ses tours, si hautes, qu'elles semblaient se perdre dans le ciel... Mais le nom qu'elle cherchait, le nom qu'il leur fallait, ce nom lui échappait toujours.

—Oh ! c'est étrange ! fit-elle. Je crois que je vais enfin le prononcer, et je ne puis pas le dire !

—Cherchez bien !... cherchez bien ! répétait le comte en insistant avec plus de force encore.

Et son regard, qui, de seconde en seconde, exprimait une plus grande anxiété, restait toujours fixé sur Adrienne, quand, tout à coup, il se redressa avec un cri de joie.

C'est que la jeune fille venait d'avoir, elle aussi, un cri de triomphe.

—J'ai trouvé ! dit-elle, la voix rapide. Oui, j'ai trouvé !... Morgoff !... c'est Morgoff ! . . .

—Le nom du château ?

—Et le nom du pays.

—Morgoff ?

—Oui, Morgoff !... Oh ! j'en suis sûre !... Oui, maintenant ce nom-là me revient... Oui, Morgoff !... Oui, Morgoff !... Et il me semble que je me retrouve encore là-bas, sur la grande terrasse qui domine la mer. . . .

—En face soi, c'est l'Infini, on ne voit que le ciel et l'eau... Au loin, quelques navires qui passent, à peine entrevus... Au-dessous de soi, ce sont d'énormes masses de rochers contre lesquels les flots viennent se briser... et des abîmes sans fond... d'immenses précipices dont la vue donne le vertige.

—Oh ! oui, il me semble que j'y suis encore... que j'entends encore les grands oiseaux de mer annoncer la tempête et jeter leurs cris éperdus en tourbillonnant au-dessus de ma tête ! . . .

—Morgoff ! fit M. de Belleruche. Oui, je me rappelle cet endroit-là... ce lieu sinistre dont j'ai entendu parler. . . .

—Et le château est une prison ! s'écria Adrienne avec un frisson de terreur, une prison où celui que l'on voudrait garder ne sortirait jamais vivant !

—Il faudra bien pourtant qu'Yvonne en sorte ! s'écria le comte. Il faudra bien pourtant que les deux bandits qui m'ont pris ma fille... que les deux misérables qui vous ont volé votre sœur nous la rendent ! . . .

—Hélas !

—Vous en doutez ?

—J'ai peur !... Oui, j'ai peur pour elle... pour pour vous !

—Peur pour moi !

—Peur pour elle que rien ne pourra arracher des mains de mon père... que rien ne pourra sauver !

—Oh ! moi je la sauverai, je vous le jure !

—Et peur pour vous aussi qui allez tenter l'impossible. . . .

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 21 JANVIER 1899 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

CXVII

Chez Lemayeur

(Suite)

Le jour parut. Il garda le lit, se plaignant de la fièvre, d'une migraine qui le serrait au front, ainsi qu'un cercle de fer. Jordanet, levé de bonne heure, entendit ces plaintes.

—La fièvre, dit-il, je m'y connais, car j'ai dû, longtemps, me soigner moi-même. Je me charge de vous couper ça avec des remèdes de ma façon.

Au déclin du soleil, vers cinq heures, Jordanet, après avoir inspecté la campagne, sortit, autour du pré, pour cueillir des herbes.

Quand il remonta, drapé dans une couverture, Lemayeur était assis, les jambes au feu de brindilles, sous le grand manteau de la cheminée. Jordanet s'informa de sa santé et ajouta :

—Nous en viendrons à bout, de cette fièvre, je vous apporte le remède.

Il expliqua à la mère, plus expansive, comment elle devait se servir des herbes qu'il rapportait. Puis il demanda une plume, de l'encre, et se retira dans sa chambre. Là, il écrivit ce billet :

"Ma chère femme, pour des raisons qu'il serait trop long de t'expliquer et que je ne veux pas confier au papier, il est indispensable que nous partions, tous, dans le plus bref délai, que nous quittions la France. C'est après y avoir mûrement réfléchi que j'ai pris cette détermination. Dès la réception de cette lettre, vends tout ce que tu possède à Paris et viens me rejoindre à Aix, près Limoges, avec Camille et Louise. Nous partirons la même nuit. Ne t'inquiète pas du reste. Grâce à M. Hardy, je suis riche. Tu me répondras au nom de Buret, chez M. Lemayeur. Fais diligence, surtout ; car, bientôt peut-être, il serait trop tard..."

Après diverses recommandations, il mit la lettre sous enveloppe et sortit pour la porter lui-même à la poste. Comme il s'informait du chemin auprès de la mère Lemayeur, celle-ci lui dit :

—Il est inutile d'aller au bourg, nous avons des timbres-poste. Donnez-moi votre lettre, je vais la porter moi-même au courrier ; il passera tout à l'heure au bout du sentier sur la route.

—Merci, répondit Jordanet.

Ce soir-là, il dina de fort bon appetit, tout heureux, en son âme, d'avoir pris une résolution. Un point noir se dressait devant lui, néanmoins ; sa femme, ses filles, Médéric, surtout, consentiraient-ils à le suivre ?

Avant de se retirer dans sa chambre, il essaya d'engager la conversation avec Lemayeur ; mais celui-ci, le visage caché sous son chapeau à larges bords, répondant à peine, il souhaila une bonne nuit à ses hôtes et gagna sa chambre. Lemayeur remarqua qu'il n'avait pas fermé sa porte en dedans.

—Il ne craint rien, celui-là, se dit-il. C'est le diable qui me l'envoie ici !

CXVIII

La Mère et le Fils

Mme de Vandières, depuis l'aveu de sa prétendue culpabilité, vivait dans des transes mortelles. Maintenant qu'elle avait retrouvé la raison, elle trouvait monstrueux de garder le silence, de sacrifier à son repos un innocent.

Avant tout, elle voulait savoir si Jordanet était sain et sauf ; il lui tardait aussi d'embrasser Gérard qu'elle n'avait pas vu depuis quelque temps. Elle revêtit une toilette sombre, absolument décidée à partir, et se fit conduire au chemin de fer, en compagnie de sa femme de chambre. A quatre heures du matin, elle arrivait à Limoges. S'adressant au chef de gare :

—Monsieur, lui dit-elle, je suis Mme de Vandières, la femme du colonel du 2^e chasseurs. Je viens à Limoges pour la première fois. Voulez-vous m'indiquer l'hôtel de mon mari ?

Le chef de gare s'inclina.

—Je vais vous faire conduire, madame.

Moins d'un quart heure après, Marguerite sonnait à la somptueuse demeure de la nouvelle route d'Aix. Derrière d'épais rideaux, au premier étage, une lueur tremblottait. De Vandières, lui aussi, ne pouvait trouver le sommeil. Assis devant son bureau, il lisait. Ce coup de sonnette, en pleine nuit, le remplit d'inquiétude. Il courut lui-même ouvrir.

—Marguerite, s'écria-t-il.

D'un geste, elle lui désigna sa domestique. Il se tut. Dès qu'ils furent seuls dans la chambre, il l'embrassa avec tendresse.

—Quelle bonne surprise, répétait-il.

Mais elle, toute entière à son idée, s'affaissa sur un fauteuil, en pleurant. De Vandières, agenouillé, essayait de la calmer.

—Remettez-vous, mon amie. Vous êtes affolée. C'est ce qu'a compris Jordanet. Coupable, vous ne l'êtes pas.

—Je l'admets, car je ne savais plus ce que je faisais, mais il n'en reste pas moins vrai que Jordanet est accusé d'un crime qu'il n'a pas commis. Que va-t-il devenir ?

—Mon intention est de lui donner une somme qui le mette, ainsi que les siens, à l'abri du besoin.

—L'argent ne remplace pas l'honneur.

—Certes, mais cela lui permettra de vivre hors de France et c'est ce qu'il désire, il me l'a dit.

Et comme Marguerite paraissait douter.

Ne craignez rien, ajouta le colonel, je veille sur lui.

—Oui, je sais combien vous êtes bon.

"Vous m'aimez, Maxime, m'aimez-vous encore, maintenant que vous me savez coupable ?

—Coupable, vous ! je me souviens seulement que vous avez été très malheureuse.

—Et que vous m'avez sauvée !

—Oublions cela, Marguerite.

Tant d'amour rassurait Mme de Vandières. Longtemps, ainsi, ils s'entretenaient.

—Il faut vous reposer, Marguerite, dit enfin le colonel, j'appellerai Gérard quand vous vous éveillerez. A propos, ajouta-t-il, votre fils, est bien froid à mon égard. Je compte sur vos reproches pour le faire revenir à de meilleurs sentiments.

Sans attendre la réponse, il passa dans la pièce voisine et s'étendit sur un lit de camp. L'assurance qu'il avait montrée devant sa femme n'était pas dans son cœur. Et ces réflexions s'imposaient à lui : qui donc avait commis le vol puisque Jordanet était innocent ? Qu'advient-il si Jordanet revenait sur son intention de s'expatrier, s'il était repris ? Pourquoi René avait-il facilité la fuite de Jordanet ?

Un point, surtout, tourmentait de Vandières : le rôle de René dans l'évasion de Jordanet.

—Il faudra que j'éclaircisse le fait, se dit-il.

Il fallait aussi, empêcher Gérard et René de se voir.

Vers huit heures du matin, il expédia son planton au quartier avec ordre aux deux officiers de passer chez lui. Ils arrivèrent presque en même temps. Ils marchaient à dix pas l'un de l'autre, comme s'ils ne s'étaient jamais connus.

De Vandières les reçut dans son cabinet du rez-de-chaussée. Gérard, en présence de René, fit mine de se retirer.

—Restez, lui dit de Vandières, j'ai à vous parler, à tous les deux.

Il hésita, puis :

—Des amis, que je ne puis vous nommer, m'ont averti que vous êtes en froid depuis l'évasion de Jordanet. Je m'adresse à vous, Gérard : pourquoi ce désaccord ?

—Si le lieutenant Lemayeur a à se plaindre de moi, qu'il le dise, répondit celui-ci.

De Vandières se tourna vers René.

Le lieutenant était pâle.

—Je n'ai aucune raison de me brouiller avec M. de Savenay, dit-il froidement.

Maxime comprit que la désunion, entre les deux officiers, était plus grave encore qu'il ne le pensait. Il se réserva de les revoir prochainement, l'un après l'autre, et d'éclaircir ce mystère.

—Soit, reprit-il ; mais je constate que cette froideur date surtout de l'évasion de Jordanet et je vous prie, l'un et l'autre, de garder votre appréciation personnelle sur cet événement. Nous allons bientôt partir pour les manœuvres, tout votre temps appartient au régiment qui a besoin de vous. C'est le colonel qui vous parle, en ce moment, et j'espère que vous me comprenez sans que j'aie besoin d'en dire davantage. La hiérarchie reprenait le dessus, et les deux officiers, en même temps, répondirent :

—Oui, mon colonel.

—Maintenant, Gérard, continua-t-il d'une voix plus douce, votre mère est ici. Elle va mieux, bien mieux, mais je vous prie de la ménager.

—Ma mère ! s'écria le jeune homme.

—Vous êtes libre, fit de Vandières.

—Merci, monsieur.

Il sortit. On l'entendit monter l'escalier quatre à quatre.

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

—M'accorderez-vous la permission d'aller embrasser Mme de Vandières, mon colonel ? demanda René ?

—Vous l'aimez donc bien ?

—Si j'aime ma marraine !

Au fond de son âme, il l'excusait, malgré tout.

—Dans un instant, reprit de Vandières, vous la verrez. Un mot d'abord. On m'a transmis le rapport de l'agent porteur d'un mandat d'amener contre Jordanet ; je puis être forcé d'y répondre. Dites-moi, franchement, pourquoi vous avez favorisé cette fuite ?

—Tout simplement, mon colonel, parce que je crois à l'innocence de Jordanet et que je m'intéresse à son fils, Médéric, un excellent soldat.

—Ah ! vous le pensez innocent !

—C'est mon avis, mon colonel.

—Avez-vous des preuves ?

René rougit imperceptiblement.

—Des présomptions, seulement.

—Je vous remercie, vous pouvez aller embrasser Mme de Vandières.

René ne se le fit pas répéter. Quelques secondes après, il frappait à la porte du salon.

—Ah ! René, mon bon René, s'écria Mme de Vandières.

—Marraine !

Elle lui ouvrit les bras, il s'y précipita.

—Mon Dieu, que je suis heureuse, disait-elle en l'embrassant.

Toute souriante, elle l'examinait.

—Tu as bonne mine, toi, René, reprit-elle, et tu te portes bien mieux que Gérard. Oui, il a quelque gros chagrin. Tu me raconteras cela, mon René ?

—Moi, marraine, je ne sais, balbutia le jeune homme.

—Comment, tu ne sais ? Gérard aurait-il quelque chose de caché pour toi ? N'êtes-vous plus les deux frères que j'aimais à tenir autrefois sur mes genoux ? Donnez-vous la main et approchez vos fronts que je vous embrasse comme quand vous étiez tout petits et que mes caresses vous rendaient jaloux.

René, troublé jusqu'au fond du cœur, fit un pas en avant, mais Gérard l'évita et, sur un ton qui étonna Mme de Vandières :

—Quand tu voudras savoir quelque chose, c'est moi que tu interrogeras, maman, moi seulement.

René comprit cette réticence et en fut froissé.

—A bientôt, marraine, murmura-t-il.

Il lui baisa la main et se retira. La mère et le fils, encore une fois, restèrent seuls.

—Qu'y a-t-il donc, entre René et toi ? interrogea Marguerite.

—Mais, rien, ou presque rien, des choses que tu ne pourrais comprendre. René est mon supérieur, et parfois il me le fait sentir. Laissons cela. Parlons de nous, de toi, mère.

Cette réponse ne satisfaisait Marguerite qu'à demi. Elle se promit de revoir René, de ramener le bon accord entre les deux jeunes gens. Cette inimitié lui paraissait grave, au contraire. Elle n'en fit rien paraître et continua d'interroger Gérard sur les menus incidents de sa vie.

—Le colonel se plaint aussi de ta froideur. Pourquoi, mon Gérard ! M. de Vandières est le meilleur des hommes. Il n'aspire qu'à te rendre heureux. S'il n'a pas donné sa démission, c'est à cause de toi, pour te faciliter la carrière des armes.

—Ah ! M. de Vandières se plaint !

—Tu peux l'aimer, Gérard, sans arrière-pensée ; il est si bon !

Devant le mutisme de son fils, elle continua :

—Mais, parlons de toi. Tu es pâle, mon Gérard. Voyons ! on peut tout avouer à sa mère, qui t'aime. Et pourtant tu n'es pas heureux, Gérard, je le devine.

—Si, mère, je suis heureux, le plus heureux des hommes, puisque je suis auprès de toi, de toi que j'aime par-dessus tout.

—Courage ! fit-elle, en le forçant à se rasseoir ; courage, je verrai Régine. C'est une querelle d'amoureux. A moi, Régine avouera tout.

Encore une fois, la conversation tomba. N'avaient-ils donc plus rien à se dire ?

Gérard, enfin, parut se décider à parler. Il se releva et prenant dans les siennes les mains de sa mère :

—Maman, je vais t'attrister en te rappelant ce passé de malheur ; mais il le faut, pour moi, pour ma tranquillité, pour Régine, dont tu parlais à l'instant.

—A quel sujet ?

—Au sujet de mon père.

—Crois-tu que ton père, s'il revenait, par miracle à la vie, ne nous conseillerait pas l'oubli ?

Elle cacha son visage dans ses mains et murmura :

—Paix à sa tombe !

Mais Gérard, poursuivant son idée fixe, murmurait :

—Sois tranquille, père, je te vengerai ! J'y consacrerai ma vie. Quels qu'ils soient, je démasquerai les coupables.

—Oh ! mon Dieu, s'écria Marguerite.

Jamais l'avenir ne lui était apparu sous d'aussi sombres couleurs. Gérard, d'une voix plus douce, continuait :

—Entends-moi, maman, et jamais plus, je t'assure, je ne te reparlerai du passé. Je veux tout savoir. Pour mon repos, pour ma raison, si tu m'aime, rappelle-toi cette soirée terrible.

—Tu veux savoir, Gérard, tu exiges, tu me tues, eh bien...eh bien...

Elle eut un grand éclat de rire.

—Le coupable, est-ce que je sais, moi... eh !

Elle riait, et ce rire, sur ses lèvres décolorées, était navrant ; puis, comme si une main de fer se fût appesantie sur elle, elle s'écria : " Oh ! mon Dieu ! " et s'affaissa.

—Maman !

Il courut à elle et la releva. Mais elle se dégagea, retrouvant une force soudaine, et, d'un air dégagé :

—Qui est là ? C'est toi, Gérard ! Oh ! tu es cruel, bien cruel pour ta mère. Que me disais-tu... Ah... oui !...

La porte s'ouvrit. De Vandières entra. En une seconde, il reconstitua la scène. Est-ce que Marguerite avait avoué à son fils ? Elle reprenait ses sens, retrouvait sa raison un instant envolée. Il l'interrogea du regard et comprit.

—Oh ! Gérard, fit-il, avec un accent de reproche, en quel état est votre mère, et je vous avais prié de la ménager !

—Pitié ! dit Marguerite.

—Voulez-vous passer chez moi, Gérard ? dit de Vandières.

—Je vous suis, mon colonel.

Cette réapparition de la folie l'avait profondément troublé. Aussi, en embrassant sa mère, il lui murmura à l'oreille :

—Maman, chère maman, pardon.

Incapable de répondre, tant elle était oppressée, elle eut un geste vague de douleur et de lassitude.

René, retenu par de Vandières, était encore dans son bureau. Il se leva en apercevant Gérard qui le salua froidement, réglementairement, de subalterne à supérieur.

De Vandières vit ce geste et son front s'embrunit. Il n'y avait pas de rapprochement à tenter pour le moment. Il fallait éloigner les deux jeunes gens à tout prix.

—René, dit-il, le général m'a demandé un officier pour lui servir d'aide de camp supplémentaire pendant les manœuvres ; j'ai le dessein de vous désigner, cela vous convient-il ?

Le lieutenant eût certainement préféré marcher avec son escadron, mais il répondit :

—J'accepte, mon colonel.

—Bien, c'est une affaire réglée. Quant à vous, Gérard, vous ne me quitterez pas.

—Quand partons-nous, mon colonel ? s'informa René.

—Je n'ai pas reçu d'ordres encore. Sous quelques jours, sûrement ; en tout cas, dès aujourd'hui, préparez-vous.

Il salua le lieutenant de la main. C'était le congédier. Gérard salua, lui aussi, du même salut correct, mais glacial. De Vandières, ayant indiqué un siège à son beau-fils, commença :

—Permettez-moi, Gérard, de vous gronder un peu. En vérité, vous n'avez pas été raisonnable avec votre mère. Je comprends votre douleur, j'y compatis de toutes mes forces, soyez-en sûr ; loin de moi la pensée de vous commander d'oublier, mais le passé est le passé, nul ne peut le modifier.

Gérard se tint sur la réserve.

—Je n'oublie rien, fit-il ; je regrette mes questions ; mais permettez-moi, mon colonel, de vous demander pourquoi le lieutenant Lemayeur a favorisé l'évasion de Jordanet.

—Je ne vois pas d'inconvénient à vous répéter ce qu'il m'a dit. René prétend qu'il a agi ainsi, il ne s'en cache pas, du reste, à cause de Médéric Jordanet, le fils du condamné, un soldat qu'il affectionne particulièrement.

—René n'a pas dit toute la vérité.

—Gérard !

Mais Gérard s'était levé, disant :

—Voulez-vous que nous allions retrouver ma mère ?

—J'allais vous le proposer. Je vous en conjure, plus un mot de tout cela. Elle en mourrait, cette fois... .

Marguerite avait tout entendu. Elle eut l'intuition que rien n'empêcherait Gérard de poursuivre son but, et ce but était noble et grand. Le fils avait raison de vouloir venger son père. Elle avait tort, elle, la coupable, de se soustraire au châtement. Son calme apparent inquiétait l'époux et le fils, le premier surtout. De Vandières observa attentivement Marguerite et lut, dans ses yeux, une résolution bien arrêtée. Il lui offrit le bras, en disant :

—Voulez-vous que je vous montre notre jardin ?

—Volontiers, mon ami. Tu nous accompagnes, Gérard ?

—Mais oui, mère.

Marguerite souriait. Du haut du perron, d'où l'on découvrait un horizon magnifique, la plaine ensoleillée, fermée de collines bleuâtres, elle s'extasia.

—Mais c'est un paradis, ici, s'écria-t-elle. C'est plus beau qu'à

Expilly. Ce n'est pas un jardin, mais un parc ; et il y a une rivière, une vraie rivière.

—Avec des poissons dedans, remarqua Gérard.

—Et un bateau dessus, fit de Vandières.

Elle s'extasiait de tout, des allées ombreuses qui dévalaient, au hasard du terrain, vers des bosquets où la glycine se mariait à la vigne folle, des grands arbres aux branches éperduës, des chants d'oiseaux, nombreux en ce coin tranquille. Elle semblait avoir oublié la scène de la matinée, si récente. Sa joie déborda tout à fait devant la Vienne aux eaux si claires que le soleil piquait de ses flèches d'or jusque sur le sable du fond.

—Oh ! la jolie barque, fit-elle, et le joli nom à l'avant : "Espérance" !

De Vandières, une carte à la main, citait les noms des hameaux éparpillés dans la plaine, ceux des collines qui se succédaient, tels d'immenses gradins, de plus en plus hautes, fondues, tout là-bas, dans le bleu du ciel. Puis, il indiquait le cours de la rivière qui s'élargissait, en aval et en amont, en grands bassins tranquilles.

Gérard approuvait sans entendre. Marguerite n'écoutait plus. Elle regardait la rivière. Que se passait-il en elle ?

—Revenons, proposa de Vandières.

Marguerite était lasse, comme brisée. Il la sentait très lourde à son bras. A table, au déjeuner, elle se remit un peu.

Gérard s'observait, poli avec le colonel, tendre avec sa mère. Quant à Marguerite, à mesure que s'avancait la journée, elle paraissait se détacher de la conversation. Gérard, après le dîner, demanda la permission de se retirer. Elle l'embrassa longuement, mais elle ne s'informa pas pourquoi il ne couchait pas à l'hôtel ; elle ne le pria pas de rester.

Rentré chez lui, de Vandières se mit à sa fenêtre. La nuit était tiède et claire. Depuis longtemps, il était là, silencieux, rêveur, quand il entendit un soupir. Il se pencha, sans bruit. Marguerite ne s'était pas mise au lit ; elle aussi, était accoudée à sa fenêtre.

Il la guetta. Peu après, le parquet craqua sous un pas léger et la porte, doucement, s'ouvrit. Marguerite sortait ; mais il l'arrêta avant qu'elle eût mis le pied sur l'escalier.

—Où allez-vous donc ? lui dit-il.

Elle passa la main sur son front, comme pour en chasser des pensées pénibles.

—J'avais très chaud, alors. . .

—Rentrez, supplia-t-il.

Il la ramena dans la chambre, ferma la porte et dit :

—A quoi vous pensez je le sais. Vous vous êtes dit : "Je disparaîtrai, il le faut, pour Gérard." La rivière vous tentait déjà ce matin, elle vous tente encore ce soir. Vous avez pensé : "On croira à un accident et je trouverai la paix, l'oubli, pour moi, et pour ceux que j'aime et qui m'aiment." Et moi, Marguerite. Que deviendrais-je, sans vous ?

Elle pleurait.

—Laissez couler vos larmes, continua-t-il d'une voix si douce, si désolée en même temps qu'elle émut profondément Marguerite ; cela soulage. Sacrifier votre vie ? A quoi bon ! Est-ce que Gérard n'en poursuivra pas moins son enquête ! Il faut vivre, Marguerite.

—Je n'en ai plus le courage. Le remords me pousse ; je suis coupable.

—Et martyr, ce qui vous ferait acquitter assurément. Mais vous n'avez ni à chercher la mort, ni à vous livrer à la justice : tout s'arrangera avec le temps. Jordanet vous a pardonné ; nous sommes sûrs de son dévouement. A nous maintenant de lui faire la vie douce à l'étranger.

A force de tendresse, il la rattachait à la vie, presque à l'espérance. Tous deux convinrent d'écrire à Mauregard pour le faire venir avec Régine. Ils espéraient que la présence de cette charmante enfant changerait le cours des idées de Gérard. Le lendemain matin, le colonel de Vandières recevait de son général la note suivante :

"Aujourd'hui, à midi, départ pour les manœuvres. Les troupes défilent au point initial à midi précis. Ci-joint l'ordre de marche. Prière au colonel du 24^e d'assurer le service en ce qui le regarde et d'envoyer à la division l'officier désigné comme ordonnance du général."

Il n'en écrivit pas moins à Mauregard, lui disant qu'il serait revenu sous huitaine.

—Gérard, se dit-il, sera près de moi, je le surveillerai. Quant à René, j'en suis sûr, il m'obéira.

Le coup avait été trop rude pour lui, et surtout trop brutal, trop inattendu. Avoir commandé le régiment du "Sabre au Clair", et n'être plus qu'un bonhomme en redingote noire, en chapeau mou, un civil, un pékin, que de simples tourlourous coudoieraient sans saluer, quelle chute !

Le soldat, pendant ces deux jours, avait pu, par un effort suprême, plus difficile pour lui qu'une action d'éclat, imposer silence à sa douleur, donner à son visage un masque de sérénité ; mais là, en ce wagon qui l'emportait loin de ce qu'il aimait le plus au monde, la nature reprenait ses droits.

Le vieux brave pleura. Il pleura son régiment qu'il ne reverrait plus, ses hommes qui lui obéissaient au doigt, ses officiers qui l'imitaient en tout, jusque dans sa manière de traîner le sabre, jusque dans la façon de porter le képi, en arrière, crânement. Il pleurait des choses plus humbles, ridicules, des riens : son sabre, son grand cheval de guerre qui partait comme la foudre et se cabrait si fièrement.

Enfin, Mauregard, brisé par les fatigues et les émotions de la journée, s'affaissa dans un coin du compartiment et s'endormit.

Alors, Régine, à son tour, pleura. Elle pleurait en silence, et ces larmes silencieuses, qui roulaient sur ses joues, en étaient plus navrantes. Pourquoi Gérard l'avait-il recherchée, puisqu'il ne l'aimait pas assez pour en faire sa femme ?

Elle était trop fière pour faire le premier pas. Désormais, ils vivraient séparés.

—Et je l'aime, murmura-t-elle. Je n'aimerai jamais que lui.

Le jour naissait. Le ciel, assombri depuis le coucher de la lune, blanchissait. On approchait du but. Il était temps de réveiller le père.

—Hein... quoi, où suis-je ? murmura-t-il.

Il faisait un beau rêve, à la tête du 24^e. Que de fois il le referait, ce rêve !

Là-bas, à Rolleboise, les vieux l'attendaient, prévenus par une dépêche de Régine.

Philémon, droit comme un chêne, avait revêtu, pour la circonstance, une veste antique, à boutons de métal soigneusement antiqués, qui lui donnait un faux air de hussard de la première République. Baucis, encapuchonnée dans une mante bleue, sa couleur favorite, était moins droite, moins bien conservée, en un mot. Tous deux, assis dans la salle d'attente, attendaient le "Petit".

Un coup de sifflet annonça le train qui ramenait au pays le colonel Mauregard et sa fille.

Le train brûla un dernier pont et ralentit son allure ; il entra en gare.

—Mais, ils sont là ! s'écria Mauregard.

Leste comme un jeune homme, il descendit et courut d'abord à la maman qui trottaït les bras en l'air. Les vieux ne l'auraient pas reconnu, tout de suite, sans la présence de Régine, car ils attendaient un brillant officier. Ils répétaient :

—Hé, c'est donc toi, le Petit !

—Oui, oui, répondait Mauregard. C'est bien moi, pour tout le temps.

Le chef de gare, un nouveau, le salua d'un retentissant :

—Bonjour, monsieur.

Il se retourna :

—Sacrébleu !

C'était vrai, pourtant, qu'il n'était plus qu'un monsieur semblable aux autres, un pékin, un zéro.

Il soupira et dit :

—Allons, en route.

—Alors, c'est fini ? demanda Philémon, dès qu'ils furent dans la rue.

—N...i... ni, c'est fini ; oui.

—Tu seras heureux, ici. Tu verras mon jardin, et nous pêcheurs, tous les jours.

—Parbleu !

Ils se hissèrent dans une antique guimbarde traînée par Papillon, un rude trotteur, dans le temps, que l'âge avait appesanti, et Mauregard voulut conduire lui-même.

Une légère montée et ils pénétraient dans le village, sept ou huit maisons échelonnées à la lisière du bois, au milieu des jardins. Fournier les guettait, de son seuil ; de loin, il les appelait, avec un objet brillant à la main.

—Que brandit-il ainsi ? dit Mauregard. Sacrédié, c'est une cuillère à pot !

—Arrivez donc, répétait le peintre, brandissant toujours sa louche, je suis retenu au r vage par le pot-au feu.

Il embrassa Régine, serra les mains de Mauregard.

—J'ai dû rester, disait-il. Sans moi, vous déjeuniez à midi. J'ai aidé Baptiste. Mon colonel, vous me direz des nouvelles du rata.

—Toujours gai, mon cher Fournier.

—Toujours philosophe, le vieux chêne qui ne regarde pas à ses pieds et attend, sans crainte, la hache du bûcheron. Mais je cause,

CXIX

Lueur d'Espoir

On se rappelle que Mauregard, après avoir remis son commandement à de Vandières, s'était pour ainsi dire enfui nuitamment de Limoges.

nom d'une pipe, et vous avez faim, et vous avez soif, et vous êtes éreintés ; entrez, asseyez-vous, par ici. Baptiste, mon ami, sers vite, bien et chaud.

Ils s'installèrent dans l'atelier, la seule pièce à peu près luxueuse de la maison, une grande salle claire, aménagée avec art, encombrée de bibelots de prix, dont les murs disparaissaient sous des tableaux.

Mauregard respira. Il se trouvait à l'aise, dans cet atelier, sous le velum qui laissait filtrer une lumière rose, où il avait bu des absinthes si bien "travaillées", fumé de si bonnes pipes, ri aux éclats, plus d'une fois, aux histoires de Fournier.

Mauregard donnait la réplique. Il trouvait les histoires intéressantes, les mets délicats, les vins excellents. Il éprouvait un plaisir extrême à trinquer avec ses vieux. On en était au café.

—Vous savez, mon colonel, dit Fournier, ne vous gênez pas, vous pouvez allumer un cigare. Un cigare que dis-je ! votre pipe, celle d'autrefois, je l'ai conservée.

Il se leva, ouvrit un tiroir et exhiba l'objet.

—C'est ma foi vrai, s'écria Mauregard, bonjour, Suzon ! Voyons si elle est encore aussi bonne.

Il la bourra, l'alluma. Tous attendaient son avis, car cette pipe était un événement. Bravement, il affirma :

—Sacrédié ! excellente, vive Suzon !

On but le café et le pousse-café. Philémon, par exception, accepta un doigt de rhum. Aussi les joues du vieux se colorèrent de rouge et sa langue se délia.

—Eh bien ! le voici parti, faisait Baucis.

—Laisse donc, pour une fois.

—Au jardin, proposa Fournier en se levant de table.

—Tout le monde sur le pont ! commanda Mauregard.

Le colonel, décidément, était régaillard.

—Donne-moi ton bras, Régine, reprit Fournier.

Ils arrivaient au jardin — un jardinet de quelques arpents, avec des allées minuscules et des plates-bandes larges comme la main. Baucis recommandait :

—Attention, Petit, à mes dahlias. Bon, voici que tu marches sur une reine-marguerite.

Baucis s'était éclipsée.

—A la maison, mes enfants, dit Philémon à mi-voix, la maman va nous servir son triomphe : de la menthe cueillie à cette place, je ne vous dis que ça.

Dans la cuisine aux carreaux rouges, si propres qu'on eût pu s'y mirer, que les ombres des visiteurs s'y allongeaient, Baucis débouchait effectivement un bocal et remplissait des verres rangés en ligne.

Philémon prit le sien et, clignant de l'œil :

—A votre santé à tous !

—A la santé de mon colonel, fit Baucis.

—A celle de Régine, acheva Fournier.

Telle fut la première soirée du colonel Mauregard au pays. A défaut de gloire, de panache, le retraité trouvait le calme à Verdillon.

Pour ne pas troubler la quiétude de son père, Régine affectait un grande tranquillité. Elle y réussissait si bien que Mauregard, facile à aveugler, avait tout de suite pris le change. Une seule fois, il l'avait entretenue de Gérard. Elle répondit :

—Ne t'inquiète pas, père, je l'attends, mais patiemment.

Desormais, Régine fut gaie, trop gaie. Elle ne pleurait plus que la nuit.

Mauregard ne voyait rien d'anormal. La chasse et la pêche accaparaient ses loisirs forcés. Il ne tarissait pas d'éloges sur Charles Richardier.

Quelques jours après, un événement imprévu apporta le deuil à Verdillon. Philémon avait beaucoup changé depuis quelque temps. Ses jambes le soutenaient à peine. Il n'osait plus aller seul à la rivière. Un après-midi, il avait failli rester en route. Tout à coup, à mi-chemin, le cœur lui battit si douloureusement qu'il dut s'asseoir au revers du fossé.

—Ça se passera, se disait-il.

Philémon, au matin, eut beaucoup de peine à se lever. Il alla pourtant jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit. Un rayon de soleil entra dans la chambre. Il respira largement les senteurs du matin, mais les parfums de foins coupés et de fleurs le grisèrent un peu. Il revint au lit, en titubant, comme un homme ivre.

—J'étouffe, dit-il.

—Moi de même dit Baucis.

On frappa à la porte.

C'était leur fils.

—Eh bien, fit Mauregard, on ne se lève donc pas, ce matin ?

Lui et murmura d'une voix faible :

—C'est fini, mon garçon ; la lampe s'éteint.

—Nous nous en allons ensemble, soupira la mère.

Mauregard crut d'abord à une plaisanterie de vieillard. Il se pencha sur le lit et leur prit à chacun une main.

—Vous n'êtes pas gais, ce matin, mes bons parents.

Ils souriaient cependant, heureux de le revoir, avant de mourir.

L'aïeul essaya de se redresser ; mais sa tête retomba sur l'oreiller.

—Vite ! fit-il, va chercher Régine ; puis fais prévenir monsieur le curé, bien que nous n'ayons pas grand-chose à lui dire. Nous sommes en règle avec le bon Dieu.

—Régine ! appela la grand-mère.

Comme frappé d'un coup de foudre, le colonel restait immobile. Et le même nom s'échappa des lèvres crispées des pauvres vieux :

—Régine !

Il n'y avait plus à en douter. C'était la fin. Mauregard le comprit. Surmontant la douleur qui lui broyait le cœur, refoulant ses larmes, il courut prévenir sa fille.

—Du courage ! mon enfant, lui dit-il. Tes grands-parents sont au plus mal. Ils t'appellent,

Régine arriva à temps pour recevoir la bénédiction des mourants. Après une courte agonie pour ainsi dire sans souffrances, Philémon et Baucis s'éteignirent ensemble, pendant que l'antique horloge familiale sonnait les douze coups de midi.

Le surlendemain, on les conduisit au cimetière du village, pour y dormir côte à côte. Le temps était d'une beauté cruelle ; mais, par delà les hauts s'fatées, le soleil semblait derrière un bandeau noir, long ruban de deuil dans le ciel clair.

Mauregard marchait en tête du cortège, avec Régine et Fournier. Il ne pleurait pas ; seulement quand, au cimetière, la première pelletée de terre fit vibrer sourdement le cœur, il poussa un grand cri. Il lui semblait que cette terre avait rejaiilli sur son cœur.

A partir de ce jour, sa santé déclina. Il n'avait plus de goût à rien. Quant à l'avenir, il n'osait pas même y songer.

Que deviendrait Régine ? Telle était la question qui se posait à lui dans ses nuits sans sommeil. Il lui parla de Richardier ; mais elle lui retira tout espoir.

—J'aime Gérard, dit-elle, et je suis décidée à l'attendre !

Ce jour-là même, Mauregard recevait du colonel de Vandières une lettre amicale. Son successeur au 2^e chasseurs lui annonçait le rétablissement de Marguerite et le priait de venir à Limoges avec Régine.

—Qu'en penses-tu ? dit-il à sa fille.

—Qu'il faut partir de suite.

—Mais tu seras exposée à revoir Gérard.

—Raison de plus.

Il ne fit aucune objection. Il n'était plus qu'un vieil enfant qui voulait... tout ce que voulait sa fille.

CXX

En route

A cause des manœuvres préliminaires de l'infanterie, le 2^e chasseurs reçut l'ordre de surseoie au départ tout en se tenant sur le qui-vive.

Les hommes s'ennuyaient. Ils rôlaient, par groupes, des écuries aux chambrées et aux cantines, réclamant à tue-tête :

—Le départ ou la classe !

Enfin, le deuxième jour, au soir, cet ordre arriva, irrévocable : Départ, demain, au réveil. Sibretaches et polochons ! Il était temps. Un immense hurra gronda dans la caserne.

Fonberlot arrosa la bonne nouvelle. Tournillon, amicalement, lui frappait sur le ventre :

—Nous allons donc piller du poivre, boire du cidre, mon blaireau.

Et le vicomte ne se fâchait plus, au contraire. En ces quelques semaines, il avait déponillé le vieil homme, comme on dit ; il était devenu un chasseur fini, un vrai flambar.

—Ça me botte, répondit-il. A la vôtre, brigadier.

—Vive le blaireau !

—Vive le bleu !

—Vive Fonberlot !

Perchepin chanta. Médéric, assis sur son lit, rêvait. Quelques hommes se couchèrent en disant :

—J'en ai assez.

Peu à peu, la chambrée s'endormait d'un lourd sommeil. Médéric veillait.

—Aura-t-il pu rejoindre la mère ? se demandait-il.

Il soupira. Un soupir, du lit voisin, répondit au sien.

—Vous ne dormez donc pas, monsieur le vicomte ? demanda-t-il à voix basse.

Il avait conservé l'habitude d'appeler Fonberlot par son titre, quand les autres ne pouvaient l'entendre.

—Hélas, non, répondit Fonberlot, touché de cette politesse. Ce punch... de l'eau-le-vie frolatée ! J'en ai abusé, vraiment, pour plaire à Picard, et ça tourne, là-dedans, ça tourne... J'ai le cœur à l'envers, quoi !

—Voulez-vous que j'aille vous chercher un quart d'eau !
 —Tout de même, essayons-en.
 Médéric se leva et revint avec son quart à demi plein.
 —Merci, ça va mieux, fit le vicomte, après avoir bu. Vous êtes un bon garçon, vous.
 Médéric ne put fermer l'œil. A l'aube, une sonnerie alerte mit tout le monde en émoi. Les trompettes, à toute volée, lançaient le réveil en campagne, des notes joyeuses et stridentes.
 —Debout ! cria Toarnillon.
 —Une minute, rien qu'une petite minute, priait Fonberlot.
 —Mes bottes, deux jours à celui qui se dénichera le dernier.
 —Quelle inertie, mon Dieu !
 Mais les autres chantaient.

On y va, brigadier, on y va.

Comme le soleil s'élevait au-dessus des coteaux lointains, les escadrons se rangeaient en lignes, dans la cour.

Les trompettes sonnèrent la marche.
 —Pour le premier peloton... Attention... Arch ! ordonna Baligand.

Le régiment s'ébranla par quatre, fila par les rues de la ville endormie. Au point initial, sur la vieille route d'Aixe, presque en face de la maison précédemment habitée par Mauregard, le général attendait avec son fanion, son escorte et ses officiers d'ordonnance. De Vandières le salua très bas et se rangea à sa droite.

Quand la colonne eut défilé, le général reparut, au petit galop, suivi de son état-major. Il reprit la tête. On l'apercevait, en avant, qui s'entretenait avec de Vandières. Alors, Baligand commanda :

—Remettez... sabres ! Pas de route !

On se dirigeait vers le bourg d'Aixe ; mais, à mi-chemin, on obliqua vers la droite, dans une grande plaine vague. Vers onze heures, on s'arrêta pour le déjeuner.

Les hommes avaient dans la musette une portion de viande froide et un pain, mais la boisson manquait. Denis, lesté d'une pièce de cent sous, remise par Fonberlot, fila à la cantine avec plusieurs bidons.

—Nom de non, fit-il, au retour, en s'épongeant le front, j'ai eu du mal. V'là la monnaie.

A tour de rôle, ils devaient surveiller les chevaux. Loupot commença ; les autres s'assirent en cercle.

—Maintenant, briffons !

Fonberlot, affalé sur l'herbe, avait débouffonné son dolman.

—Eh bien, mon blaireau ? s'enquit Toarnillon.

—Ca ne va pas, brigadier.

—Je sais... faut la diète. Passez-moi sa ration.

Ils avaient fini de manger. Sur le dos, les jambes en l'air, ils bourraient les pipes et allumaient les cigarettes, lorsqu'un silence se fit derrière eux. Guillout se redressa.

—Mince, les amis, v'là le colon !

—Ne vous dérangez pas, mes enfants, disait de Vandières.

Ils se relevèrent quand même. Baligand, au reste, toujours froussard, avait ordonné à mi-voix :

—Debout, tas de flemmards. Vous... là-bas... moi aussi.

Médéric, un genou en terre, hésitait, ne sachant s'il devait se relever.

—Vous êtes donc visé, vous, lui cria le capitaine, rouge à éclater... Avez de mes nouvelles... Mon colonel, je... .

—Oui, capitaine, merci. Ne vous inquiétez pas de moi.

Il se pencha vers René qui l'accompagnait. René, du doigt, lui désigna Médéric. De Vandières s'approcha, et, d'une voix légèrement émue :

—Jordanet... C'est vous ?

—Oui, mon colonel.

—Suivez-moi, j'ai à vous parler.

René resta avec son capitaine. Denis, qui présentait à Léonore du pain trempé dans du vin, s'écria :

—Pas moins, le v'là dans les huiles, mon copain.

Médéric suivait de Vandières. Que lui voulait le colonel ? Ce dernier s'arrêta et examina longuement le soldat ; puis, comme satisfait de son examen :

—Vous devez être inquiet sur le sort de votre père ? lui demanda-t-il.

—En effet, mon colonel.

—Eh bien, rassurez-vous, il est en sûreté.

Médéric pâlit, puis rougit, et balbutia :

—Mon... colonel... ne !

—Il est en sûreté, je vous l'affirme. Je ne puis vous dire où, mais je veille sur lui. Quant à vous, soyez un bon soldat, je ne vous oublierai pas, j'aurai soin de votre avenir.

Médéric, les yeux à terre, réfléchissait.

—Je souhaite, poursuivit de Vandières, que vous compreniez que je vous veux du bien, beaucoup de bien. Vous m'entendez, n'est-ce pas ?

—Oui, mon colonel, répondit évasivement Médéric.

Ils revinrent au peloton. De Vandières parlait de choses indifférentes :

—Alors, le métier vous plaît ?

—Oui, mon colonel.

—Vous avez raison. La carrière des armes est, de toutes, la plus noble.

Denis, toutes oreilles ouvertes, n'en avait pas perdu une bouchée.

—Eh bien, mon vieux, t'es rien dans les huiles ! dit-il à son ami. C'est-y qu'tu veux r'piquer au truc ? Quand tu s'ras capiston, tu me le feras assavoir pour que j'engage dans ton escadron.

—Du nouveau ? demanda Fonberlot.

Médéric secoua la tête.

On remonta à cheval. Médéric allait droit devant, selon le caprice de Mabel. La voix aigre de Baligand l'éveilla :

—Vous dormez, vous... deux jours.

Médéric haussa les épaules.

—Ah ! C'est comme ça... Quatre jours, à la garde du camp, ce soir... Moi aussi.

Enfin le rassemblement sonna. Le régiment se disloqua et les deux premiers pelotons tournèrent à gauche, vers des fermes, à la lisière d'un bois.

De Vandières avait pris la tête, avec Gérard et le docteur. Comme ils descendaient de cheval, le trompette rappela aux lettres. Mais les hommes ne se dérangeaient guère. Ils n'attendaient rien. Ils avaient pris leurs précautions, avant les manœuvres, et les boursicots étaient garnis. Le vagemestre, le gros Larbre, la tête dans son sac, criait :

—Peladon ?... Manuel ?...

Il se retourna.

—Pour mon colonel.

De Vandières attendit la fin, puis s'éloigna sa lettre à la main.

Larbre, cependant, déchiffrait une longue adresse.

—Y a-t-il quelqu'un, fit-il, qui s'appelle Isidore-Jean-Pierre Denis ?

—Moi, mon adjudant, répondit Denis, interloqué.

—Ah ! c'est toi... V'là deux heures que je passe à lire ton nom. Si t'as encore le même, la prochaine fois, je te colle au bloc.

Denis alla trouver Médéric.

—Dis donc, si tu voulais me lire ça, cette machine ?

—Avec plaisir.

Il l'ouvrit et courut à la signature.

—Ca vient de la Nouvelle, fit-il, à voix basse ; de ton père ; c'est signé : Pierre Denis.

Le forçat, par l'entremise d'un de ses compagnons de bague, écrivait à son fils :

“ Je crois bien que je m'en vais, mon garçon, et, avant de mourir, je voudrais bien te faire savoir que la vie est dure, ici, que j'ai été bien malheureux, plus malheureux que les pierres qui roulent sur le chemin, que la feuille trimballée par le vent. J'aimais trop la bonteille, vois-tu, ça m'avait ôté le courage. Oh ! je l'ai payé cher. Ne sois pas comme ton père, ne bois jamais trop. Quand tu aura hérité du lopin de terre, reste au pays et travaille. Ce qui me chagrine le plus, à cette heure, c'est que je ne te reverrai jamais, mon garçon. J'ai ramassé vingt-sept francs, mes économies ; je te les envoie. Adieu, mon pauvre gars.”

Médéric tourna la page, le mandat de vingt-sept francs y était. Denis n'avancé pas la main.

—Prends-les, lui dit Médéric, c'était ton père, après tout... .

—Qu'est-ce que vous fichez là, vous autres, interrompit durement Gérard, qui s'avancé, au lieu de soigner vos chevaux ?

Il toisa Médéric, de haut en bas, ouvrit la bouche comme pour lui parler ; puis, il eut un geste dédaigneux et s'adressant à Denis :

—Vous coucherez à la garde du camp, vous.

Il tourna les talons.

—Flûte ! ronchonna Denis.

—Hein ?

—Je n'ai rien dit, mon lieutenant.

—Vous aurez quatre jours.

—Je m'en moque, de ses quatre jours, fit Denis, quand Gérard se fut éloigné. Je ne les mérites pas, je vais m'faire porter malade. On rappelait à la visite, justement.

—Picard, cria Baligand, j'espère que nous n'avons personne sur le flanc ?

—Si, mon capitaine, Denis, Chenu et Fonberlot.

Mais il en arrivait d'autres, des fermes environnantes, la tête enveloppée dans des mouchoirs, les bras en écharpe, tirant le pied, geignant, pendant que le brigadier infirmier inscrivait les noms sur son calepin. Ils disaient, d'une voix dolente :

—Moi, m'sieu le major, c'est un coup de soleil... .

—A l'ombre, on connaît ça. Ipéca, mon bonhomme.

—Moi, c'est ma jument qui m'a frotté contre un arbre.

—Oui, oui, on roupillait.

—Et vous, mon garçon, continua le docteur, avisant Denis, qu'est-ce que vous avez ?

—Ça m'tient dans la gorge, m'sieu le major, que je n'peux même plus avaler ma salive.

—Tirez votre langue, plus fort ; quand on a une langue de ce calibre, faut pas avoir peur de la montrer. Tirez, que diable ! Une langue propre comme un sou. Je parie que le rôle est sous le coup d'une punition.

—Parbleu, je lui ai infligé quatre jours, dit Gérard.

—Que je change en huit, intervint Baligand.

—Parfait, alors. Ipéca tout de même ; brigadier, doublez la dose. A un autre, votre nom ?

—Chenu.

—M'sieu le docteur, une fièvre de canasson... et puis, ça râcle dans la poitrine.

—Toussez.

—Hum ! c'est grave. Ipéca. Et puis, nous avons, brigadier ?

—Fonberlot, monsieur le major.

—Fonberlot, tiens !

—Bonjour, monsieur, s'écria Fonberlot.

—Bonjour, monsieur le vicomte. Je savais que nous vous avions au régiment. Votre père va bien ?

—Il a une santé de fer, lui.

—Tant mieux. Et vous ?

—Oh ! moi, c'est un peu ma faute, hier, dans la chambre...

—Oui, oui, je comprends, répliqua le docteur, d'un air entendu, vous êtes tout pâle. Le trot vous a travaillé, hein ?

—Brigadier, deux quarts d'ipéca.

—Mais...

—C'est souverain, avalez moi, ça vous remettra.

—Et du bloc, fit Baligan, ça lui rafraîchira les idées. Vous m'entendez, Picard, à la grand'garde pour cette nuit.

—Quelle amertume, mon Dieu ! soupira le vicomte.

—Ça ne fait rien, va, blaieau, lui dit Denis, nous y serons à trois, avec Médéric.

Aussitôt après la soupe, Tournillon les conduisit aux avant-postes et les installa sur la route, au bord du bois.

—Ouvrez l'œil et le bon, leur dit-il. L'ennemi est dans la forêt.

Si M. le vicomte avait un cigare à m'offrir ?

—Tout ce qu'il vous plaira, brigadier.

Fonberlot s'allongea sur le gazon.

—Vous pouvez vous fourrer dans vos couvertures leur dit Denis quand Tournillon eut disparu. Je veillerai ; je n'ai pas envie de dormir.

—Pourquoi donc ?

—Des chagrins, des vrais !

—Comme tu voudras, fit Fonberlot.

Médéric n'insista pas : Denis pensait à son père, au condamné mort, là-bas, à la Nouvelle, et qui, au bord de la tombe, n'avait pas oublié son fils. Les feux s'étaient éteints vers la ferme. Tout bruit avait cessé. Bientôt il n'y eut plus d'éveillé que quelques hommes de faction aux chevaux, et Denis qui se promenait de long en large sur la route, carabine à l'épaule.

CXXI

Les Frères Ennemis

Depuis combien de temps allait-il ainsi, de dix pas en dix pas, sur l'herbe de la chaussée, Denis n'en savait rien, plongé dans ses réflexions, devenu un homme, enfin, depuis qu'il connaissait Médéric ?

On marchait entre le poste et la ferme où campait l'escadron. Il se pencha et reconnut, au brasillement des étoiles, un officier qui, comme lui, allait et venait.

Il s'arrêta et s'appuya sur le canon de sa carabine. Denis entendit un cliquetis de sabre.

—Je parie que c'est...

Il n'acheva pas. Une voix le hélait :

—Ohé ! du poste ?

—Qui vive ? demanda-t-il.

—Ronde d'officier.

—Tiens ! c'est le lieutenant Lomayeur.

Il poussa ses camarades du pied :

—Attention ; la ronde.

Médéric, déjà, était debout. Fonberlot se relevait en se frottant les yeux.

René, par sa politesse et l'aménité de son caractère, faisait de ses hommes ce qu'il voulait. Il allait s'éloigner lorsqu'un geste de surprise lui échappa. Il venait de reconnaître Médéric.

—Quoi ! lui dit-il, vous êtes aux avant-postes. Cela m'a étonné aussi de ne pas vous trouver au camp après la soupe. Et qui est avec vous ? Ah ! Fonberlot.

—Oui, mon lieutenant.

—Et qui vous a puni ?

—M. de Savenay.

—Ah !

—Venez, Médéric, fit René, j'ai un mot à vous dire.

—Moi aussi, mon lieutenant, je voulais vous voir.

—A propos de votre père, n'est-ce pas ?

—Oui, à propos de mon père.

—Je devine ce que vous a dit le colonel tantôt. Croyez-en la parole de M. de Vandières. Médéric, votre père est en sûreté jusqu'à nouvel ordre. Je puis même certifier qu'il n'aura plus rien à redouter, désormais.

—Si M. de Vandières protège mon père, c'est qu'il connaît le coupable ?

—Je ne puis rien vous dire... Je... ne sais rien, moi.

Ah ! j'allais oublier de vous annoncer une bonne nouvelle : dans quelques jours, demain, peut-être, vous reverrez le colonel Mauregard.

La venue de son ancien colonel eût comblé de joie Médéric, en d'autres temps ; mais depuis l'évasion de son père, depuis surtout qu'il le savait sous la protection de de Vandières, rien ne le touchait. Il répondit, simplement :

—Le colonel Mauregard m'a sans doute oublié.

—Je suis bien certain du contraire, vous vous en assurerez vous-même. Au revoir, mon bon Médéric.

René tendit la main à Médéric et s'éloigna. Médéric revint lentement, tout pensif.

René suivait le sentier du bois, qui devait le ramener chez le général.

Planté au milieu du chemin, un homme lui barrait le passage. René, à tout hasard, mit la main sur la poignée de son sabre.

—Ne crains rien, dit une voix, c'est moi.

—Gérard !

—Oui, Gérard. Je t'attendais.

—Tu es là depuis longtemps ?

—Depuis une demi-heure, peut-être.

René jeta un regard en arrière, comme pour calculer la distance qu'il avait parcourue en ces quelques minutes. L'arbre sous lequel il s'entretenait avec Médéric était trop loin, Gérard n'avait pu entendre.

—Et que veux-tu, mon cher Gérard ? reprit-il, honteux parce que son ami l'avait tutoyé, plus heureux encore à l'idée que tout dissentiment allait peut-être cesser, entre eux.

—René, répondit Gérard, il faut que nous ayons, cette nuit, une suprême explication, une explication qui décidera de nos relations futures. Après cette entrevue, nous nous séparons amis, ou ennemis, pour la vie.

—Tu m'effrayes.

—Il faut me dire tout ce que tu sais en sujet de l'assassinat de mon père.

—Je t'ai déjà répondu.

—Tu m'as caché la vérité.

—Gérard !

—Je maintiens mon dire. Voyons, pourquoi aimes-tu Louise, la fille de Jordanet ?

—Parce que Louise est digne de mon amour.

—Donc, tu crois à l'innocence de Jordanet ?

—J'y crois !

—Et cela, parce que tu as des preuves, parce que j'en suis certain, tu connais le coupable.

Parle, aide-moi. Pour mon père que tu aimais et qui t'aimait, pour ma mère qui nous aime d'une égale affection.

Gérard le suppliant au nom de sa mère ! René croisa les bras et baissa la tête.

—En refusant de parler, reprit Gérard d'une voix sourde, tu manques à l'honneur, à ton devoir.

René tressaillit ; mais toujours calme.

—Mon honneur, mon devoir, fit-il, j'en suis seul juge. L'un et l'autre, pour l'instant, sont entre bonnes mains.

—Tu parleras, cependant, ou il ne restera plus rien de notre amitié.

—Tu divagues, mon pauvre Gérard, ou tu as la fièvre. Demain, si tu le désires, nous reprendrons cette conversation qui n'a que trop duré. Laisse-moi passer, car le général m'attend. Tu ne voudrais pas me faire mettre aux arrêts, pour mes débats dans la carrière de l'état-major.

Le sentier était très étroit, à cette place. Gérard ne remua pas.

—Je veux, dit-il, savoir à quoi m'en tenir sur ces comptes. Si tu ne parles pas, je te considérerai comme un ennemi.

—Gérard, mon frère, pourquoi cette colère ? Je partage ton chagrin, crois-le, mais...

—Parle, une dernière fois, si tu ne veux pas que je dise que tu as été lâche devant ton devoir.

—Lâche ! moi !

—Oui, lâche, entends-tu, lâche !

René recula ; Gérard marchait sur lui.

—René, écoute. Ne vois-tu pas que je suis fou, que je ne puis plus attendre, que je veux savoir.

—Je n'ai rien à dire.

—Tu me révéleras ton secret ou tu me tueras ?

—Laisse-moi, tu es fou, en vérité !

—Je saurai bien te forcer à te battre.

—Me battre avec toi !

—Oui !

—Je t'en défie.

Gérard leva le bras et le képi de René roula dans la poussière.

—Te battras-tu maintenant ?

Il sembla à René que la nuit s'obscurcissait encore, puis que les étoiles se décrochaient du firmament et tourbillonnaient sur sa tête. Il leva la main, à son tour, avec une sorte de rugissement, mais il la laissa retomber.

—Malheureux ! murmura-t-il, je suis ton supérieur, qu'as-tu fait ?

—Il n'y a pas de supérieur, ici, répondit Gérard, d'une voix rauque. M. Lemayeur, j'attends vos témoins. Après les manœuvres, cria-t-il, en se retournant.

Et il s'éloigna dans la nuit, à travers bois, du côté de la ferme où couchait de Vandières. René ramassa son képi. Il demeura debout, une minute, à la même place, écoutant le craquement des branches sous les pieds de Gérard.

—Nous nous battons, murmura-t-il, puisqu'il le faut. Gérard, que mon sang te soit léger, c'est toi qui l'a voulu, tu me tueras.

Il partit, la tête haute, ayant déjà fait le sacrifice de sa vie. Il disparaissait à peine, au tournant du sentier, qu'un soldat sortit du bois. Ce soldat était Denis qui, ayant reconnu de Savenay, sa bête noire, l'avait pour ainsi dire fié. Il revenait au poste quand une main le toucha à l'épaule. Il se retourna, stupéfait.

—Médéric, fit-il, t'étais là !

—Non ; j'arrive.

—Eh bien, mon vieux, y en a du propre !

—Quoi donc !

—Les deux officiers ont parlé de se battre, et Savenay, autrement dit Bille-de-Crin, a jeté par terre l'képi du lieutenant Lemayeur.

—Tu as dû te tromper.

—Par dié, j'ai la berlué, p'tête ?

Médéric, lui aussi, avait tout entendu.

—Quoi qu'il en soit, dit-il, cela ne nous regarde pas.

Denis, si tu m'as quelque reconnaissance, promets-moi de ne rien dire à personne, pas même à Fonberlot, de ce que tu as entendu cette nuit.

—Pour toi, c'est différent, bouche cousue et motus !

Ils retrouvèrent le petit poste.

Au matin, nos amis, qui avaient eu à subir une pluie fine, continue, pénétraient, leurs couvertures sur les bras et l'arme à l'épaule, dans la cour de la ferme.

Perchepin sonna le refrain aimé : Allons, cavaliers, vite en selle...

Il y eut un grand brouhaha, des cris, des hennissements, des ruades, ce commandement courut :

—Déroulez les manteaux.

Puis tout rentra dans l'ordre et le silence.

—Hue, Cocotte !

C'était la cantinière qui tirait sa voiture de la remise.

—En avant ! commandait B. ligand.

Les premiers pelotons défilèrent. Les soldats, bien à l'abri sous les grands manteaux, blaguèrent, malgré l'implacable ondée qui ruisselait sur les selles avec un bruit de gouttières.

—Et allez donc ! s'écria Tournillon ; pompez, seigneur, pour les biens de la terre.

—Et l'arroisement du militaire, conclut un loustic.

—Payerez la goutte à la pause, M. le vicomte ?

—Rien, je ne paye plus rien, répondit rageusement Fonberlot ; sale métier ! j'en ai plein le dos.

Le canon grondait, en avant, sur les hauteurs ; des fumées blanches s'envoaient dans le bleu.

—En deux colonnes, dit de Vandières. Nous tournerons ces batteries et vous n'ignorez pas, messieurs, que toute batterie tournée est considéré comme éteinte.

—Oui, mon colonel.

Il prit le commandement de la colonne de droite, un escadron et demi, et cria :

—Sabre au clair !

Ce fut une belle chevauchée. Couchés sur les encolures, la pointe à hauteur de l'œil, les hommes souillaient leur ar leur aux chevaux. Médéric, grisé par l'odeur de la poudre, par la course qui s'accélérait, courait sur les talons de Gérard, piquant des deux Mabel qui reniflait. Gérard, bien monté, essayait de rattraper le colonel, mais Norb, étonné de sentir l'éprou, filait comme l'éclair. L'artillerie redoublait ses coups.

Gérard se retourna une seconde.

Il poussa un cri de détresse.

Le sol avait cédé, sous les pieds de son cheval. Gérard roula à terre.

Médéric passa, rapide comme une flèche.

—Jordanet, murmura l'officier, en se relevant furieux, le drôle aura piqué mon cheval.

Le cheval s'ébrouait, tout frémissant, blanc d'écume. Gérard essayait de se remettre en selle, mais le clairon sonnait : Cessez le feu. Le 24^e était maître de la batterie.

—Oh ! mon colonel, quelle charge ! s'écria René.

—C'est vous, lieutenant, je vous salue. Mais, où est donc Gérard ?

Médéric mit la main à son képi.

—Le sous-lieutenant de Savenay est tombé de cheval, dit-il.

—Gérard... blessé, peut être. Venez, René !

Sans attendre de réponse, il redescendit, au galop vers l'endroit où était tombé le lieutenant.

—Êtes-vous blessé ? lui demanda de Vandières, très ému.

—Non, merci, mon colonel, répondit le jeune homme.

Les trompettes, aux ordres du général, sonnaient le rassemblement. Gérard salua de Vandières et rejoignit son peloton. Les chasseurs, un peu en débâcle, risaient très fort de la mine déconfite des hasards, arrivés après la bataille.

—Ils auraient ramassé les morts, tiens, faisait Leupot.

—Des rupins, c'est nous ! se vantait Denis.

Quelques jours avant la fin des manœuvres, avant la revue, René reçut un billet ainsi conçu :

"M. de Savenay invite M. Lemayeur à se trouver, aussitôt après la revue, derrière le bois d'Aixe. On se battra au pistolet d'arçon. M. de Savenay pense que pour l'affaire dont il s'agit, il est inutile de constituer des témoins, l'injure n'ayant pas été publique. Au reste, il est, en tout, à la disposition de M. Lemayeur."

René relut ce billet. Pas un mot d'amitié, de regret ; rien, rien que la signature : Gérard de Savenay. L'ordonnance de Gérard attendait.

—Que voulez-vous, mon garçon ? lui demanda-t-il.

—Paraît qu'il y aura une réponse, mon lieutenant.

René, sur une carte de visite, écrivit : "Il sera fait selon le désir de M. de Savenay." L'ordonnance partie, il réfléchit longuement.

Le regard errant sur le paysage qui se déroulait sous lui, des bois aux cimes étincelantes, collines encadrées d'azur, un étang qui miroitait entre des verdure, il murmura :

—C'est ma mort, Gérard, que tu exigis.

Il songeait à Médéric, que le service pouvait éloigner de lui. Il sortit et se mit à la recherche du pauvre garçon. Devant les hommes, il l'apostropha presque rudement :

—Eh bien, ne savez-vous pas où je loge ? N'êtes-vous plus mon ordonnance ? Venez !

Médéric releva la tête, surpris par ce ton de commandement ; mais les yeux de René démentaient la rudesse des paroles.

—Je vous suis, mon lieutenant, fit-il.

René et Médéric, côte à côte, s'éloignaient du camp. Puis René, sans mot dire, passa son bras sous celui du chasseur. Celui-ci comprit que l'heure était aux confidences. Jamais son officier ne s'était montré aussi familier.

—Médéric, j'ai à vous parler. Le général doit m'envoyer en mission, après les manœuvres, et qui sait si j'aurai le loisir de vous revoir... avant mon départ ?

—Vous quittez le 24^e, mon lieutenant ?

—Non, je m'absenterai... simplement.

—Ah ! fit Médéric, comprenant que le duel était chose décidée.

—Je souhaite, pour vous, que tout s'explique un jour. Ce jour viendra, je le crois : alors, vous serez heureux tous, et mon nom vous viendra souvent sur les lèvres.

Dans sa désespérance, le brave garçon se trahissait.

—Mon lieutenant, s'écria Médéric, vous savez quelque chose ?

—Non, vous dis-je, pour la dernière fois.

René n'avait plus sa présence d'esprit. Il acheva de révéler ses funestes desseins. Saisissant la main du fils de Jordanet :

—Médéric, s'écria-t-il, vous reverrez votre sœur après les manœuvres. Promettez-moi de lui dire que ma dernière pensée aura été pour elle ?

—Je vous le promets, mon lieutenant ; mais j'espère bien...

Il n'acheva pas. Il se sentait embarrassé devant cette douleur, dont il ne pouvait laisser voir qu'il devinait la cause.

—Un dernier mot, mon lieutenant, dit Médéric : savez-vous où est mon père ?

(A suivre)

Ceux qui désirent une instruction gratuite dans les Beaux-Arts doivent s'adresser à The Canadian Royal Art Union, Ltd 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'école des Beaux-Arts a son siège au Mechanical Institut Building, Montreal. C'est absolument gratuit. Tirages mensuels le dernier jour de chaque mois aux bureaux de la rue St Jacques, pour la distribution d'œuvres d'art.

p rall.
 bon-ne, A - dieu, vous dy-
 quai-est: grand deu-ill

A tempo
 A - dieu, a-dieu, m'a-mour, mon vueil- Mon
 pau - vre

decresc.
 cœur vous l'asse et donne, A - dieu, vous dy la larme à l'œil-
ritentito *rall.*

ten.
 A - dieu, par qui du mal recueilli mille fois plus que mot ne son - ne,
 suite: le chœur

A - dieu, du monde la per son - ne dont plus me loue

sempre ritentito
 et plus n'est deu-ill, A - dieu vous dy, la larme à
ritentito *rall.*

l'œil-
p

p
ritentito

2

3

ILS ÉTAIENT DANS LA POCHE DE GAUCHE



Elle. — Comment, tu ne me presse pas sur ton cœur, mon chéri ?
Lui. — Mais si, mais si ; aussitôt que j'aurai changé mes cigares de poche.

RONDEL GASTRONOMIQUE

AVRIL MIGNON

Laissons Ronsard, grand conteur de fleurettes,
Avec sa mie échanger des serments.
Nous, ayons l'œil vers les fourneaux fumants.
L'agneau fournit d'exquises côtelettes.
Saluons tous du bruit de nos fourchettes
L'avril mignon.

CHARLES MONSELET.

On a Perdu un Train Express

Le 3 juin 1890, dans l'après-midi, deux étrangers se présentaient chez l'inspecteur principal d'une des gares de Liverpool. L'un de ces deux hommes avait un type méridional des plus accentués, il était grand et fort, et un garçon de bureau observa qu'il portait un coffret attaché à sa main par une chaîne de fer. L'autre, un petit bossu, était Français et s'appelait Louis Caratal, du moins à ce qu'il dit à l'inspecteur Bland : il lui dit en outre qu'il était appelé à Paris par une affaire urgente, avec son compagnon, et que, puisqu'il avait manqué l'express de Londres, il était prêt à faire la dépense d'un train spécial lui permettant d'arriver à Londres avant le départ des derniers trains pour le continent.

L'inspecteur Bland, après avoir examiné l'état de la voie, répondit qu'un train spécial pourrait, sans inconvénient, partir de Liverpool dans une heure et demie : on le forma aussitôt, et les deux étrangers s'installèrent dans un des quatre compartiments de l'unique wagon de voyageurs, auquel on avait adjoint, en outre de la locomotive, deux fourgons vides pour faire plus de poids et atténuer l'effet de l'oscillation.

Une demi-heure environ avant le départ du train spécial, un Anglais d'allures militaires, disant s'appeler M. Horace Moore, entra en courant chez l'inspecteur Bland et demanda, lui aussi, à aller à Londres par train spécial ; sa femme était tombée malade, il fallait à tout prix qu'il se ren-

dit près d'elle. L'inspecteur, un peu étonné de la coïncidence, lui répondit qu'un second train spécial était impossible à former, mais qu'il y en avait un qui allait partir et où, sans doute, les deux personnes qui l'avaient commandé consentiraient à le prendre avec elles. Mais pas du tout : ces deux personnes se refusèrent, au contraire, avec une extrême énergie, à admettre que ce fût dans le train qu'elles avaient payé ; de sorte que M. Horace Moore dut rester à Liverpool et que le train spécial partit, une demi-heure après, sans emmener d'autres passagers que Caratal et son compagnon, le mécanicien Slater, le chauffeur William Smith et le conducteur James Mac-Pherson.

Le train devait arriver à Manchester à six heures. À six heures un quart, un télégramme de Manchester apprit à l'inspecteur Bland qu'il n'était pas encore arrivé. Nouveau télégramme pareil, à six heures cinquante ; à sept heures, Manchester fit savoir à Liverpool que non seulement le train spécial n'était pas arrivé, mais qu'un autre train venait d'entrer en gare qui aurait dû le rattraper en chemin, et qui ne l'avait pas rattrapé. Le train avait disparu !

* * *

On télégraphia aux stations intermédiaires. Celle de Kenyon fut la dernière où l'on eût vu le train spécial : il y était passé à cinq heures vingt. À la gare suivante, Barton-Moss, on ne l'avait point vu. C'est dans ces quelques kilomètres d'intervalle qu'il avait disparu.

Et en effet on découvrait, tout près de la gare de Kenyon, le cadavre du mécanicien Slater, qui sans doute était tombé en arrière et s'était tué du coup. Mais les trois wagons et la locomotive, et les deux voyageurs et le chauffeur Smith et le conducteur Mac-Pherson ? Perdus, absolument perdus, sans qu'une seule trace pût même donner lieu à une conjecture sur ce qui leur était arrivé.

Il y avait bien, entre la gare de Kenyon et celle de Barton-Moss, trois raccords de petites lignes aboutissant à des mines ou à des carrières en exploitation. Mais, là encore, toutes les recherches furent vaines. Personne n'avait vu s'engager ni passer sur ces lignes le train mystérieux, à moins d'admettre, avec un fantaisiste rédacteur du *Times*, que les mineurs de la région eussent formé entre eux une sorte de société secrète pour l'attaque des trains spéciaux et leur destruction. Tout ce que l'enquête permit de savoir, c'est que Caratal était le vrai nom du voyageur bossu, et que Gomez était le nom de son compagnon. Caratal avait dit la vérité à l'inspecteur Bland : il arrivait en grande hâte de l'Amérique du Sud, — porteur, croyait-on, de secrets importants, — et il se préparait à partir pour Paris. C'était un homme d'affaires, mais honnête et de bon renom. Le colosse Gomez était un agent qu'il avait engagé, au départ, pour veiller à sa sûreté et le défendre en cas d'agression.

* *

Et maintenant voulez-

vous savoir le fin mot de l'aventure ? Un certain Herbert de Lernac, assassin de profession, et sur le point de passer devant la cour d'assises des Bouches-du-Rhône pour meurtre suivi de vol, n'imaginant rien de mieux, pour se sauver, que de raconter un autre crime, où il a pris part il y a huit ans et qu'il lui a mis entre les mains des documents d'une extrême importance. Il s'appête, en d'autres termes, à faire chanter de gros personnages : et voici comment il leur prouve qu'il en a vraiment le moyen.

Il raconte que, en 1890, un groupe de financiers parisiens, ayant

LE MOYEN DE SE SOUVENIR



Le Recorder. — Prisonnier, vous êtes accusé d'ivrognerie, et je pense bien que votre figure ne m'est pas inconnue !
Le prisonnier (dignement). — Ça se peut, Votre Honneur, mais moi je ne me rappelle pas du tout de vous. S'il fallait se souvenir de tous ceux avec qui ont fait la fête.

UN FAVORI DE LA CHANCE



Mme Lagaieté (lisant). —Tiens, il est parlé ici d'une femme qui s'est fâchée avec son mari, il y a 40 ans, et qui ne lui a pas adressé la parole depuis ce temps-là !

Mr Lagaieté. —Ah ! Si j'avais eu une femme comme celle-là, je serais allé au cercle tous les soirs.

Mme Lagaieté. —Pour noyer tes chagrins ?

Mr Lagaieté. —Non pas ! Mais pour casser la banque. Un homme qui a une chance aussi phénoménale que celle dont tu parles ne peut jamais perdre.

appris que Caratal revenait d'Amérique avec des documents capables de nuire au succès de leurs spéculations, se sont adressés à lui, Lernac, en le priant de les défaire, à tout prix, de ce malencontreux trouble-fête. Il s'est donc rendu à Liverpool, où il savait que Caratal devait débarquer, et là il a soigneusement combiné six plans différents, suivant les six façons d'agir entre lesquelles Caratal pouvait avoir à choisir : chacun de ces plans aboutissait à la suppression du malheureux, de son compagnon et des terribles papiers dont ils étaient porteurs. L'hypothèse d'un train spécial, naturellement, était une de celles que Lernac avait prévues : il avait, en conséquence, soudoyé le conducteur Mac-Pherson et le chauffeur Smith. Et comme le mécanicien Slater lui avait paru inabordable, on avait décidé que Smith, à un moment, l'asphyxierait avec du chloroforme.

Lernac avait ensuite examiné la voie et découvert que, entre Kenyon et Barton-Moss il y avait eu autrefois une quatrième petite ligne menant à une carrière dans les bois. Cette carrière ayant été abandonnée, on avait coupé sur quelques centaines de mètres les rails de la ligne qui y conduisait, à l'endroit où elle s'embranchait sur la grande ligne : mais, plus loin, jusqu'à la carrière, les vieux rails subsistaient. C'était donc trois ou quatre cents mètres de rails à poser pour que le train spécial conduit par Smith et Mac-Pherson pût s'écarter de la grande voie et aller se perdre au fond de la carrière. Lernac fit en sorte que ces rails se trouvèrent posés. Slater, l'honnête mécanicien, tomba du train au moment où Smith s'appréta à le chloroformer ; Smith lui-même et Mac-Pherson purent sauter à terre avant la catastrophe finale ; et c'est ainsi que Lernac, embusqué derrière un arbre à l'entrée de la carrière, eut la satisfaction de voir le train spécial s'y précipiter, non sans que Gomez ait lancé dans un champ, au passage, le collier qui contenait les fameux papiers. Le malheureux ne se figurait pas qu'un ennemi le guettait, pour qui la possession de ces papiers constituerait plus tard, une arme de défense infiniment précieuse.

Et voilà comment un train a pu être supprimé, en plein jour, sur une des voies les plus fréquentées de l'Angleterre ! N'est-ce pas tout simple !

Après tout, si l'histoire n'est pas vraie elle fait l'honneur à l'imagination de Mr Conan Doyle, auquel nous l'empruntons.

PARISIEN.

Le Parisien ne quitte guère son boulevard où il voit tout à son image. — MELCHIOR DE VOGUÉ.

FEMME MODÈLE

Mme Jeunemariée. — Georges, tu sais les vingt piastres que tu m'as données pour m'acheter un chapeau ?

M. Jeunemarié. — Oui.

Mme Jeunemariée. — Eh bien, mon cher ami, j'ai économisé cet argent.

M. Jeunemarié. — Comment ? Je vois pourtant que tu as un chapeau neuf.

Mme Jeunemariée. — Voici. Dans le but d'économiser, j'ai gardé les vingt piastres et j'ai fait marquer le chapeau sur le compte.

PAS PLUS AVANCÉ

Arthur B. — Il a demandé sa main sur une carte postale.

Arthur P. — C'est absurde !

Arthur B. — Sans doute. Mais ce qui a fort contrarié le commis du bureau de poste, c'est qu'elle a répondu par lettre, de sorte qu'il n'a pu voir si elle l'a refusé ou accepté.

I Y ÉTAIT

Madame. — Brigitte, allez donc à la porte voir si le thermomètre est tombé durant la nuit.

Brigitte. — J'ai passé là il y a un instant et le thermomètre était à sa place, madame.

FORTUNE INDÉPENDANTE

Dingue. — On dit que ta femme a une fortune indépendante ?

Pingue. — Oui, si indépendante que je ne peux y toucher !

VOLÉ

M. Dufin (qui veut faire une farce). — Je commence à devenir pas mal chauve, n'est-ce pas ? Je pense bien que vous ne me ferez payer dorénavant que la moitié d'une coupe de cheveux ?

Le barbier. — Oh, monsieur, impossible. Nous comptons toujours le double quand il nous faut chercher les cheveux à la loupe.

AU RESTAURANT

Le client (hurlant). — Garçon ! Garçon ! Qu'est-ce donc que cela ?

Le garçon (très calme). — Mais, monsieur, cela me paraît être un lacet de soulier.

Le client (furieux). — C'en est un et il était dans mon potage.

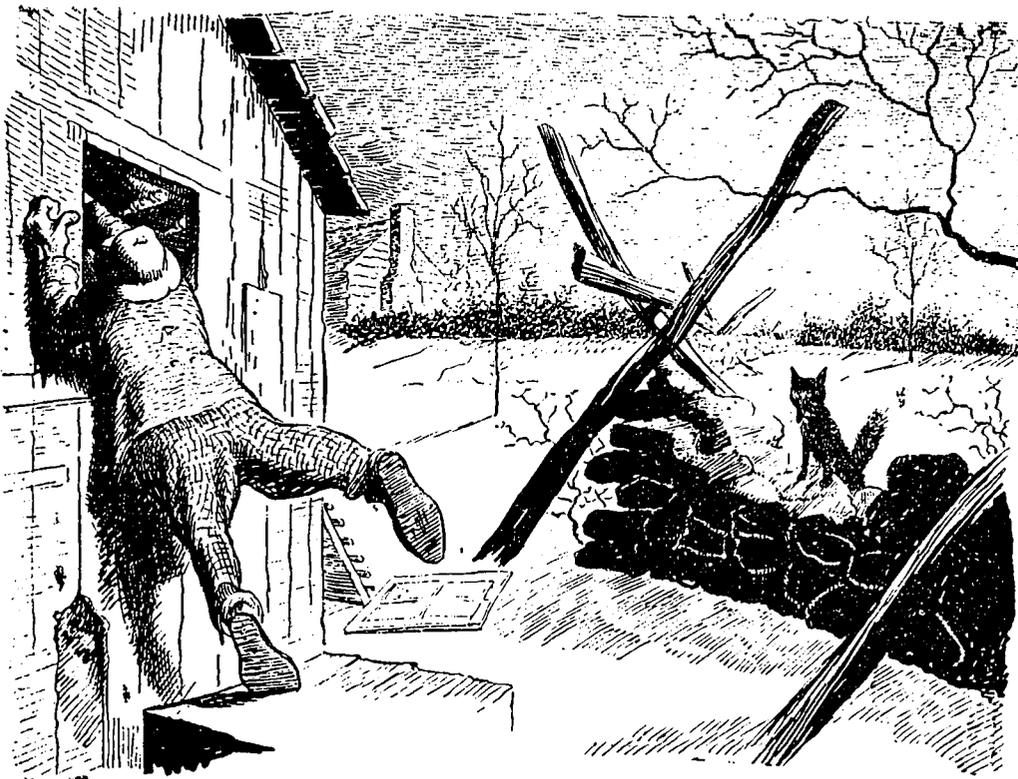
Le garçon. — Si monsieur voulait être assez bon pour baisser la voix, il y a, derrière monsieur, un client qui mange ici depuis 18 mois et auquel on n'a encore rien mis dans son potage.

ENTRE MÉRIDIONAUX

Tartarin. — J'arrive d'Égypte, mon cher. C'est le pays le plus chaud que l'on puisse imaginer. Un jour, j'ai fait cuire des œufs à la chaleur du soleil.

Barbarin. — Pardi ! j'ai vu mieux que cela ! Une nuit, j'étais en Afrique. J'ai fait cuire de la viande au clair de la lune.

COUREURS DE POJLAILLER



Maitre Renard. — Ça, c'est ma chance ! J'aurais bien dû me douter que cet animal de nègre serait rendu ici le premier !

FACE ET REVERS DE LA MÉDAILLE



I. — AU THÉÂTRE.

LES MIMOSAS

L'autre matin sous la feuillée
De soleil rose ensoleillée,
Je rêvais à toi — tu passas,
Et je vis à ta boutonnière,
Pendant ses graines de lumière,
Une branche de mimosas.

— Oh ! donne-la moi, je t'en prie,
Cette petite fleur meurtrie,
Murmurai-je... Et tu refusas,
Oui, tu refusas, toi si tendre,
Toi si bon, de me laisser prendre
Cette branche de mimosas.

Et sans soupçonner mes alarmes,
Sans voir mes yeux remplis de larmes,
De mon tourment tu t'amusas :
— Quoi ! fis-tu, sans plaisanterie,
Mademoiselle ma chérie,
Vous les voulez, ces mimosas ?

— Ce que je voudrais surtout, dis-je,
C'est apprendre par quel prodige
A mon pauvre cœur tu causas
Sciemment cette peine amère,
Dis, pourquoi t'est-elle si chère,
Cette branche de mimosas.

Mais toi, sans cesser de sourire :
“ — Ecoute, je veux bien te dire
“ (Mais tu ne me gronderas pas)
“ Pourquoi j'eus l'audace suprême
“ De te refuser, moi qui t'aime,
“ Cette branche de mimosas :

“ Un peu curieux de nature,
“ Je désirais voir la figure,
“ Car je ne la connaissais pas,
“ Que vous faites alors qu'on ose
“ Vous refuser la moindre chose... ”
— Tiens ! les voilà les mimosas !

MME EDMOND ROSTAND

Amusements et Sports

HER MAJESTY'S THEATRE

Jendredi, 26 janvier, aura lieu à ce théâtre le grand concert ou paraîtront, sous la direction de M. Maurice Grau, la célèbre chanteuse Marcella Sæmbrich, une des étoiles du firmament lyrique. Mme Sæmbrich, qui fut une violoniste et une pianiste de talent avant de se consacrer au chant, a joué devant presque toutes les têtes couronnées du vieux continent, notamment devant les trois tzars de Russie.

La venue à Montréal de la Violetta de la Dame aux Camélias ne peut qu'amener à la salle de la rue Guy toute la bonne société Montréalaise.

Figureront aussi à ce concert la célèbre basse française, M. Paul Plançon, du Grand Opéra de Paris ; M. Salignac, ténor, Signor Campanari, baryton. L'accompagnateur sera Mlle Katherina Ruth Heyman.

Ce concert, organisé par M. et Mme Murphy, sera l'événement musical le plus considérable de la saison.

×

ARTISTES-MUSICIENS

A la Garde Indépendante Ville-Marie, il manque encore quelques musiciens pour compléter la fanfare ; des avantages spéciaux seront offerts à tous ceux qui se présenteront promptement.

Les lundi, mercredi, vendredi et samedi soirs, de 7 hrs à 10 hrs, 1192 rue St-Laurent.

×

MONUMENT NATIONAL

C'est cette semaine que les directeurs des Soirées de Famille inaugureront leur nouveau jour de spectacle fixé au jeudi 19 janvier, avec les “ Boulinards”, la désopilante comédie que nos lecteurs se souviennent sans doute d'avoir vu jouer au Théâtre Français, avec l'excellent comique Giraud.

A partir de cette semaine, c'est chaque jeudi qu'aura lieu, au Monument National, la représentation de famille.

PALLADIO.

JEUNE HOMME PRUDENT

La maman. — Tommy, pourquoi le bébé pleure-t-il ainsi ?

Tommy. — Sais pas, maman. J'ai pensé qu'il pouvait avoir peur et j'ai mis Carlo dans son berceau pour le garder.

L'EXÉCUTION À BON MARCHÉ

On avait condamné à mort un paysan convaincu de crime. L'exécuteur ne se trouvait point ce jour là ; le juge, assisté de ses officiers, va à l'église de sa paroisse et fait sonner la cloche pour assembler les habitants. Lorsqu'ils furent arrivés, il leur annonça qu'il y avait à la prison un homme condamné à mort ; mais le bourreau ne se trouvant point, si quelqu'un dans la compagnie voulait le remplacer, on lui donnerait un écu, avec la dépouille du coupable.

Un vagabond, sorte d'oiseau de passage, qui n'avait ni feu ni lieu, vint à passer et entendit la singulière proposition. Il accepte, et s'en tire à la satisfaction générale. Six mois après, repassant par le même endroit, le même vagabond s'avise de sonner la cloche et d'assembler le peuple, auquel il parle ainsi : “ Messieurs, il y a quelque temps que je passais ici : on me donna, pour pendre un homme, un écu et toutes ses hardes ; s'il y a quelqu'un dans la compagnie qui désire se faire pendre, je le ferai pour trente sous, et je lui ferai grâce de la dépouille. Comme vous le voyez, il est avantageux de profiter de mon passage : demain, il sera trop tard.” Aucun ne fut tenté de profiter du bon marché.



II. — A L'ÉGLISE.

PASSAGE SUBIT DU TRAGIQUE AU COMIQUE

Dans un nouveau mélodrame, récemment représenté au théâtre de Bowery (Angleterre), un brigand de la vieille souche, le héros de la pièce, est arrêté et décapité ; sa tête, placée sur la table au milieu de la scène, est subitement découverte, à la grande joie des amateurs de fortes émotions. L'illusion est parfaite ; l'acteur est sous la table, qui est percée d'un trou dans lequel le cou est engagé, et la tête paraît baigner dans des flots de sang.

Mais, il y a quelques jours, un loustic des coulisses réussit à placer sur la table une forte quantité de tabac à priser, juste au moment où le voile était enlevé. Et voilà la tête qui se met à éternuer tant et si bien, qu'il est impossible de l'arrêter. On comprend l'effet, au moment le plus pathétique. La salle tout entière part d'un éclat de rire inextinguible ; l'hilarité gagne les acteurs ; la tête rit en éternuant toujours... Enfin il fallut baisser le rideau ; et le public au lieu de verser des larmes de crocodile, comme il est d'usage à ces sortes de représentations, s'est retiré sous l'impression d'une bouffonnerie déopilante.

NATURELLEMENT

Alice. — Je suppose qu'Augusto va demander ma main ce soir, sinon, je...

Berthe (inquiète). — Que feras-tu ?

Alice. — J'attendrai.

LE SE

Rouleau. — Je viens de découvrir pourquoi les artistes et les poètes portent leurs cheveux longs.

Bouleau. — Veux-tu me communiquer ce secret ?

Rouleau. — C'est parce qu'ils ne peuvent les faire couper à l'œil.

L'ELOQUENCE DES ANES

Dans un conseil tenu à Pérouse, un paysan, ayant sollicité une faveur, trouva beaucoup d'opposition de la part d'un citoyen. Le lendemain, le paysan conduisit au récalcitrant trois ânes chargés de blé. Le présent fut bien reçu ; et le citoyen, devenu plus traitable par cette amorce, plaida fortement la cause du paysan. “ Voyez dit un malin, comme les ânes sont éloquentes ! ”

GRANDE RESSEMBLANCE

Madame (à son mari qui revient de voyage). — As-tu été bien traité pendant ton voyage ? La vie d'hôtel ressemble-t-elle un peu à celle de la maison ?

Monsieur. — Beaucoup, ma chère, rien de ce qui était sur le menu n'était bon à manger.

MODES PARISIENNES



CHAPEAU SAPHO EN FEUTRE ROUGE INDIEN. Le côté gauche, gracieusement relevé, est garni de deux demi-amazones et bordé de deux torsades de velours dont une se termine par un chou au pied des plumes. La calotte, haute, est entourée d'un biais de velours noir.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 426.—Toutes jupes froncées, drapées et à tablier étant de grande mode n'ont pas éloigné les jupes unies en soie, velours ou drap. Parmi les jupes unies aucune n'est plus populaire que la jupe circulaire avec modification de garniture. Celle que nous donnons dans notre illustration peut être faite unie ou ouverte sur le côté; nous donnons les deux manières. La jupe s'ajuste par des pinces sur les hanches et toute l'ampleur arrangée derrière par des plis de chaque côté du centre. La garniture est en ruban, appliquée sur la jupe.

Il faut 4 verges $\frac{1}{2}$, en 44 pouces, pour une dame de grandeur moyenne. No 426 est coupé dans les grandeurs de 23 à 30 pouces, mesure de taille.



No 426. Jupe circulaire.

No 468.—Tablier pour enfant.

No 168.—Ce joli petit tablier peut être fait en cambric, nansouk, mous-solino ou chintz, pour être porté à la maison et pour l'école. Il se compose de trois plis creux devant et derrière; un volant commençant à la ceinture, allant en s'élargissant sur l'épaule et finissant à la ceinture; derrière, la jupe est droite et froncée.

Il faut 2 verges $\frac{1}{2}$, en 36 pouces, pour faire ce tablier pour une enfant de 6 ans.

No 168 est coupé dans les grandeurs de 4 à 10 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

IL FAUT PROTÉGER LES FAIBLES

Fred.—Papa, ne m'as-tu pas dit, l'autre jour, que c'est mal de frapper un plus petit que soi ?

Papa.—Oui, mon garçon, je t'ai dit cela.

Fred.—Bon ! Je voudrais au professeur pour lui faire comprendre ça. Il m'a encore battu aujourd'hui.

LE PLUS PARESSEUX

Papa.—Jean, quel est le plus paresseux de la classe ?

Jean.—Sais pas !

Papa.—C'est bien facile à voir. Quel est celui qui reste à ne rien faire quand tous les autres travaillent ?

Jean.—Le professeur, papa.

COMMENT ON PEUT JUGER LES HOMMES

Bouleau.—On peut juger un homme par la compagnie qu'il fréquente, je crois ?

Bouleau.—Certainement.

Bouleau.—Et aussi par les cigares qu'il fume, je suppose ?

Bouleau.—Non, mais par les cigares qu'il donne à ses amis.

ELLE ÉTAIT SINCÈRE

Elle.—J'admets que je ne suis pas parfaite. Je sais que j'ai mes défauts.

Lui.—C'est juste.

Elle (au comble de l'indignation).—Hein ? j'ai des défauts, moi ? Je voudrais bien les connaître. Nommez-m'en un seulement !

SA PROVENANCE

Penouts.—Enfin, m'sieu le docteur, qu'est-ce que c'est qu' ma maladie ?

Le docteur.—Une gastro-entérite, père Penoute.

Penoute (effrayé).—Et ça vient, ça ?

Le docteur.—Du grec !

QUESTION SAUGRENEE

M. Vieuxlingot.—Vous me demandez ma fille, jeune homme, j'admets cela. Mais êtes-vous bien capable de supporter une femme ?

Le jeune Lafète (indigné).—Si je l'étais, supposez-vous que je voudrais me marier à mon âge ?

CEUX QU'ELLE N'AIMAIT PAS

Louise.—Emma dit qu'il y a deux sortes d'hommes qu'elle ne peut souffrir.

Julie.—Ah, et quels sont-ils ?

Louise.—Les jeunes gens qui essaient de se vieillir et les vieux qui essaient de se rajeunir.

SIGNE PRÉCURSEUR

La mère (inquiète).—J'ai peur que notre Jean ne soit malade.

Le père.—Grand Dieu ! De quoi se plaint-il ?

La mère.—Il ne s'est encore plaint d'aucun malaise, mais j'ai oublié de fermer le buffet à clef aujourd'hui, et il n'a pas touché aux confitures.

DEVINETTE



GRAVE OUBLI

Madame.—Avez-vous apporté un ruban pour mes cheveux ?

Marianne.—Oui, madame ; mais...

Madame.—Mais quoi ?

Marianne.—J'ai oublié les cheveux.

PAS LE CHOIX

Isaac.—T'après toi, quel est le chour de la semaine où il zoit brévérable te naître ?

Jacob.—Zais bas. Ge n'en ai essayé gu'un.

AU KANSAS

Alkali.—Qu'est-ce que cet homme là a donc fait ?

Dynamite.—Il a volé son avocat et il y avait des jurés assez idiots pour vouloir le condamner.

—Où est le chevalier qui a tué ce monstre ?

ECOLE GRATUITE des Beaux-Arts

THE CANADIAN ROYAL ART UNION, Limited, de Montréal, Canada, offre gratuitement ses Cours de Beaux-Arts à ceux qui le désirent. Les Cours comprennent . . .

LE DESSIN ET LA PEINTURE, NATURE MORTE, MODELE ET DES- SINS POUR JOURNAUX

Les Cours sont absolument gratuits et la demande d'admission peut être faite en n'importe quel temps.

THE CANADIAN ROYAL ART UNION, Limited, a été fondé pour l'encouragement des Arts et la distribution d'ouvrages d'art au dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples informations, s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

235 ET 210 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : MARDI, 31 JANVIER

TRIO DE PROVERBES

Une année n'a pas deux étés.

x

Pense d'abord, travaille ensuite.

x

Une bonne parole ne coûte rien.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Un vernis hydrofuge et imperméable est susceptible de rendre des services aussi précieux que multiples : MM. Cussy et Philippe viennent d'en imaginer un qui est, paraît-il, appelé aux plus belles destinées. Cela se nomme *caluloid*, et la base en est du celluloid qu'on fait dissoudre dans de l'éther ou de l'alcool ; on y ajoute du talc, du chlorure de magnésium pulvérisé et on obtient finalement l'enduit rêvé. Etant donné ses composants, cet enduit doit présenter une inflammabilité fort grande.

B. de S.

Madame surprend son domestique un petit verre à la main, une bouteille de l'autre :

— Ah ! ça, mais... c'est ma fine champagne que vous buvez là ?

— Madame m'excusera, mais j'avais besoin d'un réconfortant après l'émotion que je viens de subir...

— Quelle émotion ?...

— J'ai cassé d'un coup de plumeau la grande potiche du salon...

Jeunes filles qui songez à vous marier, avant de faire ce grand pas faites bien attention dans quel état est votre santé ! Que de souffrances seraient évitées, et qui bien souvent ne sont que le résultat de l'ignorance, ou plus fréquemment encore de la négligence de la mère qui, par ses scrupules ou autres raisons futiles, n'instruit pas suffisamment sa fille. Une jeune femme qui ne jouit pas d'une bonne santé ne devrait pas se marier. Si elle fait le contraire, elle s'engage à de graves responsabilités et elle commet un crime contre la société. Une femme qui souffre de faiblesse ou de maladies des organes concernant l'épouse et la mère, verra toutes ses espérances s'évanouir et peut s'attendre à une vie de tortures, soit qu'elle n'ait jamais d'enfants, ou si le contraire arrive, ce sera au péril de sa vie. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent sûrement et complètement toutes ces maladies, elles agissent directement sur les organes délicats et importants concernant la maternité. Elles donnent la force, la vigueur aux épouses et aux mères, elles éloignent tout danger, et rendent les enfants robustes et vigoureux. Lisez le témoignage suivant : " Je suis née à Sorel, et depuis plusieurs années je demeure à Montréal. Depuis la naissance



MADAME URGÈLE PICHÉ

de mon bébé, il y a près de deux ans, je n'ai jamais été bien. Je suis restée faible, languissante et j'éprouvais toutes sortes de maux. Les médecins disaient que c'était la consommation. J'étais obligée d'avoir quelqu'un pour prendre soin de mes enfants. Je ne pouvais plus marcher, j'étais oppressée, douleurs dans le dos, les membres et le battement de cœur. Je ne mangeais rien. J'étais au lit continuellement, et j'avais de telles faiblesses, qu'on croyait que j'allais mourir. Mon mari qui avait entendu parler des Pilules Rouges du Dr Coderre, m'en fit prendre, et au même temps j'écrivis aux médecins spécialistes. Ils me répondirent de suite en me disant ce que j'avais, ce qu'il me fallait faire et surtout comment prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'ai suivi leurs conseils, et maintenant je mange et dors bien, je suis forte, j'ai soin de mes enfants et fais mon ouvrage seule. Mon mari se joint à moi

Boîte 2306, Montréal, seront ouvertes et tenues confidentielles par eux.

Refusez comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, un cent ou à 25 : la boîte. Un grand nombre de marchands font cela dans le seul but de faire un peu plus d'argent sur votre achat. Nous tenons à vous dire que ces pilules sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses. Refusez toute imitation. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre chez votre marchand, envoyez-nous 50¢ en timbres pour une boîte ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adresse : Compagnie Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306, Montréal.

" pour remercier les médecins et en même temps pour recommander les Pilules Rouges du Dr Coderre, car il pensait bien que " j'allais mourir." Mme Urgèle Piché, 695 Rue Lafontaine, Montréal.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont spécialement pour les maladies des femmes, elles rendent les femmes faibles fortes, elles font du sang pur, fort, riche et rouge. Elles guérissent la leucorrhée, les irrégularités, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, de côtés, douleurs dans le bas-ventre, étourdissements, nervosité, et toutes les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froid des pieds et des mains ; elles sont d'une grande efficacité prises avant ou après la naissance d'un enfant. Elles aident aussi beaucoup à la formation des jeunes filles.

Si vous souffrez depuis nombre d'années, n'espérez pas qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges puissent vous guérir, prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps consultez nos médecins spécialistes. Vous pouvez les consulter pour rien. Envoyez-leur une description complète de votre maladie, vous n'avez rien à craindre, toutes lettres adressées au " Département Médical,

Entre politiciens, pendant les chaleurs :

— Je vous dis que c'est un secret d'État.

— Eh, mon cher, par une pareille température, les secrets d'État font comme nous : ils transpirent.

UNE FOULE DE GENS

Remercient chaque jour la Providence de connaître le *Baume Rhumal* ; c'est le consolateur et le sauveur de ceux qui souffrent.

10

Mme X..., dont l'instruction laisse un peu à désirer, conseille à sa fille, qui a dix-huit ans, d'accepter un parti qui se présente.

— Non, maman, je veux continuer mes études.

— A quoi bon ? Tu sais bien que les hommes n'aiment pas beaucoup les femmes savantes.

— Pardon, maman ; tout le monde n'est pas comme papa.

**

LE PROFESSEUR. — De 6 6tes 3, combien reste-t-il ?

L'ÉLÈVE. — J'sais pas, m'sieu.

LE PROFESSEUR. — Voyons, vous avez six pommes, je vous en demande trois, combien vous en reste-t-il ?

L'ÉLÈVE. — Il m'en reste six.

LE PROFESSEUR. — Mais non, puisque je vous en demande trois.

L'ÉLÈVE. — Mais, je ne vous les donne point !

Presque pour Rien !

EN ALLANT CHEZ

HENRI ALLARD

411 Rue Craig

VOUS TROUVEREZ

Cigares de 5 cts pour	4 cts
Cigares de 10 cts, 3 pour	20 cts
Steak et patates frites	25 cts
Pork and Beans	5 et 10 cts
Huitres à la mesure (bulk)	35c la pinte
Huitres à la doz., triées à la main	20 cts
Huitres frites, la doz.	30 cts
Chops	25 cts

LE RIFLE

Efficace, Mal de Gorge, Plaques, Angines

maladies de la gorge, guéries en peu de temps par le **Pommade Antiseptique du Dr Bameau**. Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode procymène par le célèbre Pasteur, est absolument médical et réussit toujours. Nous tenons à vous offrir, en plus de nombreux certificats constatant la supprime efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Bameau**. Entre autres, un cas de Rube de dix ans, guéri en quatre jours, et une toule d'autres. Envoyez par la poste sur réception de \$1.00. L. L. W. LECOURS, pharmacien, 608-610es Cote St. Louis, Montréal.

Maladies de la Peau

Mon Dieu ! quel temps épouvantable ! fait madame, qui, prête à sortir, voit tomber une pluie diluvienne.

— Oh ! oui ! fait bébé, mais aussi c'est bien la faute à papa. Pourquoi qu'il a toute la matinée crié à l'eau dans le téléphone ?

FAITES USAGE

GOMME DU DR ADAM

POUR LE MAL DE DENTS

Arrête le mal en deux minutes

Prix, 10c

EN VENTE PARTOUT

ALLER MIEUX

Presque tout le monde connaît la charmante sensation qu'on éprouve en revenant à la santé, après une maladie plus ou moins grave.

BOVRIL

Est une Nourriture Ideale

IL EST

FORTIFIANT,

STIMULANT et

NOURRISSANT

LE BEAU MAL

Les Symptômes

UNE sensation de torpeur fatigante sans cause apparente, un penchant vers la mélancolie, le découragement et l'ennui, les yeux cornés de noir, des maux de tête, accès subits de chaleur, douleurs dans le dos, autour des cuisses, dans le côté gauche, douleur et sensibilité au bas-ventre comme si l'on portait un fardeau, chairs molles et prostration nerveuse, éblouissements, envies de pleurer, insomnie, perte de mémoire, mains froides et pieds froids, perte d'appétit, indigestion, leucorrhée, règles irrégulières et douloureuses, menstrues trop abondantes ou supprimées.

J'ENVERRAI GRATUITEMENT AUX DAMES QUI M'EN FERONT LA DEMANDE MON LIVRE SUR "LA SANTE DE LA FEMME".

JULIA G. RICHARD, B. de P., Boite 996, Montréal, Can.

Le Remède

LE Composé Végétal de Julia Richard consiste en une préparation constitutionnelle composée de produits d'origine végétale, comprimés de façon à former une tablette. C'est le remède le plus précieux pour la guérison des maladies de la femme, car il donne du ton, de la force et de la souplesse à tout le système, soulageant ainsi toute la kyrielle des troubles nerveux résultant du dérangement de la matrice. Pour supprimer et guérir tous les écoulements anormaux et nuisibles que l'on remarque chez presque toutes les femmes malades, il n'y a rien de mieux que Les Tablettes Uterines de Julia Richard. Elles remplaceront avantageusement tous les lavements médicaux et les injections. Elles portent le remède directement aux parties affectées et préservent d'un contact constant pendant des heures, guérissant ainsi et réglant tous les écoulements vaginaux.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Loulou.—Pensée abondante, active et ardente. Cœur aimant et sensible, mais timide et peu démonstratif. Sentiments élevés et amour de l'étude.

Remor.—Nature conciliante. Esprit observateur et silencieux. Bienveillance, douceur et générosité. Tempérament calme et pourtant quelque peu sensuel.

Maurie.—Versatilité, délicate, susceptibilité et jalousie. Volonté assez ferme quoique peu persévérante. Assez bon courage physique, mais peu de force morale.

Ullia.—Sens littéraire. Sureté et délicatesse de goût. Ame sensible, généreuse et portée à la mélancolie. Aptitudes musicales.

Aspirant.—Esprit subtil, observateur et prime-autour, nature ambitieuse, hardie et entreprenante. Imagination active et caractère bienveillant.

Jules Sessar.—Intelligence mercantile, active, amour de l'ordre et du travail. Inconstance en amour et égoïsme.

Adrienne de M.—Imagination romantique. Caractère ardent, passionné et très excitable. Tendances à exagérer toutes ses impressions. Peu de persévérance.

Mari-chelle à sa mère.—Votre écriture montre un grand fonds de coquetterie, mais un cœur excellent et beaucoup de générosité et de bienveillance. Peu de réflexion.

Désir de savoir.—Il est mieux d'écrire avec plume et encre. Votre caractère ne paraît très changeant et très prompt à subir l'influence de votre cœur. Prenez garde!

Rachel.—Orgueil, ambition, énergie et courage. Esprit de progrès et d'entreprise. Intelligence pratique. Nature faite pour commander. Votre mari devra être une forte tête.

Prestitigiateur.—Très grande force d'endurance, volonté tenace mais peu raisonnée. Nature peu délicate et manque de discrétion.

Espérance.—Caractère entreprenant, un peu irrégulier cependant. Bonté, douceur, sensibilité. Imagination active et talent musical.

Altais.—Je ne suis pas bien sûr d'avoir compris votre pseudo: j'espère que vous vous reconnaîtrez. Votre singulière écriture montre un caractère de penseur et d'artiste. Beaucoup de générosité, de sensibilité et d'amour et très peu de sens pratique.

Sir Williams.—Esprit délicat et cultivé, amour des arts et des lettres. Très grande ambition, mal secondée par une intelligence peu disposée aux combinaisons pratiques. La politique vous réussit peut-être.

Rouelle.—Vous êtes d'un caractère paisible et conciliant. Vous êtes laborieuse, méthodique et économe. Nature aimante, mais calme et pondérée.

Montali.—Nature à la fois grave et enjouée, peut passer sans transition des impressions les plus gaies à la mélancolie. Franchise, probité et affabilité.

Fleur des Neiges.—Amour des livres, des fleurs, de la liberté. Caractère énergique et quelque peu vindicatif. Volonté tenace et orgueil.

Cris de Souris.—Générosité, courage et franchise. Amour de l'étude. Sens du devoir et fermeté de résolution.

Son petit chou.—Nature vive, belliqueuse et indépendante. Caractère entreprenant et audacieux. Orgueil, prétentions et instinct dominant.

Curiositas Scribus.—Vous êtes un chercheur et un penseur. L'esprit chez vous se laisse en-

tièrement dominer par le cœur. Mélangez-vous de celui-ci.

Amour-Coquetterie.—Imagination romantique et esprit mal équilibré. Cœur assez aimant mais peu constant.

Ti Jos du Coin.—Caractère indépendant, original et ambitieux. Dissimulation et prudence. Je félicite votre amouruse et sa sagesse. Elle est exemplaire.

Anxiense.—Talent musical, amour des livres et du théâtre. Nature portée à la rêverie. Constance dans l'affection comme dans la haine.

Sans Brécet.—Scepticisme, indépendance de caractère et force de volonté. Tempérament ardent, passionné mais se contrôlant assez aisément.

Amanda.—Sens littéraire assez développé, imagination ardente, pensée féconde et active. Nature concentrée et silencieuse, pas insensible cependant.

Eliane.—Nature irrégulière. Caractère nerveux et excitable. Vous êtes très amoureuse, mais peu constante et très coquette.

L'Ombre.—Originalité, indépendance et énergie. Nature quelque peu égoïste et sensuelle. Tempérament parfaitement disposé à l'amour. Je crois que vous vous marierez bientôt.

Lyre.—Je regrette de ne pouvoir répondre à votre première question, quant à votre caractère, il est un peu faible et timide, mais foncièrement bon et honnête.

Seule.—Madame, je me rappelle parfaitement avoir reçu deux ou trois lettres de vous, mais je n'ai répondu qu'à la première. Les autres réponses étaient destinées à d'autres correspondants qui avaient choisi le même pseudo. Je regrette que vous vous soyez méprise.

Grain de Sel.—Votre nature est indécise et changeante. Vous êtes trop disposée à vous laisser dominer par autrui.

Marie-Antoinette.—Tempérament vif, enjoué et enthousiaste. Imagination ardente et quelque peu romantique. Nature sensible et sympathique.

Herr-Culle.—Indépendance de caractère, audace, ambition, énergie et esprit d'entreprise. Très grande bonté de cœur et générosité. Manque de persévérance.

Vie Brisée.—Volonté ferme et tenace, audace et confiance en ses propres forces. Sens littéraire et talent musical.

Fidèle.—Franchise, énergie et courage physique. Nature ardente, vive et quelque peu sensuelle. Inconstance.

Grand Trunk Railway and Co.—Caractère très irrégulier. Ambition et goût pour les aventures extraordinaires. Vous manquez de persévérance.

Bon pour aller au Parc.—Amour du travail, activité et esprit d'initiative. Jovialité, bonhomie et indiscrétion.

Pauvre Michon.—Caractère entreprenant, énergique et autoritaire. Imagination active et jugement droit et éclairé.

Balerna G.—Esprit subtil, observateur et primesautier. Nature hautaine et assez sym-

patihque cependant. Sens littéraire et caractère entreprenant.

Star.—Intelligence mercantile, activité et sens pratique. Nature assez tendre mais peu expansive. Générosité et bienveillance. Do you understand?

Francis W.—Vous avez omis de prendre un pseudo. Je me sers de votre prénom. Votre nature est à la fois fière et timide, très sympathique si vous suivez toujours votre premier penchant.

La petite A.—Nature excitable et ardente, mais peu persévérante. Tendances à la mélancolie. Beaucoup de sincérité en amour et beaucoup d'amour.

Bouche en Cœur.—Caractère calme et conciliant. Sensibilité et timidité. Nature ordinairement bienveillante et sympathique.

Abandonnée.—Vous êtes d'une nature très impressionnable et souvent mélancolique. Les plus vivaces impressions s'effacent promptement chez vous.

Atletia.—Imagination active, pensée féconde et ardente; enthousiasme et goût pour les jouissances intellectuelles. Quelques aptitudes musicales. J'aurais aimé lire votre composition.

Pied de Veau.—Caractère franc, positif et énergique. Amour de l'ordre et du travail, discrétion, prudence et réserve.

Avenir Obscur.—Votre écriture montre un naturel tendre, bienveillant et affectueux. Générosité, douceur et indulgence. Talent pour la musique.

Esined.—Tempérament exalté et romantique, toujours porté à exagérer ses moindres impressions, surtout dans la contrariété. Ame sensible et généreuse.

(A Suivre.)

LE PLUS GRAND FRANÇAIS DE CE SIECLE

Parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité, celui qui occupe le premier rang est certainement Pasteur.

Ses travaux sur les fermentations et les microbes (petits êtres vivants, plusieurs engendrant des maladies) ont complètement bouleversé la science, et toutes les classes de la société en ont retiré des avantages inappréciables. Ses découvertes ont sauvé nombre d'industries menacées de destruction, entr'autres, l'industrie des vers à soie, menacée par un parasite et sauvée par une de ses découvertes.

Le phylloxera (un insecte) qui détruisait les vignes, en France, est forcé de céder le pas à un autre découverte de Pasteur. Dans ces deux seules industries, les pertes évitées à la fortune publique se chiffrent par millions. Il n'est pas de classe de la société à qui l'illustre français ait rendu de plus grands services qu'aux malades. En effet, les travaux de Pasteur ont créé l'antiseptie, science qui rend facile la guérison de certaines maladies réputées incurables ou au moins rebelles. Citons la guérison de la rage, de la diphtérie et nombre d'autres maladies qui décimaient le genre humain. L'antiseptie à complètement révolutionné la pratique de la médecine et de la chirurgie; grâce à cette nouvelle science, aujourd'hui, les chirurgiens et les médecins font presque des miracles. Un pharmacien de cette ville, M. J. E. W. Lecours, est agent pour un remède préparé d'après la méthode antiseptique qui, appliqué à la guérison des maladies de la peau, fait des merveilles. Nous voulons parler de la Pommade Antiseptique du Dr Rameau, remède infailible contre les maladies de la peau en général et du Rife en particulier.

Depuis que cette préparation est en vente au Canada, elle n'a pas failli dans un cas sur cent. Ce remède est absolument infensif et guérit en quelques jours le rife, le mal de barbe, les plaies, l'eczéma et toutes les maladies de la peau.

S'il se présente un cas ou la Pommade Antiseptique du Dr Rameau ne réussit pas, l'agent est autorisé à remettre l'argent, sur preuve suffisante. Cette préparation est envoyée par la poste sur réception de \$1.00. S'adresser à la Pharmacie Lecours, 370 rue Craig. Mentionner le SAMEDI.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Pouxons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Dôbilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et notre adresse. Mentionner ce journal. W. A. NOYKS, 520 Powers' Block, Rochester, N. Y.

La femme de chambre donne de la tisane à la petite Berthe, qui est enrhumée.

— Eh bien! et toi? dit son petit frère.

— Est-ce que tu tousses, toi?

— ... Presque!

POUR DETRUIRE LES GERMES

Pris au début, le *Baume Rhumal* détruit les germes de la consommation, Négliger un rhume, c'est jouer sa vie. Une dose de *Baume Rhumal* suffit souvent à conjurer une bronchite ou une congestion pulmonaire, avec leurs conséquences fatales. 11

Petite Correspondance

M. A. P.—Merci de votre bon souvenir. Tous mes souhaits de nouvel an.

M. B. de F... M... *Lac Temiscamingue*.—Mes bonnes amitiés et souhaits à l'occasion de l'année qui s'ouvre.

M. V.—Vous trouverez la réponse, à votre pseudonyme, dans un prochain numéro.

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prêt à écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 34

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m. Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

**RAPPELÉZ-VOUS QU'IL Y A
DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.**

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

On demande des Elèves.

LE KOOTENAY CURE

Prévient et Guérit le
Rhumatisme

Nous laissons à nos amis le soin
de dire le reste

D'après cette recommandation, un malheureux rhumatisant, attaché sur son lit de souffrance, trouve le soulagement et la santé dans le "Kootenay Cure."

Sackville, N. S., Août 26, 1896.
S. S. Ryckman Medicine Co.,
Hamilton, Ont.

Messieurs. Pendant près d'un an, j'ai beaucoup souffert d'un rhumatisme, et j'étais dans une telle condition que je n'ai pu quitter mon lit pendant plusieurs mois. J'ai entendu parler de votre "Kootenay Cure" par l'un de mes amis qui l'avait employé avec succès contre le rhumatisme, et je me décidai à l'essayer. Jus- qu'à présent, j'en ai pris cinq bouteilles, et comme conséquence j'ai recouvré la santé et puis vaquer à mes affaires. Je me porte comme un homme nouveau et je n'hésite pas un seul instant à recommander la médecine "Kyk- man's Kootenay Cure" à tous ceux qui souffrent de rhumatisme.

GEO. F. WALLACE,
Prop. du Brunswick House.

En vente chez P. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

HER MAJESTY'S THEATRE

M. et Mme Frank Murphy,
Propriétaires et gérants.

Jeudi Soir, 26 Janvier

Les attractions du Metropolitan Opera House, New York, à l'opéra à 8 h.

Grand Concert Opera

sous la direction de M. MAURICE GRAC.

Mme Marcella Sembrich

Étoile de la Saison au Metropolitan.
Mons. SALIGNAC, Ténor.
Mons. CAMPANARI, Baryton.
Mlle KATHERINA RUTH HEYMAN, Françoise,
qui a gagné son entrée à ses débuts.
Et la ténorise Basso.

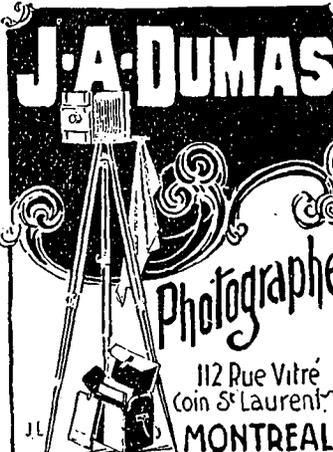
Mons. Pol Plançon

Le plus Grand Événement Musical à Montréal depuis la visite de Melba.

Billets en vente Vendredi, 13 Janvier, à 2 heures, au Canadian Foreign Music Store, 213 rue St-Jacques; au Bureau Succursale du 500, au boulevard St-Paul et Ste-Catherine.

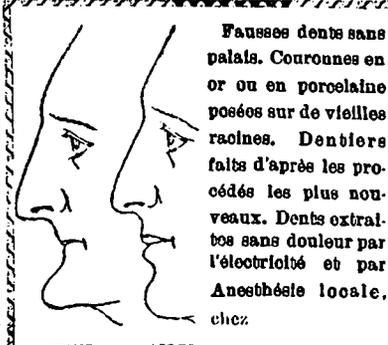
Prix: \$1, \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15
Loges: \$10, \$15, \$20, \$25, \$30

J.-A. DUMAS



Photographe

112 Rue Vitré
Coin St-Laurent
MONTREAL.



Faussees dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolyse et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

\$1000.00

Nous ne garantissons pas \$1000
à chaque consommateur de notre
grand remède contre le rhume

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

Mais nous garantissons
un soulagement immédiat.

Guérit promptement.

Bon pour enfants et adultes.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

SIE DE MEDECINE HARVEY
424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Meubles Meubles

SATISFACTION
OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement; les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvert tous les soirs.

F. LAPOINTE

Marchand de Meubles recon-
nu par ses bas prix

1551 RUE STE-CATHERINE

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 164



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casso-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes P. Asselin, A. Daignault, Mlle R. H., G. Thurston, Messieurs A. Asselin, J. Lassier, A. Payette, P. O. Richard (Montréal), Mlle N. Fortin (Rivière-Quelle Station, Q.), E. Desrosiers, W. Earl (Brunswick, Me.), P. Benne, A. Cate (Colnes, N.Y.), J. D. Thibault (Fall River, Mass.), J. M. Bossart (Nouvel-Orléans, La.), J. Desnoyers (Warrillsfield, Vt.), J. Derbes (Nouvel-Orléans, La.)

Solution du No 164 arrivée en retard: J. Derbes (Nouvel-Orléans, La.), arrivée toujours en retard.)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mlle R. H., 123 Hôtel-de-Ville, J. Lassier, 316 Gaiin, Mme P. Asselin, 1761 Ste-Catherine (Montréal), Mme N. Fortin (Rivière-Quelle Station, Q.), W. Earl (Brunswick, Me.)

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au Journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Après avoir menacé pendant quelques jours, les eaux de la Seine décroissent rapidement; elles ont baissé de plus d'un mètre. Le fleuve aurait-il eu peur de la "Ligue contre la licence des crues"!

IL NE FAUT PAS SE DECOURAGER

Ne vous découragez pas si, après avoir essayé sans succès tant de remèdes, vous continuez à tousser sans répit. Essayez le *Baume Rhumal*. N'hésitez pas! En quelques heures le mal sera vaincu. En quelques jours vous serez guéri.

BUY

Coleman's Salt

THE BEST

Chaque paquet est garanti.
Toute boîte de 5 lbs de sel
de table est le plus joli paquet
sur le marché.

A vendre dans toutes les
bonnes épiceries.

On Prend un Bain Parfait

Quand on a pris un bain très chaud on se sent mieux que l'on voit seulement au LAURENTIENS. C'est la perfection du bain luxueux d'hiver. Il débarrasse de la plupart des maux.

Bains durant le jour, - 75c.
Le soir, - - - - - 50c.

OUVERT TOUS LES JOURS

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT (A Montréal, - \$4.00 par an
(Hors Montréal, \$3.00 "

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire
12 PAGES, grand format
Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année
avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et
Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

LAPRÈS LAVERGNE & FILLES
Photographes
 No 360 RUE ST DENIS
 TEL BELL 7283 MONTREAL
 - MARCHE 843 P.Q.

Dr A. SAUCIER
 DENTISTE
 Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
 Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.
 1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Il faut, dans toute constitution démocratique, un moyen de résister à la démocratie.—STUART MILL.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU D^r CODERRE

PILULES DE Noix Longues
 (Composées)
De McGALE

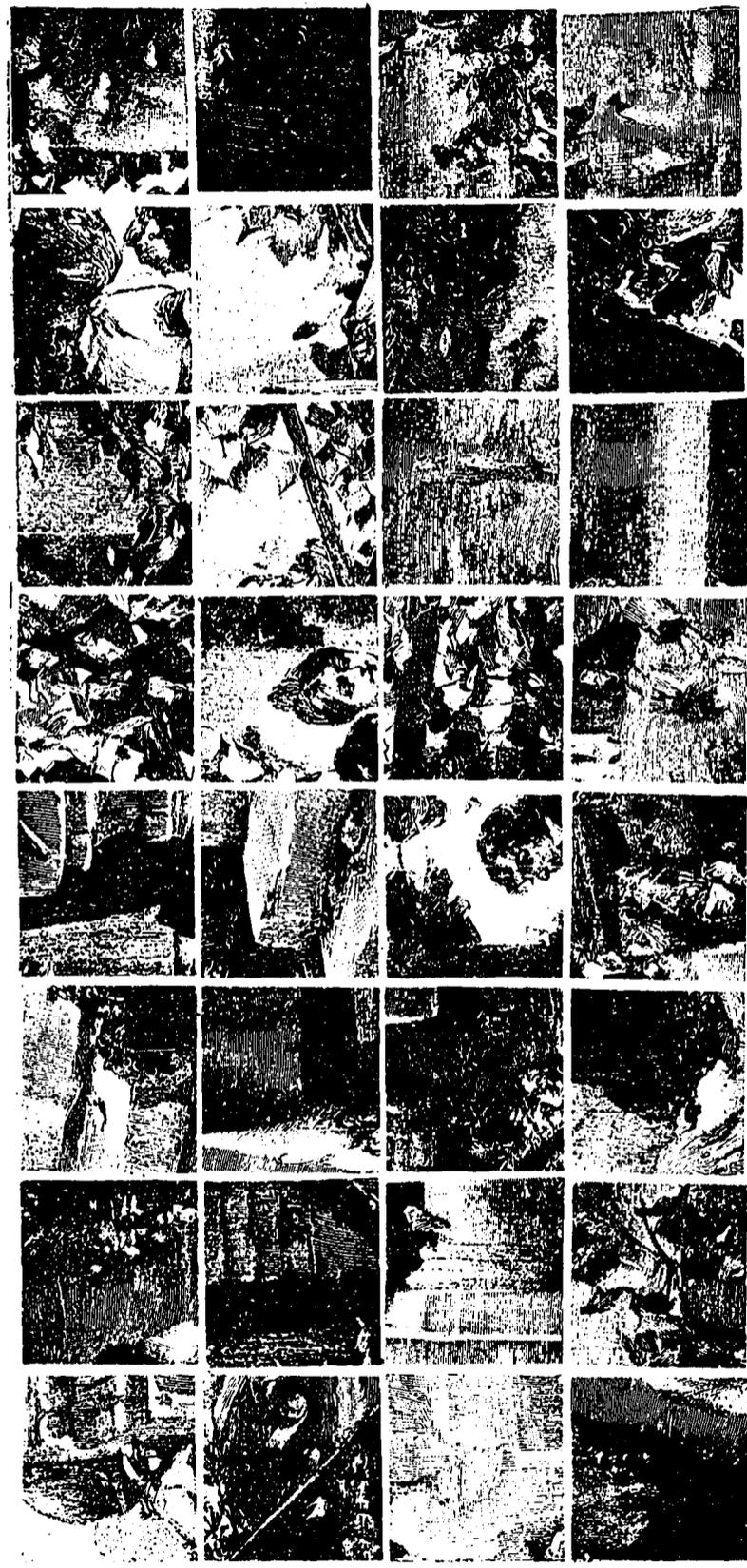
POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

PATINS! PATINS!

De tous les patrons et de tous les prix.
Les Rasoirs de Sureté "Star"
 Employés par mer et par terre.
Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.
SECHOIRS A RIDEAUX
 Prix, \$2.50 à \$1.00.
COUTEAUX A DÉPECER dans tous les prix.
L. J. A. SURVEYER, Quincailleur
 6 RUE ST-LAURENT
 Tel. Main 1911.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 166



The Promotive of Arts Association, Ltd.
 Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.
48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART
Tous les MERCREDIS
 Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle
 TOUS **Les Premiers Mercredis du mois.**
 Prix du billet, 25 cents.

VIN St Lehon

Naturel
 Tonique
 Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE
 Seuls Agents pour le Canada.

HORACE PEPIN
Dentiste
 162 RUE SAINT-LAURENT
 Montréal.

INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: UN VUE D'AUTOMNE.
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.
 Adresser tout en voloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.
 Les solutions pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 25 janvier, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui qui aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

LA CHAMPAGNE CIGAR

EPTIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
 "Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.